

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GEORGES BOHN, FERNAND DIVOIRE,
CHARLES-HENRY HIRSCH, RAYMOND LANTIER, EMILE MAGNE,
CAMILLE MALLARMÉ, JEAN MARNOLD, FRANÇOIS PORCHÉ,
ÉMILE ZAVIE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 net. | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVI

SOMMAIRE

N° 421. — 1^{er} JANVIER 1916

MARCEL COULON.....	<i>J.-H. Fabre écrivain.....</i>	5
RAYMOND LANTIER.....	<i>L'Attitude des intellectuels espagnols dans le conflit actuel.....</i>	40
FRANÇOIS PORCHÉ.....	<i>Poèmes.....</i>	55
FERNAND DIVOIRE.....	<i>La Bonhomie de Claudel.....</i>	58
EMILE MAGNE.....	<i>Les Gosses et la Guerre.....</i>	63
EMILE ZAVIE.....	<i>Prisonniers de Guerre (VI-VIII, fin). ..</i>	84
CAMILLE MALLARMÉ.....	<i>La Casa Seca, roman (deuxième partie).....</i>	99

REVUE DU MOIS

GEORGES BOHN.....	<i>Le Mouvement scientifique.....</i>	130
CHARLES-HENRY HIRSCH.....	<i>Les Revues.....</i>	134
JEAN MARNOLD.....	<i>Musique.....</i>	141
GUSTAVE KAHN.....	<i>Art.....</i>	146
HENRI ALBERT.....	<i>Lettres allemandes.....</i>	150
DIVERS.....	<i>Ouvrages sur la guerre actuelle.....</i>	155
DIVERS.....	<i>A l'Étranger : Allemagne, Bal- kans, Espagne, Norvège.....</i>	166
MERCYRE.....	<i>Publications récentes.....</i>	182
	<i>Échos.....</i>	183

La reproduction et la traduction des matières publiées
par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de **DEUX MOIS** de
l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au
bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition
pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accom-
pagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro
du 16, le 25 pour le numéro du 1^{er} du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés : BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Gustave LE BON

ENSEIGNEMENTS PSYCHOLOGIQUES

DE LA GUERRE EUROPÉENNE

Un vol. in-18. — Prix..... 3.50

Un tel ouvrage ne saurait être analysé en quelques lignes. Bornons-nous à citer parmi les chapitres qui seront les plus remarquables : les causes réelles et imaginaires de la guerre — la puissance moderne de l'opinion et la faible influence de la volonté des chefs d'Etat — l'évolution progressive des sentiments de l'Angleterre au début des hostilités — la formation de la mentalité allemande moderne — les variations de personnalités et leur mécanisme — les forces psychologiques en jeu dans les batailles — les problèmes de la paix.

Le nouveau livre de Gustave Le Bon sera bientôt dans toutes les mains. Son intérêt dépasse celui d'un roman. Il n'est pas un lecteur qui n'ait à y apprendre quelque chose.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LA PSYCHOLOGIE POLITIQUE (11 ^e mille), un volume in-18.....	3.50
LES OPINIONS ET LES CROYANCES (9 ^e mille), un volume in-18.....	3.50
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LA PSYCHOLOGIE DES RÉVOLU- TIONS (9 ^e mille), un volume in-18.....	3.50
LA VIE DES VÉRITÉS (7 ^e mille), un volume in-18.....	3.50
APHORISMES DU TEMPS PRÉSENT (6 ^e mille), un volume relié avec lux.....	4 »

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), 50 centimes
avec couverture illustrée en couleurs

Georges COURTELINE

LE TRAIN DE 8 H. 47

ROMAN

Couverture en couleurs de RICARDO FLORES
Un volume

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Alphonse DAUDET

ROBERT HELMONT

ROMAN

Couverture en couleurs d'ABEL TRUCHET

Un volume

Jules SANDEAU

de l'Académie française

MADELEINE

ROMAN

Couverture en couleurs de R. KIRCHNER

Un volume

Léon FRAPIÉ

LA MATERNELLE

ROMAN

Couverture en couleurs de POULBOT

Un volume

Envoi contre mandat-poste

EXTRAIT DU CATALOGUE DES ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon		Léon Bloy		F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge	
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.....	3.50	L'Ame de Napoléon.....	3.50	Les Derniers jours de Paul Verlaine.....	3.50
Hortense Allart de Méritens		La Chevalière de la Mort....	2 »	Charles Cestre	
Lettres inédites à Sainte-Beuve.....	3.50	Celle qui pleure.....	8.50	Bernard Shaw et son œuvre	3.20
Pierre D'Alheim		Les Dernières Colonnas de l'Eglise.....	3.50	Chamfort	
Moussorgski.....	3.50	Exégèse des Lieux Communs	3.50	Les plus belles pages de Chamfort.....	3.10
Sur les pointes (mœurs russes).....	3.50	Exégèse des Lieux Communs, II.....	3.50	Paul Claudel	
Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau		Le Fils de Louis XVI.....	3.50	Connaissance de l'Est.....	3.50
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale.....	7.50	L'Inventable.....	3.50	Art poétique.....	3.50
L'Arétin		Le Mendiant ingrat.....	5 »	Jean des Cognets	
Les Plus belles Pages de l'Arétin.....	3.50	Mon Journal (pour faire suite au <i>Mendiant ingrat</i>)....	3.50	La Vie intérieure de Lamartine.....	3.50
Aurel		Pages choisies.....	3.50	Charles Collé	
Jean Dolent.....	1 »	Le Pèlerin de l'Absolu.....	3.50	Journal historique inédit....	7.50
La Semaine d'Amour.....	3.50	Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne.....	3.50	Vicomte de Colleville	
Henri Bachelin		Le Sang du Pauvre.....	3.50	Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin....	2 »
Jules Renard et son Œuvre	0.75	Le Vieux de la Montagne.....	3.50	J.-A. Coulangeon	
J. Barbey d'Aurevilly		Léon Bocquet		Lettres à deux femmes.....	3.50
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly.....	3.50	Bottom		Marcel Coulon	
Lettres à Léon Bloy.....	3.50	Ainsi parlait Jérômeam....	2 »	Témoignages.....	3.50
Lettres à une Amie.....	3.50	Wacyf Boutros Ghali		Témoignages, II ^e série.....	3.50
J.-M. Barrie		Georges Brandès		Témoignages, III ^e série.....	3.50
Margaret Ogilvy.....	3.50	Essais choisis.....	3.50	Cyrano de Bergerac	
Charles Bandelaire		Georges Bulseret		es plus belles pages de Cyrano de Bergerac.....	3.50
Lettres, 1844-1866.....	3.50	L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren.....	0.75	Eugène Defrance	
Œuvres posthumes.....	3.50	Mélanie Calvat		Catherine de Médicis.....	3.50
Léon Bazalette		Vie de Mélanie.....	3.50	Charlotte Corday et la Mort de Marat.....	3.50
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre.....	7.50	Gaston Capon		La Conversion d'un Sans-Culotte.....	3.50
Christian Beck		Les Vestris.....	3.50	La Maison de Madame Gourdan.....	3.50
Le Trésor du Tourisme : L'Italie Septentrionale.....	3.50	Louis Cario et Ch. Régismanset		Paul Delfor	
Rome et l'Italie Méridionale.....	3.50	L'Exotisme.....	3.50	Remy de Gourmont et son Œuvre.....	0.75
La Suisse.....	3.50	Jane Carlyle		Eugène Demolder	
Dimitri de Benckendorff		Jane Welsh Carlyle.....	3.50	L'Espagne en auto.....	3.50
La Favorite d'un Tzar.....	3.50	Thomas Carlyle		René Descharmes et René Dumesnil	
Paterne Berrichon		Lettres de Thomas Carlyle à sa mère.....	3.50	Autour de Flaubert, 2 vol.....	7 »
Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50	Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol.....	7 »	Henry Detouche	
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50	Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I.....	3.50	De Montmartre à Montserrat (<i>illustré</i>).....	3.50
Albert de Bersaueourt		Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II.....	3.50	Diderot	
Etudes et Recherches.....	3.50	Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III.....	3.50	Les plus belles pages de Diderot.....	3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo.....	3.50	Eugène Carrière		Dostoïevski	
Louis Bertrand		Ecrits et Lettres choisis..	3.50	Correspondance et Voyage à l'étranger.....	7.50
Gustave Flaubert.....	3.50	Félix Castigat et Victor Ridendo		Pierre Dulay	
Ad. Van Bever et Paul Léautaud		Petit Musée de la Conversation.....	3.50	Victor Hugo à vingt ans.....	3.50
Poètes d'aujourd'hui, <i>Morceaux choisis</i> , 2 vol.....	7 »	Fernand Caussey		Georges Duhamel	
Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland		Laclos.....	3.50	Paul Claudel.....	2.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens.....	3.50			Les Poètes et la Poésie.....	3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, II ^e série....	3.50			Edouard Dujardin	
				La Source du Fleuve chrétien.....	
				Louis Dumur	
				Les Enfants et la Religion.....	0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DU MERCYRE DE FRANCE

Georges Duval		Promenades littéraires (II)...	3.50	Paul Verlaine, sa Vie, son	
Héliogabale	3.50	Promenades littéraires (III)...	3.50	Œuvre	3.50
Georges Eekhoud		Promenades littéraires (IV)...	3.50	Emile Zola, sa Vie, son Œu-	
Les Libertins d'Anvers	3.50	Promenades littéraires (V)...	3.50	vre	3.50
M. Esch		Ch.-M. Des Granges		Loyson-Bridet	
L'Œuvre de Maurice Master-		La Presse littéraire sous la		Mœurs des Diurnales. Trai-	
linck	0.75	Restauration	7.50	té de Journalisme	3.50
Paul Escoube		Maurice de Guérin		Jean Lucas-Dubreton	
Préférences	3.50	Les plus belles pages de		La Disgrâce de Nicolas	
Edmond Fazy		Maurice de Guérin	3	Machiavel	3.50
et Abdul Halim Memdouch		Frédéric Harrison		Emile Magne	
Anthologie de l'amour turc	3.50	John Ruskin	3.50	L'Esthétique des Villes ...	3.50
Gauthier Ferrières		Lafcadio Hearn		Madame de Chailion	3.50
François Coppée et son œu-		Le Japon	3.50	Madame de la Suze	3.50
vre	0.75	Henri Heine		Madame de Villedieu	3.50
André Fontainas		Les plus belles pages de		Le Plaisant Abbé de Bois-	
Histoire de la Peinture fran-		Henri Heine	3.50	robert	3.50
çaise au XIX^e siècle	3.50	A.-Ferdinand Herold		Scarron et son milieu	3.50
Paul Frémeaux		Le Livre de la Naissance, de		Voiture et les origines de	
Dans la chambre de Napo-		la Vie et de la Mort de la		l'Hôtel de Rambouillet ...	3.50
léon mourant	3.50	Bienheureuse Vierge Ma-		Voiture et les années de	
Edouard Ganche		rie	6	gloire de l'Hôtel de Ram-	
Frédéric Chopin	5	Alexandre Herzen		bouillet	3.50
Ernest Gaubert et		Pages choisies	3.50	Henri Malo	
Jules Vêran		Albert Heumann		Les Corsaires	3.50
Anthologie de l'Amour Pro-		Le Mouvement littéraire		Les Corsaires Dunkerquois	
vençal	3.50	Belge	3.50	et Jean-Bart	3.50
André Gide		Robert d'Humières		Les Corsaires Dunkerquois	
Oscar Wilde	1	L'Ile et l'Empire de Grande-		et Jean-Bart, II	3.50
Prétextes, Réflexions sur		Bretagne	3.50	René Martineau	
quelques points de Litté-		Francis Jammes		Tristan Corbière	3.50
rature et de Morale	3.50	Feuilles dans le vent	3.50	Ferdinand de Martino	
Nouveaux Prétextes	3.50	Ma Fille Bernadette	3.50	Anthologie de l'amour arabe	3.50
A. Gilbert de Voisins		H. Jelinek		Henri Massis	
Sentiments	3.50	La Littérature tchèque con-		La Pensée de Maurice Barrès	0.7
Comte de Gobineau		temporaire	3.50	Masson Forestier	
Pages choisies	3.50	Virgile Jozs		Autour d'un Racine ignoré	7.50
Edmund Gosse		Fragonard, Mœurs du		Canille Maucclair	
Père et Fils	3.50	XVIII^e siècle	3.50	Jules Laforgue	2.50
Jean de Gourmont		Watteau, Mœurs du XVIII^e		Édouard Maynial	
Henri de Régnier et son		siècle	3.50	Casanova et son temps ...	3.50
œuvre	0.75	Rudyard Kipling		La Jeunesse de Flaubert ...	3.50
Muses d'aujourd'hui	3.50	Lettres du Japon	3.50	La Vie et l'Œuvre de Guy	
Remy de Gourmont		Paul Lafond		de Maupassant	3.50
Le Chemin de Velours, Nou-		L'Aube Romantique	3.50	Henri Mazel	
velles Dissociations d'I-		Laclos		Ce qu'il faut lire dans sa vie	3.50
dées	3.50	Lettres inédites	3.50	Jean Mollia	
La Culture des Idées	3.50	Madame Lafarge		Les Idées de Stendhal	3.50
Dante, Beatrice et la Poésie		Correspondance, 2 vol.	7	Stendhal et ses commenta-	
amoureuse	0.75	Jules Laforgue		tateurs	3.50
Dialogues des Amateurs		Mélanges posthumes	3.50	La Vie amoureuse de Sten-	
(Epilogues, IV^e série)	3.50	Wanda Landowska		dhal	3.50
Epilogues, Réflexions sur		Musique ancienne	3.50	George Meredith	
la vie (1895-1898)	3.50	Pierre Lasserre		Essai sur la Comédie	2
Epilogues, Réflexions sur		La Doctrine officielle de		Adrien Mithouard	
la vie (1899-1901)	3.50	l'Université	3.50	Le Tourment de l'Unité ...	3.50
Epilogues, Réflexions sur		Portraits et Discussions ...	3.50	Albert Mockel	
la vie (1902-1904)	3.50	Le Romantisme français ...	3.50	Propos de Littérature	3
Epilogues, 1905-1912. Vol.		Marius-Alexis Lelond		Jean Moréas	
complément	3.50	l'écrite de Lisle	3.50	Esquisses et Souvenirs ...	3.50
Esthétique de la langue fran-		G. Le Cardonnell et Ch. Veilay		Réflexions sur quelques Pô-	
çaise	3.50	La Littérature contemporaine		tes	3.50
Livre des Masques, Por-		ne (1905)	3.50	Variations sur la Vie et les	
traits symbolistes	3.50	Edmond Lepelletier		Livres	3.50
Le 1^{er} Livre des Masques ...	3.50	Histoire de la Commune de		Eugène Morel	
Nouveaux Dialogues des		1871. I	7.50	Bibliothèques, 2 vol. in-8^e	15
Amateurs (Epilogues, V^e		Histoire de la Commune de		Charles Morice	
série)	3.50	1871. II	7.50	Eugène Carrière	3.50
Le Problème du Style	3.50	Histoire de la Commune de		Jacques Morland	
Promenades littéraires (I) ..	3.50	1871. II	7.50	Enquête sur l'influence al-	
				lemande	3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE DES EDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

Gabriel Mourey Le Village dans la Pinède.....	3.50	William Ritter Etudes d'Art étranger.....	3.50	Robert de Souza La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental.....	3.50
Alfred de Musset Correspondance.....	3.50	Rivarol Les plus belles pages de Ri- varol.....	3.50	André Spire Quelques Juifs.....	
Les plus belles pages d'Al- fred de Musset.....	3.50	E. de Rougemont Villiers de l'Isle-Adam.....	3.50	Stendhal Les plus belles pages de Stendhal.....	3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton.....	3.50	André Rouveyre Exécution secrète d'un peintre par ses confrères.	1 »	Casimir Strylenski Soirées du Stendhal-Club..	3.50
Œuvres complémentaires. Napoléon Napoléon raconté par lui- même, 2 vol.....	3.50 7	John Ruskin La Bible d'Amiens.....	3.50	Casimir Strylenski et Paul Arbelet Soirées du Stendhal-Club (2 ^e série).....	3.50
Gérard de Nerval Correspondance.....	3.50	Sésame et les Lys	3.50	Tallemant des Réaux Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.....	3.50
Les plus belles pages de Gé- rard de Nerval.....	3.50	Saadi Le Jardin des Fruits.....	3.50	Archag Tchobanian Les Trouvères arméniens..	3.50
Alfredo Niceforo Le Génie de l'Argot.....	3.50	Jules Sageret Les Grands Convertis.....	3.50	Tel-San Notes sur l'Art japonais : La Peinture et la Gravure... 3.50	
Charles Oulmont La Poésie française du Mo- yen-âge.....	3.50	Saint-Amant Les plus belles pages de Saint-Amant.....	3 »	Notes sur l'Art japonais : La Sculpture et la Ciselure.. 3.50	
Leon Paschal Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie Péladan Les Idées et les Formes....	7.50 3.50	Saint-Evremond Les plus belles pages de Saint-Evremond.....	3.50	Adolphe Thalasso Anthologie de l'Amour asia- tique.....	3.50
Hubert Pernot Anthologie populaire de la Grèce moderne.....	3.50	Saint-Simon Les plus belles pages de Saint-Simon.....	3.50	Le Théâtre Libre.....	3.50
Edmond Pilon Francis Jammes et le Senti- ment de la Nature.....	0.75	Sainte-Beuve Lettres inédites à M. et M ^{me} Juste Olivier.....	3.50	Théophile Les plus belles pages de Théophile.....	3.50
Muses et Bourgeoises de jadis.....	3.50	P. Saintyves Les Reliques et les Images légendaires.....	3.50	Toïstol Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol.....	3.50
Portraits de Sentiment.....	3.50	Léon Sédé Alfred de Musset, I. L'Hom- me et l'Œuvre, les Cama- rades ; II. Les Femmes.	7 »	Tristan L'Hermite Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.....	3 »
Portraits tendres et pathé- tiques.....	3.50	2 vol.....		Jules Troubat Sainte-Beuve et Champfleury La Salle à manger de Sainte- Beuve.....	3.50
Camille Piton Paris sous Louis XV.....	3.50	Alfred de Vigny, I. La Vie littéraire, politique et reli- gieuse ; II. La Vie amou- reuse. 2 vol.....	7 »	Octave Uzanne Le Célibat et l'Amour.....	3.50
Paris sous Louis XV (II)....	3.50	Les Amitiés de Lamartine..	3.50	Parisiennes de ce temps... 3.50	
Paris sous Louis XV (III)...	3.50	Le Cénacle de Joseph De- lorme, 2 vol.....	7 »	A. Van Gennep La Question d'Homère.....	0.75
Paris sous Louis XV (IV)...	3.50	Le Cénacle de la Muse Fran- çaise.....	3.50	Jean Varlot L'Œuvre d'Elémir Bourges.	1 »
Paris sous Louis XV (V)....	3.50	Delphine Gay.....	3.50	E. Vigie-Lecocq La Poésie contemporaine 1884-1896.....	3.50
Pierre-Paul Plan Jean-Jacques Rousseau ra- conté par les gazettes de son temps.....	3.50	Hortense Allart de Méritens	3.50	Alfred de Vigny Les plus belles pages d'Al- fred de Vigny.....	3.50
Georges Polti Les trente-six situations dramatiques.....	3.50	La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe.....	3.50	Léonard de Vinci Textes choisis.....	3.50
J.-G. Prodhomme Ecrits de Musiciens.....	3.50	Lamartine (1816-1830)....	3.50	Jean Violis Charles Guérin.....	2
Arthur Ransome Oscar Wilde.....	3.50	Madame d'Arbouville.....	3.50	Tancrède de Visan L'Attitude du Lyrisme con- temporain.....	3.50
Henri de Régulier Discours de Réception à l'A- cadémie française.....	1 »	Sainte-Beuve, I. Son Esprit, ses Idées ; II. Ses Mœurs.	3.50	Oscar Wilde De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Géologie de Reading.....	3.50
Figures et Caractères.....	3.50	Alphonse Sédé et Jules Bertaut L'Évolution du Théâtre con- temporain.....	3.50	Les Origines de la Critique historique.....	3.50
Portraits et Souvenirs.....	3.50	Octave Séré Musiciens français d'aujour- d'hui.....	3.50	Stetan Zweig Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre.....	3
Sujets et Paysages.....	3.50	Nahum Slousch La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.....	3.50		
Rétif de la Bretonne Les plus belles pages de Ré- tif de la Bretonne.....	3.50	Joseph de Smet Lafcadio Hearn.....	3.50		
Cardinal de Retz Les plus belles pages du Cardinal de Retz.....	3.50	Georges Soulié Essai sur la Littérature Chinoise.....	3.50		
Arthur Rimbaud Les Illuminations.....	2				
Lettres de Jean-Arthur Rim- baud.....	3.50				
Une Saison en Enfer.....	2 »				

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue

11278

J.-H. FABRE ÉCRIVAIN¹

I

Si grande qu'on juge la valeur littéraire de Fabre, elle le cède à sa valeur scientifique. Celui qui a recueilli sur l'insecte plus d'observations qu'aucun entomologiste sauf, peut-être, Réaumur ; sorti de l'histoire naturelle presque autant d'erreurs qu'il y fit entrer de vérités ; donné au zoologiste la méthode du chimiste et du physicien ; découvert dans le monde de l'instinct des régions insoupçonnées ; élevé la psychologie animale à la hauteur de la psychologie humaine, — celui-là peut être un excellent écrivain, il reste un savant d'abord. Une œuvre qui, en ruinant le transformisme, c'est-à-dire le système sur lequel les disciples de Lamarck et de Darwin ont établi le principe de l'évolution, fortifie ce principe ; et qui, mortelle à la biologie de son heure, offre encore, dix ans après sa terminaison, le creuset où s'élabore la biologie de demain : la littérature peut avoir des droits sur cette œuvre, mais elle appartient à la science.

Pour tirer cette conclusion, je mets en ligne le philosophe que l'Ermite de Sérignan abrite aussi sous son grand chapeau cévenol. Et constatant que ce philosophe est la créature du savant, que cette philosophie sort de cette science comme le parfum de la fleur, je porte à l'actif de l'homme de laboratoire l'homme de pensée. En d'autres termes, je reconnais que Fabre penseur est une partie de Fabre savant. Or, ce penseur

(1) Voy. *Mercure de France* du 16 juin 1912 : *Les Théories transformistes et J.-H. Fabre*, et dans *Témoignages*, 3^e série (*Mercure de France*, 1913), nos études intitulées *J.-H. Fabre : l'Homme et l'Œuvre*, et *l'Entomologie et J.-H. Fabre*.

n'a fait rien de moins que résoudre la question de savoir si la raison est le privilège de l'être humain ou si l'animal la possède aussi. Rien de moins que projeter une lueur vive sur les rapports de l'intelligence et de l'instinct et montrer qu'un abîme sépare, quant aux sens et quant à l'esprit, l'homme de la bête. Il a fourni au spiritualisme les meilleures armes dont les faits disposent en faveur du sentiment ; rendu sa taille au mystère, rapetissé par un matérialisme niais ; et par-dessus les divergences métaphysiciennes, il a posé la Vie comme un point d'interrogation qui ne comporte pas de réponse...

Philosophe de physique, philosophe de métaphysique, l'ap-point du penseur n'est pas léger. Que ferait l'écrivain, quelque soutenu, contre son double adversaire ? Il s'incline. Et nous rangeons Fabre parmi les savants, pour des raisons analogues à celles qui placent Renan et Taine parmi les littérateurs.

Ces trois Fabre : de faits, d'idées, de langage ne sont pas distincts dans leur œuvre comme dans mon arithmétique. Ils sont au contraire combinés si bien qu'on citerait difficilement une page des *Souvenirs Entomologiques* qui ne les ait tous. Et je considère la solidité de leur bloc comme une preuve frappante du génie littéraire du Maître. Mais, précisément, nous ne sommes pas habitués à voir une œuvre scientifique porter un cachet de littérature pareil. A lire Fabre, peu s'en faut qu'on ne se demande parfois s'il est vrai qu'un tel écrivain, disons le mot : un tel artiste soit un savant véritable. Même lorsqu'elle n'est pas dénuée d'écriture, la science, d'ordinaire, arrive sur le papier si sévère, ingrate, que la mine et que la mise de celle-ci, au premier abord, inquiètent. Là-dessus, cet exceptionnel Fabre est exceptionnel peut-être plus que partout. — Sans doute, il y a Buffon !... Mais la science de Buffon — soit dit sans la mépriser — est à la frontière de la littérature, et l'on comprend qu'elle puisse écrire en manchettes. Science de cabinet, par rapport au contemporain Réaumur. Or, voyez comment Réaumur s'exprime. Cependant il n'annexe pas à son entomologie, comme Fabre fait, physique, chimie, géométrie, algèbre, toutes notions qui ne favorisent pas un styliste.

Enfin, il y a Buffon. Il y en a d'autres. Mais nul, entrant en matière, n'écrit :

Les choses se passèrent ainsi. Nous étions cinq ou six : moi le plus vieux, leur maître, mais encore plus leur compagnon et leur ami; eux, jeunes gens à cœur chaleureux, à riante imagination, débordant de cette sève printanière de la vie qui nous rend si expansifs et si désireux de connaître. Devisant de choses et autres, par un sentier bordé d'hyèbles et d'aubépines, où déjà la cétoine dorée s'élevait d'amères senteurs sur les corymbes épanouis, on allait voir si le Scarabée sacré avait fait sa première apparition au plateau sablonneux des Angles et roulait sa pilule de bouse, image du monde pour la vieille Egypte; on allait s'informer si les eaux vives de la base de la colline n'abritaient point, sous leur tapis de lentilles aquatiques, de jeunes tritons, dont les branches ressemblent à de menus rameaux de corail; si l'épinoche, l'élégant petit poisson des ruisselets, avait mis sa cravate de noces, azur et pourpre; si de son aile aiguë l'hirondelle, nouvellement arrivée, effleurait la prairie, pourchassant les tipules qui sèment leurs œufs en dansant; si, sur le seuil d'un terrier creusé dans le grès, le lézard ocellé étalait au soleil sa croupe constellée de taches bleues; si la mouette rieuse, venue de la mer à la suite des légions de poissons qui remontent le Rhône pour frayer dans ses eaux, planait par bandes sur le fleuve, en jetant par intervalles son cri pareil à l'éclat de rire d'un maniaque; si... mais tenons-nous-en là; pour abrégé, disons que, gens simples et naïfs, prenant un vif plaisir à vivre avec les bêtes, nous allions passer une matinée à la fête ineffable du réveil de la vie au printemps...

C'est le début du chapitre I : *Le Scarabée sacré*, de la série première des *Souvenirs*. Quand cette joie printanière conduit, le plus naturellement du monde, aux cocasseries du Bousier confectionnant, roulant, défendant et dégustant sa chère pilule; que, quelques chapitres plus loin, un récit aussi attrayant qu'*Une Ascension au mont Ventoux* nous est offert, première manifestation de l'autobiographisme invétéré des *Souvenirs*; quand un ouvrage de science ainsi commence et continue, le rappel des titres scientifiques de son auteur n'est pas une précaution inutile pour qui vient louer ses qualités littéraires. Fabre ne me désavouera pas :

D'autres m'ont reproché mon langage qui n'a pas la solennité, disons mieux, la sécheresse académique. Ils craignent qu'une page qui se lit sans fatigue ne soit pas toujours l'expression de la vérité... Venez ici tous tant que vous êtes, vous les porte-aiguillon, et vous les cuirassés d'élytres, prenez ma défense et témoignez en ma faveur. Dites en quelle intimité je vis avec vous, avec quelle patience je vous observe, avec quel scrupule j'enregistre vos actes. Votre témoignage

est unanime : oui, mes pages non hérissées de formules creuses, de savantes élucubrations, sont l'exact narré des faits observés... (1).

Ce témoignage, pour le chapitre susdit, le Scarabée sacré le rend. Il jure qu'on ne lira pas vingt-cinq pages plus authentiquement entomologiques que celles dont ce chapitre se compose. Qu'une bonne part de son histoire, en ce chapitre, cette histoire qu'on connaissait mal, est écrite avec vérité. Qu'en lui appliquant à lui, l'Ateuchus, non plus la méthode de l'observation pure et simple, mais celle de l'observation et de l'expérience réunies, Fabre a rayé des livres une légende respectée par tous : celle des Scarabées se prêtant aide et assistance dans leur besogne de pilulaires. Erreur grosse et que chacun maintenant rectifiera de visu ; erreur conséquente ; une de celles qui permettent le mieux d'accorder le raisonnement à la bête ; une de ces erreurs sans lesquelles le transformisme, basé sur la similitude mentale et sensorielle de l'homme et des animaux, ne fût peut-être pas né.

Sous la large pierre plate où Fabre la découvrit à sa vingt-troisième ascension du géant de la Provence, l'Ammophile délivre aussi probante attestation. — C'est à moi, dit-elle, que le Maître a fait battre le record de la paralysation du gibier destiné à la progéniture des hyménoptères déprédateurs. Regardez-moi plonger l'aiguillon, anneau par anneau, dans les centres nerveux des chenilles ! Je suis la plus nette illustration d'un phénomène qui réduit à néant la théorie de l'acquisition des instincts progressive et héréditaire.

Qu'il y ait en notre historiographe un bon artisan de prose, clament en chœur les héros de « l'Homère des Insectes », c'est votre affaire de le prouver. Mais nous savons bien qu'il n'existe pas un savant plus digne de ce nom que l'auteur des *Souvenirs*.

Des *Souvenirs* et du reste, — protestent les animaux supérieurs qui, disséminés dans l'ouvrage principal, garnissent les autres volumes zoologiques de Fabre.

Des *Souvenirs* et du reste, — approuvent les fleurs innombrables et les feuillages qui palpitent, colorent, parfument chez ce botaniste accompli.

(1) *Souvenirs Entomologiques*, II^e série, p. 3.

II

La grande qualité de Fabre, c'est la vie. Qu'est-ce que la vie ? Il n'est pas plus facile de la définir dans les livres que dans la nature, mais il est aussi facile de l'y voir... quand elle s'y trouve. Ici on ne fait pas que la voir, on l'entend, on la respire, on la touche.

Il y a de plus parfaits stylistes, des artistes et des poètes plus satisfaisants que cet artiste et ce poète, et je ne viens pas lui décerner de ces brevets excessifs que l'enthousiasme signe. Parfait en son genre, je vois bien en quoi sa perfection est inférieure à d'autres. Mais je vois aussi ce qui manque à d'autres pour l'égaliser. Et il me semble qu'aucun style n'est aussi vivant ; que nulle part l'atome littéraire ne porte coefficient vital aussi élevé.

Descripteur constant, Fabre ne décrit pas à la manière classique en histoire naturelle, celle de Buffon et des collaborateurs de Buffon. Le portrait des pieds à la tête ne le tente pas. Ou plutôt il le réserve à ses ouvrages de second plan : *les Auxiliaires, les Ravageurs, les Serviteurs*. Là le quadrupède, l'oiseau, le reptile sont figurés d'un crayon ou d'un pinceau que le châtelain de Montbard aurait aimé s'attacher, — familier d'ailleurs, comme il convient aux « Récits de l'oncle Paul ».

L'aspect du cheval dénote l'agilité jointe à la force. Le corps est puissant, le poitrail large, la croupe arrondie, la tête un peu lourde, mais soutenue par une forte encolure, les cuisses et les épaules sont musculeuses, les jambes élancées, les jarrets vigoureux et souples. Une élégante crinière retombant de côté règne sur le cou, la queue porte longue touffe de crins (1)...

Est-il besoin de vous décrire le coq ? Qui n'a admiré ce bel oiseau, au regard vif, à la contenance fière, à la démarche lente et grave ? Une lame de chair d'un rouge écarlate lui forme sur la tête une crête dentelée ; sous la base du bec penlent deux barbillons semblables à des lames de corail. Sur chaque tempe, à côté de l'oreille, est une plaque de peau nue et d'un blanc mat. Une riche pèlerine d'un roux doré lui descend du col et retombe sur les épaules et la poitrine ; deux plumes à reflets verts et métalliques se recourbant gracieusement en panache au-dessus de la queue (2)...

(1) *Les Serviteurs*. Récits de l'oncle Paul sur les animaux domestiques, p. 282.

(2) *Ibid.*, p. 5.

Mais, dans son œuvre véritable, le Maître n'a pas le temps de procéder de la sorte. Le temps et le goût. Faire poser l'animal ; en tirer par le grossissement de tel trait, le rapetissement de tel autre une figure synthétique, générique, Fabre sait trop qu'il n'y a de vérité que particulière. De plus son dédain pour le nomenclateur s'y oppose : celui qui pique l'insecte sur un bouchon et lui colle sous les pattes une étiquette à nom latin. Ce n'est pas le cadavre qu'on manie à Sérignan, l'animal de collection ou de livre. C'est la bête vivante et agissante ; et dans les moments où les nécessités qui la pressent sont le plus vives et obéies : en chasse, en défense, en nourriture, en amour, en maternité.

Et quant à mettre l'animal dans une position importante à sa psychologie, mais à l'y fixer ; le voir tout bond, tout essor, toute griffe, dent ou sexe, comme y sont réduits l'alexandrin de Leconte de Lisle et le bronze de Barye, Fabre s'en garde. De même que ce fusil ne tire pas le lièvre au gîte, cet appareil photographique ne veut que l'instantané. Pourquoi ? Parce que l'instantané est la formule de la vie ; qui n'est ni immobilité, ni unicité de posture ou sentiment, mais qui est mouvement, succession sans trêve de gestes et d'actes. Parce que la photographie instantanée est la photographie scientifique ; et ce n'est pas assez dire : la photographie entomologique.

Voyez celui-ci qui plane à une coudée du sol. Les ailes ont des vibrations si rapides qu'on les dirait en repos. L'insecte semble suspendu au même point de l'espace par quelque fil invisible. Vous faites un mouvement et le Bombyle a disparu. Vous le cherchez du regard autour de vous, au loin, jugeant de la distance d'après la fougue de l'essor. Rien par ici et rien par là. Où donc est-il ? Tout près de vous. Regardez au point de départ : le Bombyle y est encore, immobile et planant (1).

Voilà le type des clichés que l'entomologie demande. Il en est dans les *Souvenirs* d'infiniment plus délicats que ce moucheron. Mais il représente assez le genre de ne bougeons plus que l'Insecte accorde : une immobilité produite par la mobilité extrême. Joignez à l'insaisissabilité par la faute du mouvement, l'insaisissabilité par le fait de la petitesse. Songez que l'Insecte n'est pas seulement le minuscule, le subit, l'éphémère ; qu'il est la métamorphose, — c'est-à-dire le produit de

(1) *Souv. ent.*, III, p. 75.

la multiplication du mobile par le changeant, — vous comprendrez que, pour valoir sa réputation, celui que Darwin, dès 1857, appellera « cet observateur inimitable », et Gourmont, cinquante ans plus tard, « le seul observateur des mœurs animales qui m'a paru digne de foi » — doit posséder un appareil qui fasse plus vivant que les autres. Là-dessus, ouvrez les *Souvenirs* : tombez sur la manœuvre paralysatrice du premier venu des hyménoptères de Fabre, la ponte d'un quelconque de ses Scarabées, sur n'importe quel compte rendu de métamorphose, de noces, de chasse, de nid ; et, par exemple, sur la nidification de la Mante.

Ce dernier spectacle, Fabre n'a pu l'avoir qu'une fois, d'un des insectes, cependant, auquel il aura été le plus assidu. Et certes, la Mante, absorbée par son œuvre, se prétait aux investigations du Maître. Il put, pour mieux voir, manier dans tous les sens la cloche en treillis sur le sommet de laquelle la pondeuse était installée. Néanmoins les choses ne marchèrent pas « au gré de mes désirs tant l'opération est rapide et l'examen difficile », et ce n'est là, ne cesse de gémir Fabre, qu'une description imparfaite. Jugeons-en.

... Elle rejette une composition gluante, analogue au liquide à soie des chenilles ; et de cette composition, amalgamée à l'instant avec l'air extérieur, elle produit l'écume... Elle fouette son produit, comme nous fouettons le blanc des œufs pour le faire gonfler et mousser. L'extrémité de l'abdomen, ouverte d'une longue fente, forme deux amples cuillers latérales qui se rapprochent, s'écartent d'un mouvement rapide, continu, battent le liquide visqueux et le convertissent à mesure qu'il est déversé au dehors. On voit, en outre, entre les deux cuillers bâillantes, monter et descendre, aller et venir, en manière de tige de piston, les organes internes, dont il est impossible de démêler le jeu précis, noyés qu'ils sont dans l'opaque flot mousseux.

Le bout du ventre, toujours palpitant, ouvrant et refermant ses valves avec rapidité, exécute des oscillations de droite à gauche et de gauche à droite, à la façon d'un pendule. De chacune de ces oscillations résulte à l'intérieur une couche d'œufs, à l'extérieur un sillon transversal. A mesure qu'il avance dans l'arc décrit, brusquement, à des intervalles très rapprochés, il plonge davantage dans l'écume, comme s'il enfouait quelque chose au fond de l'amas mousseux.

... En même temps, par ondées intermittentes, est déversée la composition visqueuse, que fouettent et convertissent en écume les

deux valves terminales. La mousse obtenue s'épanche sur les flancs de la couche d'œufs et à la base, où je la vois faire saillie à travers les mailles du treillis, refoulée qu'elle est par la pression du bout de l'abdomen. Ainsi s'obtient progressivement l'enveloppe spongieuse, à mesure que les ovaires se vident (1).

Quelle clarté dans un acte si obscur, et quelle éloquence sur un sujet si infime ! Mais il s'agit de la vitalité de la description fabréenne dans sa mécanique. Fabre est vivant parce qu'il agit comme la Nature. Il traite à part chaque épisode et ne connaît chaque fois son personnage (rappelé à vrai dire chaque fois par un signalement bref) qu'en fonction de la situation où il le rencontre. Ainsi la physionomie de l'animal se découvre par à-coups, au fil de l'acte embrouillé, compliqué que démele l'observateur. Et à chaque acte la description changera. Ce qui a servi pour la Mante en parturition ne sera pas utilisé pour la Mante en amour ; et la Mante en chasse sera un personnage aussi différent des deux autres qu'il se trouve l'être dans la nature : différents par les sentiments, les gestes, l'outil.

Qu'est-ce que la Mante en chasse ? Ou plutôt où est-elle ? Dans ses pattes antérieures.

Son instrument de mort à part, la Mante n'a rien qui inspire appréhension. Elle ne manque même pas de gracieuseté, avec sa taille svelte, son élégant corsage, sa coloration d'un vert tendre, ses longues ailes de gaze. Pas de mandibules féroces, ouvertes en cisailles ; au contraire un fin museau pointu qui semble fait pour becqueter. A la faveur d'un cou flexible, bien dégagé du thorax, la tête peut pivoter, se tourner de droite et de gauche, se pencher, se redresser. Seule parmi les insectes, la Mante dirige son regard ; elle inspecte, elle examine ; elle a presque une physionomie (2).

Gardons ce croquis, — si croquis s'entend d'une chose aussi achevée, mais alors il n'y aurait pas de croquis chez Fabre ! — gardons ceci comme un plan qui nous permettra de suivre, car la description commence.

La hanche est d'une longueur et d'une puissance insolites. Son rôle est de lancer en avant le piège à loups qui n'attend pas la victime, mais va la chercher. Un peu de parure embellit le traquenard. A la face interne, la base de la hanche est agrémentée d'une belle

(1) *Souv. ent.*, V, p. 317.

(2) *Souv.*, V, p. 288.

tache noire ocellée de blanc ; quelques rangées de fines perles complètent l'ornementation.

La cuisse, plus longue encore et sorte de fuseau déprimé, porte à la face inférieure, sur la moitié d'avant, une double rangée d'épines acérées. La rangée interne en comprend une douzaine, alternativement noires et plus longues, vertes et plus courtes... La rangée externe.. (1).

etc., jusqu'à ce que l'appareil monté ne puisse faire autrement que de partir.

A la vue du gros Criquet, qui s'est étourdiment approché sur le treillis de la cloche, la Mantre, secouée d'un soubresaut convulsif, se met soudain en terrifiante posture. Une commotion électrique ne produirait pas un effet plus rapide...

... Les élytres s'ouvrent, rejetés obliquement de côté ; les ailes s'étalent dans toute leur ampleur et se dressent en voiles parallèles, en vaste cimier qui domine le dos ; le bout du ventre se convolute en crosse remonte, puis s'abaisse et se detend par brusques secousses.

Fierement campé sur les quatre pattes postérieures, l'insecte tient son long corsage presque vertical. Les pattes ravisseuses, d'abord ployées et appliquées l'une contre l'autre devant la poitrine, s'ouvrent toutes grandes, se projettent en croix et mettent à découvert les aisselles ornementées de rangées de perles et d'une tache noire à point central blanc. Les deux ocelles, vague imitation de ceux de la queue du paon, sont, avec les fines bosselures éburnéennes, des bijoux de guerre tenus secrets en temps habituel... (2).

Arrêtons-nous cependant que les grappins s'abattent, que les griffes harponnent et les scies déchirent. — En temps habituel ! C'est celui où un écrivain moins doué que Fabre pour faire vivant devra opérer ; sous peine : ou bien d'être imprécis et incomplet et de manquer aux engagements du savant, ou bien d'abandonner toutes prétentions à l'art. Michelet, historien de l'insecte et de l'oiseau, a pris le premier parti, et Réaumur le second. Ne le leur reprochons pas ; à chacun le sien ! Mais admirons Fabre de ne faire ni comme l'un ni comme l'autre, tout en faisant comme les deux.

Et laissant Michelet à la littérature et Réaumur à la science, revenons à des animaliers tels que Buñon et Leconte de Lisle. Pourquoi Fabre fait-il plus vivant qu'eux ? Est-ce parce qu'il est plus artiste ? Non, c'est parce qu'il est plus savant. Et

1. V. 283.

2. V. 294.

même c'est parce qu'il est moins artiste, au sens général du mot. Ils suivent les règles de l'art qui choisit, qui arrête, qui modifie la nature. Lui suit la nature, la plume à la main, avec une ponctualité, une servilité d'homme de laboratoire. « Les choses se passèrent ainsi. » — Cette phrase initiale des *Souvenirs* est une promesse à laquelle pas une page des dix volumes ne manque. Sans doute, la valeur de Fabre est pour beaucoup dans le résultat ; mais sa méthode, son instinct, si vous voulez, pour plus encore. Ce n'est pas le littérateur responsable de la vitalité fabréenne, elle ressortit d'abord au génie scientifique du Maître.

III

Un animal se trouve encore moins chez le Vieilhomme que l'animal immobile : c'est l'animal isolé.

Ayant fixé son modèle, le descripteur auquel Fabre ne ressemble pas veille à ce qu'on ne le déränge. Il écarte de lui toute intervention, tout voisinage qui risquerait de modifier sa posture ou son sentiment.

Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort, dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Voyez-vous, quand le Condor de Leconte de Lisle s'apprête à dormir son magnifique et laborieux sommeil, intervenir d'autres condors, sa femelle, un ennemi, une proie ou un changement d'atmosphère ! Voyez-vous ce qu'il faut de solitude aux Eléphants du grand poète pour poursuivre leur symbolique voyage ! — Fabre demande à l'animal de subir le plus d'influences, de réactions. Loin de dénouer aucun des liens qui l'attachent à la nature, il en resserre les nœuds. C'est le premier but que son expérimentation vise. Et que sont ses volières, ses cloches, en somme, sinon un petit univers savamment construit, où l'insecte trouve en abondance et sans chercher ce que le plein air lui procurerait parfois moins vite et moins aisément !

Insecte individuel, nous aurons toujours le personnage de Fabre en face de son gibier ou de son chasseur, de son par-

tenaire sexuel, de son parasite, de sa progéniture ; à moins qu'il ne soit en voie de métamorphose. Social, nous le verrons agir parmi la foule mouvante et grouillante de ses congénères. Enfin son milieu, infime ou immense, l'accompagnera.

Au bord des chemins tout l'été, tout l'automne, jusqu'à la venue des froids, abonde le plus élégant des chardons méridionaux. Ses jolies fleurs bleues, groupées en têtes rondes et piquantes, lui ont valu le nom botanique d'*Echinops*, par allusion au hérisson roulé en boule. C'est le hérisson en effet. Mieux encore : c'est l'oursin des mers implanté sur une tige et devenu globe d'azur.

Sous un rideau de fleurettes épanouies en étoile, le gracieux pompon dissimule les mille dards de ses écailles... Ce chardon est le patrimoine du Larin maculé (*Larinus maculosus*, Sch.), qui, par nébulosités interrompues, se poudre le dos de jaunâtre. Le Curculionide en pâture très sobrement le feuillage. Juin n'est pas terminé, que, pour l'établissement de sa famille, il en exploite les têtes... (1).

Fleur, brin d'herbe, arbre, mare ou goutte d'eau, grain de poussière ou colline, cloche ou bien harmas, embrasure de fenêtre, horizon que le Ventoux borne ou bien le Rhône argenté, Fabre garde le cadre, et le cadre de ce cadre et le cadre de ce cadre encore, autant qu'il est nécessaire pour figurer la réalité.

A la solidarité des mouvements son style se prête aussi bien qu'à leur rapidité et à leur infinité.

Quel empressement autour d'une même bouse ! Jamais aventuriers accourus des quatre coins du monde n'ont mis telle ferveur à l'exploitation d'un placer californien. Avant que le soleil soit devenu trop chaud, ils sont là par centaines, grands et petits pêle-mêle, de toute espèce, de toute forme, de toute taille, se hâtant de se tailler une part dans le gâteau commun. Il y en a qui travaillent à ciel ouvert, et ratissent la surface ; il y en a qui s'ouvrent des galeries dans l'épaisseur même du monceau, à la recherche des filons de choix ; d'autres exploitent la couche inférieure pour enfouir sans délai leur butin dans le sol sous-jacent ; d'autres, les plus petits, émiettent à l'écart un lopin éboulé des grandes fouilles de leurs forts collaborateurs... (2).

Cent tableaux comme celui-là, ou celui-ci :

Par un beau soleil, c'est merveille de voir les diverses manœuvres de ces laborieux mineurs. Les uns, avec leurs mandibules, arrachent patiemment au fond de l'excavation quelques grains de gravier et en poussent la lourde masse en dehors ; d'autres, grattant les parois

(1) VII, 57.

(2) I, 4.

de leur couloir, avec les râtaux acérés des tarse, forment un tas de déblais qu'ils balaient au dehors à reculons et qu'ils font ruisseler sur les flancs des talus en longs filets pulvérulents... D'autres, soit par fatigue, soit par suite de l'achèvement de leur rude tâche, semblent se reposer et lustrent leurs antennes et leurs ailes sous l'auvent naturel qui, le plus souvent, protège leur domicile ; ou bien encore restent immobiles à l'orifice de leur trou et montrent seulement leur large face carrée, bariolée de jaune et de noir. D'autres enfin... (1)

donnent à l'œuvre de Fabre le bourdonnement de la ruche, qui est en petit le bourdonnement du monde, qui est le bruit que doit produire le monde aux yeux et aux oreilles du Créateur. Il y a des peintures plus générales où l'abeille, le scarabée, la mouche et le papillon ou leurs larves voisinent avec des insectes auxquels les apparente le hasard de l'heure ou du lieu, dans la communion d'un calice, d'une flaque ou d'un rayon de soleil. Telle la bacchanale des convives de l'arum serpentinaire, tous insectes charcutiers grisés par la senteur cadavérique « délirante mêlée d'échines et de ventres, d'élytres et de pattes, qui grouille, roule sur elle-même avec des grincements d'articulations accrochées, se soulève et s'affaisse, remonte et replonge, mise en branle par un continuel remous ». D'autres non plus entomologiques seulement, mais de nature intégrale ; car le vertébré à l'invertébré s'y marie ; et le végétal et le minéral et l'animal s'y combinent sous l'œil attendri de l'homme. Matinées de printemps ou nuits d'été, heures d'aurore ou de crépuscule, le début des *Souvenirs* nous a offert un exemple du pouvoir de Fabre de vivifier son encre avec la sève des plantes et le sang des bêtes — et le sang aussi de son propre cœur... *Les Auxiliaires*, ni plus ni moins que les livres de leur série, abondent en minutes pareilles à celles de ce soir de mai où, « assis sous le grand sureau », l'Oncle Paul explique à Jules, à Louis et à Emile l'objet des récits qui vont succéder à l'histoire des *Ravageurs* :

Or, aux dernières clartés du jour, des vols criards de martinets tourbillonnaient au-dessus du village, tantôt se précipitant vers le clocher pour surveiller leurs nids dans les trous des murailles, tantôt s'élevant à des hauteurs où le regard les perdait. Quelques chauves-souris voletaient d'un essor irrégulier, autour de la maison, avec un petit cri jeté par intervalles. Du sein des gazons en fleur, s'élevait le

(1) III, 14.

monotone concert des grillons ; dans le carré de laitues résonnait le chant de la courtilière, semblable au bruissement continu d'un rouet ; un crapaud solitaire, établi au frais sous une dalle, donnait de loin en loin sa note flûtée, tandis que les grenouilles remplissaient les fossés des prairies voisines de leurs rauques coassements. D'un saule creux à l'autre, les chouettes alternaient leur douce voix d'appel ; enfin, en des couplets enthousiastes, la fauvette donnait l'adieu du soir à la couveuse sommeillant déjà sur ses œufs (1).

Et, pour dire jusqu'où le grand écrivain peut poursuivre la solidarité qui gouverne les êtres et les choses, le volet de milieu du triptyque qui ouvre dans *le Ciel* la leçon intitulée « l'Illumination de l'Atmosphère » me paraît bon.

A midi, l'astre superbe arrive au sommet de sa course, au sommet des sereines solitudes du ciel. Alors, autour de lui, l'étendue inondée d'une lumière vibrante s'épanouit en auréole devant laquelle pâli-raient toutes les clartés accumulées des métaux en fusion. Au centre de ce rayonnement un orbe resplendit d'une fulguration continue. Tout regard dirigé vers ce foyer sublime serait soudain aveuglé d'un éclair. Il en descend une lumière implacable qui brûle la paupière, laisse à peine à l'arbre un manteau d'ombre et fait scintiller le sable des chemins, ainsi que la poudre d'un miroir brisé. Il en descend à flots une chaleur verticale qui racornit le sol comme une terre cuite, nous transperce de ses traits acérés et menace de tarir la dernière goutte des veines. O superbe Soleil de midi, qui, sur l'olivier, fais grincer de plaisir l'archet de la cigale, et, sur le seuil du terrier, haleter de bonheur les flancs verts du lézard, tu nous brunis la face, mais tu mûris la moisson ; tu nous accables de ta gloire, mais tu es le père de la vie ; et, pour te voir, le peuplier porte plus haut ses branches, la mousse, pour te voir, sort du creux du rocher (2).

A la solidarité des personnages s'ajoute la solidarité des notions que dégage leur étude. Fabre les apporte, elles aussi, avec leur milieu et le milieu de ce milieu. Milieu botanique, puisque dans ses livres, ainsi que dans son amour, la bête n va jamais sans la plante ; et qu'en ajoutant aux *Souvenirs* les monographies, catalogues, herbiers et albums, *Histoire de la Plante*, *Histoire de la Bûche* (deux ouvrages aussi denses qu'ils ont le titre modeste), on doute si ce savant est davantage zoologiste que botaniste. Milieu de toutes les caté-

(1) *Les Auxiliaires* (récits de l'oncle Paul sur les animaux utiles à l'agriculture),

P. 1.

(2) *Le Ciel* (Lectures et Leçons pour tous), p. 95.

gories des sciences physiques et des sciences exactes. Milieu philosophique au sens le plus large du mot; la propension de Fabre aux idées générales s'exprimant par toutes les voies, je crois bien, que tracent l'expérience de la vie et l'expérience des livres. Médecine, cuisine, parfumerie, musique, mythologie, pharmacie, numismatique, archéologie, critique littéraire (appuyée au besoin par des poèmes; comme le jour où, pour corriger La Fontaine sur les mœurs de la Cigale, intervient le « Félibre di Tavan ») — jamais on n'illustra aussi bien le quibusdam aliis de l'omni re. Rien qu'avec sa philologie on ferait un petit traité. Ses allusions et citations de lettres sont intarissables.

On sait la part de l'autobiographie aux *Souvenirs*. Comme elle vient mettre la dernière main au visage littéraire de cet homme de laboratoire, comme elle l'engage à fond dans l'humour, le pittoresque et la poésie, elle complète son universalité. A tant d'animaux, de plantes et de matière, elle ajoute l'homme. Un seul, il est vrai; et Fabre, pur subjectif, n'est pas comparable, pour la quantité humaine, à ces professionnels que sont les romanciers et les poètes; mais ses souvenirs personnels ne sont pas plus ennemis de la digression que les descriptions et démonstrations où ils s'intercalent, et ce qu'ils entraînent dans leur ronde ne se dénombrerait pas aisément. En s'interrogeant comme il interroge ses insectes, il ne s'isole pas plus qu'eux. Ses milieux de paysannot cevenol, d'écolier, de professeur, d'ermite gardent leurs tenants et aboutissants et la minutie de détail où son génie se complait.

Vies individuelles, vie générale, vie animale, végétale, minérale, vie humaine, vie universelle. Même en songeant à un Hugo, à Mistral je me demande s'il ne faut pas s'adresser à la Nature pour admirer une somme plus forte de formes, de mouvements de bruits, de rayons, un assemblage plus considérable et hétérogène de faits, de sentiments et d'objets. En ajoutant à la vitalité de l'atome fabréen la richesse de sa molécule, je me demande si une œuvre humaine approche autant que cette œuvre de l'inaccessible Nature, rend un aussi grand nombre d'aspects de son visage infini, copie aussi bien la palpitation, le tourbillon, le ruissellement de la Nature dans son chaos et dans son ordre...

IV

Passer de la vitalité de Fabre à sa clarté, c'est passer du relatif à l'absolu. L'obscurité, l'ombre et la pénombre elle-même sont bannies de ses idées et de ses phrases. Pas une ligne douteuse, équivoque. Partout le grand jour. L'acte délicat, la notion subtile, ce qui correspond au travail de la dentellière ou de l'orfèvre, sont traités aussi clairement que le gros ouvrage. J'entends par gros ouvrage, dans cette œuvre où tout est de minutie, la description des phénomènes que tout le monde peut voir. Ainsi la transformation de la Cigale.

... Dix minutes ont suffi pour cette première phase... Reste la seconde... Retenue à la défroque par le bout de l'abdomen non encore extrait, la Cigale se renverse suivant la verticale, la tête en bas. Elle est d'un vert pâle, nuancé de jaune. Les ailes, jusqu'ici condensées en épais moignons, se redressent, se déploient, s'étalent par l'afflux du liquide qui les gorge. Cette lente et délicate opération terminée, la Cigale, d'un mouvement presque insensible, se redresse à la force des reins et reprend la station normale, la tête en haut. Les pattes antérieures s'accrochent à la dépouille vide, et finalement le bout du ventre est extrait de son étui. L'arrachement est terminé. En tout, le travail a exigé une demi-heure (1).

De même aucune différence de manière ni de ton entre le langage scientifique et le langage quotidien. Comment s'y prend le *Sirex* pour quitter le tronc de peuplier où s'est accomplie sa métamorphose? Ce n'est pas très simple — outre que ce sont là choses qui se passent sans témoins, — et Fabre a dû, pour calculer sa trajectoire, réduire la larve à son axe.

L'insecte est placé dans le sens longitudinal de l'arbre, la tête en haut, très rarement en bas. Il lui faut au plus vite atteindre le dehors. Le tronçon de ligne droite inflexible qui le représente ronge un peu devant lui et obtient courte trouée, assez large pour permettre très légère inclinaison vers l'extérieur. Un pas infiniment petit est fait; un second suit, résultant de pareille trouée et de pareille inclinaison dans le même sens. Bref, chaque déplacement très petit est accompagné de la très petite déviation que permet le faible excès d'ampleur du pertuis; et cette déviation s'oriente d'une manière invariable. Figurons-nous une aiguille aimantée dérangée de sa position et tendant à y revenir tout en se mouvant avec une vitesse uniforme dans un milieu résistant où s'ouvre à mesure une gaine de calibre légèrement supérieur à celui de l'aiguille. A peu près ainsi se comporte le

(1) V, 241.

Sirex. Son pôle magnétique est la lumière du dehors. Il s'y dirige par insensibles déviations à mesure que sa dent creuse.

Le problème du Sirex est maintenant résolu. La trajectoire se compose d'éléments égaux, conservant entre eux un invariable écart angulaire; c'est la courbe dont les tangentes infiniment voisines gardent de l'une à la suivante même inclinaison, la courbe en un mot dont l'angle de contingence est constant. A cette caractéristique se reconnaît la circonférence du cercle (1).

Pourquoi cette égalité de lumière? D'abord pour la raison à toujours mettre en avant pour expliquer Fabre; parce que son génie lui permet de calquer son expression sur l'expression de la Nature et que la Nature, dans son expression, est toujours claire. Mais ensuite parce que Fabre est également compétent partout, Le secret de sa clarté est dans son savoir.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. Quand on s'est nourri des *Souvenirs* on est convaincu de ce que la lecture de Renan, de Taine, de Gourmont, de Maeterlinck vous permet de soupçonner (mais eux sont des littérateurs, et le savant peut les récuser): que si tant d'ouvrages de science nous échappent, ce n'est pas que leurs auteurs soient trop savants, c'est parce qu'ils ne le sont pas assez. Mais avant les *Souvenirs*, les nombreux manuels scientifiques du Maître enseignent cette vérité. Dans les plus humbles (ceux de la petite collection Ricquier) (2) non moins que dans les plus hauts: *la Terre, le Ciel* (qui recueillent, si je ne m'abuse, les fameux cours publics professés à Avignon, dans les dernières années de l'Empire) on goûte ce plaisir de l'expression claire, parce que sachante, ce plaisir et cette leçon que Stendhal demandait au Code civil.

Ils nous expliquent l'aisance avec laquelle Fabre, comme une couturière parmi sa boîte à épingles, puise dans l'arsenal scientifique. Ils rendent compte de la mathématique et de la physique qui nourrissent les démonstrations relatives à la ponte des Osmies, à la libération du Sirex, au tissage de l'E-peire, à la coquille de l'Escargot. Les feuilletant, nous trouverons naturel que Fabre puisse, comme en se jouant, produire ses chapitres sur l'embryologie comparée des plantes et

(1) IV, 322.

(2) Du *Cours Élémentaire de Physique*, j'ai cité une page sur la divisibilité de la matière dans le *Mercure* du 16 juin 1911. Tout est de ce style et de cette originalité dans les manuels de Fabre.

des insectes, sur l'hypnose, les odeurs, la coloration des élytres et des tissus et beaucoup d'autres. Et avec le savoir du Maître, ils font comprendre sa clarté. Ils sont l'apprentissage des *Souvenirs*, un apprentissage de quarante ans; les brouillons de cette copie — pour parler avec ce pédagogue le langage des écoliers. Car le « clairement » de Boileau ne signifie pas sans effort. Quelque facilité que Fabre ait reçue en don, il n'eût point écrit des pages comme celles que je cite, s'il n'avait derrière lui, quand il commence, sexagénaire, ses *Souvenirs*, la longue patience que les arts poétiques recommandent.

Mais si le « ce que l'on conçoit bien » laisse subsister le « vingt fois sur le métier »; si, outre ses manuels pédagogiques, les heures et les journées que Fabre a passées immobile à guetter ses insectes lui furent nécessaires pour méditer tant de tours de force stylistiques, le labeur ne suffit pas sans le savoir, — surtout quand il s'agit de parler science. Ce n'est point M. de la Palisse qui dit cela; c'est un curieux qui a laissé pas mal de ses yeux et de sa cervelle sur des livres de science imparfaits...

Comparez à l'œuvre de Fabre l'œuvre vaine aujourd'hui, sa glorieuse carrière d'excitatrice terminée, de Darwin. Prenez dans *l'Origine des Espèces* le chapitre sur l'Instinct (1). Vous y verrez ce que c'est que l'obscurité en matière de psychologie animale et qu'elle est faite non d'inhabileté stylistique ou dialectique, mais d'ignorance du sujet. Voici vingt pages sur le parasitisme du coucou, l'esclavagisme des pucerons par les fourmis, la construction des cellules chez l'abeille. Qu'y dit Darwin, en définitive ? Rien. Qu'a-t-il voulu dire ? Il ne le sait pas. Le concept de sélection naturelle, — ce grand mot dont le vide et la plasticité font horreur à Fabre, — comment se juxtapose-t-il sur ces phénomènes dont Darwin prétend dévoiler l'énigme ? Mal. Le naturaliste anglais l'a soupçonné avec sa franchise coutumière, puisque le chapitre commence : « Beaucoup d'instincts sont si étonnants que leur développement paraîtra sans doute une difficulté suffisante pour renverser toute ma théorie. » Mais les idées de Fabre sur l'instinct sont, dans leur prudence, d'une sûreté et, partant, d'une clarté qui sautent aux yeux. Elles restent la seule réponse aux faits « brutaux » que le grand observateur dévoile. Fabre

(1) Traduction Barbier, chap. VIII.

sait ce dont il parle; et sur des terrains non moins mouvants que ceux où Darwin s'empêtre, l'Ermite de Sérignan marche d'un pied sûr.

Les *Souvenirs*, sous l'angle science comme sous l'angle philosophie, se résument fidèlement en quelques lignes, qu'ils disent constance et fixité, qu'ils disent providence et âme. Ils y ont du mérite; car outre leur richesse d'éléments et la manie digressive qui s'y donne carrière, l'ouvrage manque de plan à un point paradoxal. Les insectes y sont traités sans aucun souci de nomenclature; sans plus d'ordre qu'on ne leur en voit quand on les rencontre au hasard de la promenade. Avec *l'Histoire Naturelle* de Buffon, nous avons l'univers organisé; avec les *Souvenirs*, l'image apparente du chaos. Eh bien, ce chaos se résoud, de lui-même, en théorèmes bien liés entre eux. C'est que la clarté des phrases rejaillit sur celle des paragraphes, celle-ci sur la clarté des pages et puis des chapitres et que cent chapitres lumineux doivent produire de la lumière. Et peut-être que l'ordre de l'univers obéit aux mêmes lois que celui du microcosme fabréen, — ce qui donnerait un fameux démenti à la métaphysique du Vieilhomme.

V

Etre clair à ce point, c'est être simple. La complication de la forme est en raison inverse de la sûreté de la pensée. Complication égale embarras, parce qu'elle égale obscurité, chez le savant comme chez le littérateur. Mais tandis que ce dernier peut légitimement muer son infirmité en art, n'hésitons pas pour l'autre: à forme sans simplicité, pensée sans science.

Comment s'y prend l'homme de science imparfait pour dissimuler, plus ou moins consciemment, son ignorance? Il abuse du langage scientifique. Au lieu de ne l'employer que quand le langage usuel lui fait défaut, il traduit les mots usuels et, entre deux termes savants, il choisira le moins simple. Il barbarisera même. C'est la manœuvre du calmar, quand il secrète son encre. Fabre parvient presque toujours à s'exprimer en langue usuelle. Et quand il est obligé au terme technique, il ne le prend que d'une authenticité reconnue. Pas un mot chez lui que vous ne trouviez au petit Dictionnaire Larousse. Ou alors, il le traduira. En suite d'un duel entre Scorpions: « Le vainqueur, fort tranquillement, se met

à lui ronger l'avant du céphalothorax, ou, en termes moins rébarbatifs, le point où nous cherchons une tête et ne trouvons que l'entrée d'un ventre (1). » — Ce n'est rien cela, mais la simplicité du Maître est faite d'une quantité de riens pareils. Voyez-le, dans son premier chapitre, lâcher « Scarabée » pour « Bousier » et la mauvaise grâce avec laquelle il emploiera « Ateuchus » quand les nécessités de sa discussion l'y obligent. Ses discussions philologiques sont souvent motivées par la recherche d'un mot plus simple et celui d'un terme plus propre que ceux rencontrés dans une définition. Autant que son désintéressement de la psychologie, c'est le pédantisme qu'il reproche au nomenclateur. Cet homme, toujours prêt à commenter un vers de Virgile, n'admet pas volontiers que la nomenclature soit latine, lorsque le français est si bien là.

L'aranéide qui m'a fait assister à la pleine magnificence de l'exode s'appelle, d'après la nomenclature officielle, *Thomisus onustus*, θωμίζω (je lie avec une corde) ; le Thomise serait le lecteur antique, qui liait au poteau le patient. La comparaison ne manque pas d'à-propos au sujet de nombreuses araignées... mais il se trouve précisément que le Thomise est en désaccord avec son étiquette. Il ne garrotte pas son Abeille qui, tuée soudainement par la morsure à la nuque, n'offre aucune résistance à son consommateur.

Un mais, aussi, et même plusieurs, sur le qualificatif *onustus* : chargé, lourd, appesanti. — « De ce que le chasseur d'Abeilles traîne lourde bedaine, ce n'est pas une raison », etc... car presque toujours les araignées ont volumineuse panse. « Le parrain de notre aranéide » a-t-il fait simplement allusion à la démarche oblique et lente ? L'explication agréée à Fabre sans le satisfaire en plein. « En somme, la dénomination savante est faite d'un contre-sens et d'un qualificatif sans valeur. » Mais quoi ! Fabre en a vu d'autres. S'il n'éveille rien dans l'esprit de l'entomologiste,

... ce nom a du moins l'avantage de ne pas offenser le larynx et l'oreille, comme le font trop souvent les dénominations savantes, plus voisines de l'éternuement que du langage articulé. Puisqu'il est de règle d'honorer bêtes et plantes d'une étiquette latine, respectons au moins l'antique euphonie ; abstenons-nous des expectorations rocailleuses, qui crachent le nom au lieu de le prononcer.

Que fera l'avenir devant la marée montante d'un vocabulaire bar-

(1) VII, 38.

bare, qui, sous prétexte de progrès, étouffe le réel savoir? Il reléguera le tout dans les bas fonds de l'oubli. Mais ne disparaîtra jamais le terme vulgaire, qui sonne bien, fait image et renseigne de son mieux. Telle est la dénomination d'Araignée-crabe, appliquée par les anciens au groupe dont fait partie le Thomise, dénomination assez juste, car il y a dans ce cas analogie manifeste entre l'aranéide et le crustacé (1).

Quant à la propriété des termes, le philologue est assisté par un grammairien subtil. Un exemple entre mille. Il s'agit de l'attitude singulière qu'une Ammophile prend pour dormir : « La tige de lavande est saisie à pleines mandibules... Avec cet unique appui, le corps de l'insecte se projette en l'air rigide, les pattes repliées. Il fait un angle droit avec l'angle de sustentation de manière que le poids total de la bête devenue levier a pour *antagoniste* (2) le seul effort des mandibules (3). »

Etre clair, c'est être familier. Celui qui sait à fond ne pontifie pas. Ici rappelons que ce n'est pas seulement un savant qui s'exprime dans les *Souvenirs*, mais un pédagogue; un homme dont le rêve fut de « parler bêtes et plantes dans une chaire de Faculté »; qui, jusqu'à soixante ans, a sacrifié à son rêve toutes les ambitions à commencer par l'ambition d'écrire; et à qui trente ans d'haras comblés de joies intellectuelles n'ont pu faire oublier l'échec de son rêve. Que les *Souvenirs*, à leur début, n'ont été dans la pensée de Fabre qu'un ouvrage comme les « Récits de l'oncle Paul », un ouvrage à l'usage de la jeunesse. — « Or si j'écris pour les savants, pour les philosophes qui tenteront de débrouiller un jour l'arduo problème de l'instinct, j'écris aussi, j'écris surtout, pour les jeunes, à qui je désire faire aimer cette histoire naturelle que vous faites tant haïr... »

Etre clair, enfin, c'est être précis et complet. Fabre nous fait tout comprendre, parce qu'il appuie sur tout et qu'il n'oublie rien. Il n'y a pas pour lui de détails négligeables, et ce mot de détail lui est suspect. Vous le mettrez en colère si vous lui demandez de passer rapidement sur telle particularité de forme (quand il morphologise, il rend des points au nomenclateur le plus soigneux); d'écourter telle phase d'un phénomène. L'une des leçons sur laquelle sa philosophie revient est celle-

(1) IX, 69.

(2) C'est moi qui souligne.

(3) V, 350.

ci : que rien n'est infime, n'est puéril qui se compose d'exact. Et il lui plaît de souligner que ses spéculations les plus générales lui ont été inspirées par un de ces faits qu'on traite d'insignifiants ; que ses recherches sur l'hypnose, par exemple, ont leur source dans ses polissonneries de gamin, au temps où, collégien à Rodez, il endormait tout un troupeau de dindons en leur maintenant la tête sous l'aile. Donc rien qui puisse être négligé. Aussi nous guide-t-il pas à pas sans nous demander de ces enjambées où nos jambes risqueraient d'être trop courtes. *Non facit saltus*. Si nous regardons travailler l'Epeire, nous serons déroutés bientôt, parce que, certains actes trop minuscules ou trop cachés nous échappant, nous perdrons, c'est le cas de dire, le fil. Mais le paragraphe qui commence ainsi : — « Le moment est venu de tisser la nappe de chasse. L'araignée part du centre porteur de la mire blanche, et à l'aide du fil transversal gagne précipitamment la circonférence... » constitue la quarantième partie environ de la description que donne le Maître d'après des observations faites la nuit à la lueur d'une lanterne.

A la lueur d'une lanterne « entre une rangée de cyprès et un fourré de lauriers, vers l'entrée d'un défilé que fréquentent les papillons nocturnes ». — Avant de décrire, Fabre donne toujours le où et le quand. « Après bien d'inutiles attentes, la chance enfin me favorisa. Le 5 septembre, une de nos pensionnaires, fécondée le 29 août, s'avisa de pondre sous mes yeux, vers les quatre heures du soir. » — Ou bien : « Favier était là, jardinant. Je l'appelle : Arrivez vite ; il me faut des vers gris... » Cependant le temps se passe. — « Eh bien ! Favier, ce ver gris ? — Je n'en trouve pas, Monsieur. — Diable ! alors, à la rescousse ! Claire, Aglaé, les autres tant que vous êtes, arrivez, cherchez, trouvez ! » Dans ces détails, le Maître peut bien prendre quelquefois prétexte à ce que le savant rébarbatif appelle littérature et temps perdu (sans voir que si Fabre sait perdre son temps, il sait aussi bien le gagner et que « la longueur » lui est étrangère ; sans voir que les digressions de cet amuseur sont étroitement attachées à l'idée qu'il développe et aux moyens de la préparer ou bien de la souligner). Mais la chose vient de plus loin ; elle traduit l'impossibilité du Maître à l'imprécision. C'est l'exagération d'une qualité et d'une qualité instinctive. « Les choses se passèrent ainsi... »

A mesure que le français s'écrit, deux méthodes d'expression s'opposent. La première prend les faits et les objets un à un, n'entame pas une idée sans en avoir terminé avec l'idée précédente et, pas plus qu'elle ne présentera deux idées de front, ne quittera une idée en train pour revenir sur une idée exprimée. Elle arrive au tout par la partie, à la fin par le commencement, en passant par le milieu. C'est la méthode analytique ; celle de Voltaire.

L'autre présente l'idée en masse, et tient peu de compte de la priorité des idées. Elle vise à l'ensemble dès le début. Elle mélange, elle intervertit, elle procède par zigs-zags et par bonds. Le génie de Taine y est à l'aise.

Or, chacune de ces méthodes a son procédé. La méthode analytique fait la phrase ainsi qu'elle fait la page. Phrases courtes, constructions directes : le sujet, le verbe, puis les compléments. Pas plus de tournures que dans la conversation. Nulle inversion. Encore moins de sous-entendus. Une véritable horreur de l'ellipse. Des génitifs à rendre Flaubert malade. Et plutôt deux points sur les i qu'un.

Fabre suit cette méthode, qu'on a raison d'appeler la méthode naturelle, car elle procède comme la Nature, car elle est celle qui obtient, je ne dis pas le mieux, mais le plus facilement pour l'auteur et pour le lecteur, la clarté avec sa suite. C'est la méthode des sciences exactes. Au cours du chapitre intitulé *le Binôme de Newton*, il explique ce qu'il doit à l'algèbre et à la géométrie.

La géométrie devait m'apprendre la marche logique de la pensée ; elle devait me dire comment le difficile se subdivise en tronçons qui, élucidés l'un après l'autre, se groupent en levier capable d'ébranler le bloc directement invincible ; comment enfin s'engendre l'ordre, base de la clarté.

Si jamais il m'a été donné d'écrire quelques pages parcourues du lecteur sans trop de fatigue, je le dois pour une bonne part à la géométrie, merveilleuse éducatrice dans l'art de conduire sa pensée (1)...

Et c'est parce que sa méthode est naturelle que le grand savant n'a jamais trouvé une description qui puisse le rendre obscur, une idée qui le mette en difficulté ; que tous les styles lui sont permis, l'éloquent comme le familier, le lyrique

(1) IX, 171.

comme le plaisant ; et que son anti-transformisme, avec une variété d'arguments et de points de vue infinie s'exprimera avec autant de facilité par la gravité que par la verve.

Si le Rynchite et ses émules en moyens défensifs contre les périls d'asphyxie ont appris d'eux-mêmes leur industrie, par degrés, en passant d'une méthode de peu de succès à une autre plus satisfaisante ; s'ils sont réellement fils de leurs œuvres, n'hésitons pas, dût l'amour-propre en souffrir : reconnaissons-les comme des ingénieurs capables d'en remonter à nos diplômés : proclamons le Charançon microcéphale un puissant cerveau, prodigieux inventeur.

Vous n'osez pas aller jusque-là ; vous préférez recourir aux chances du hasard. Ah ! la mesquine ressource que le hasard, lorsqu'il s'agit de combinaisons aussi rationnelles ! Autant vaudrait lancer en l'air les caractères de l'alphabet et s'attendre à les voir former, en retombant, tel vers choisi dans un poème !

Au lieu de matagrabiliser en son entendement des concepts tortueux, combien il est plus simple, et surtout plus véridique, de dire : « Un ordre souverain régent la matière. » C'est ce que nous affirme, en son humilité, le Charançon de la prune (1).

VI

Voilà des caractères qui ne peuvent appartenir qu'à une clarté supérieure, mais des caractères plutôt négatifs. Ils suffisent à constituer un prosateur, mais il faut autre chose pour faire un artiste. Où sont les caractères positifs du génie stylistique de Fabre ? Ils se résument en ceci que, maniant constamment des notions abstraites, Fabre ignore la langue de l'abstraction. Il ne la connaît pas beaucoup plus que ne la connaît la Nature. L'abstraction est un pis-aller inventé par l'homme, aussi lointain du langage de la Nature que le cri de l'animal du langage humain. La Nature ne l'emploie pas, parce que son vocabulaire de lignes et de couleurs, c'est-à-dire son pouvoir de combiner les lignes et les couleurs, est infini. Descripteur, Fabre semble écrire non en mots, mais en objets. Il parle à nos yeux.

Il leur parle de deux façons, celle du dessinateur et celle du peintre, étant également doué pour la couleur et pour la ligne. Ayant la conscience de sa force, il copie la réalité loyalement ; il la prend de face et non par les moyens détournés de l'impressionniste. Il n'est pas de ceux qui voudraient nous faire

(1) VII, 193.

croire qu'un objet dira plus de choses que quatre ; qu'une absence de contour enfermera plus de choses qu'un contour bien clos ; que peindre trop exactement le corps des choses, c'est négliger leur pensée, leur âme. Spiritualiste en métaphysique, Fabre est positiviste en art... et ne manque pas pour cela d'esprit. On aurait beau jeu de citer à son propos les maîtres flamands et hollandais. Il les évoque tous : les portraitistes, les paysagistes, les peintres d'intérieur, les fleuristes, les animaliers et ceux de tant d'objets si improprement appelés, par rapport à eux nature morte ; ceux qui font luire le panneau d'une porte et ceux qui illuminent un visage ; ceux qui rendent la fumée d'une pipe par le canal d'une bouche d'ivrogne et ceux qui poussent des nuages dans le ciel. Car il est bon à tout rendre, puisque tous les objets, quels qu'ils soient, se composent des deux mêmes éléments.

Y a-t-il autre chose dans la forme humaine que dans la forme animale ? Evidemment, non. Pourquoi alors un interpréteur de l'insecte hésiterait-il à figurer l'homme ?

C'est qu'il ne plaisantait pas, le patriarche. Je vois toujours sa mine sérieuse, sa chevelure intonse, fréquemment ramenée d'un coup de pouce derrière l'oreille et déployant sur les épaules l'antique crinière gauloise. Je vois son petit tricorne, sa culotte courte bouclée aux genoux, ses sabots retentissants bourrés de paille...

L'aïeule, sainte femme, portait l'originale coiffure des montagnardes ruthénoises : grand disque de feutre noir rigide comme une planche, orné au centre d'une forme haute d'un travers de doigt et guère plus large qu'un écu de six francs. Un ruban noir noué sous le menton maintenait en équilibre la gracieuse mais instable roue.

Qu'est-ce qui diffère de l'homme dans l'atmosphère où vit l'homme ? Ne sont-ce pas toujours les mêmes tâches et les mêmes traits ? Pourquoi donc, quand on a su faire vivre le personnage, ne saurait-on pas faire vivre son décor ? Pourquoi s'arrêter à telle portion de l'espace plutôt qu'à telle autre ? Pourquoi dire : là, plutôt qu'ici, commence la difficulté ? Qui peut un, une fois, peut un, un nombre incalculable de fois.

Venait alors le rôle de l'aïeule. Une marmite pendue chantait à gros bouillons sur la flambée de l'âtre. Il s'en exhalait un savoureux fumet de raves et de lard. Armée d'un plongeon en fer étamé, la grand'mère y puisait, pour chacun de nous tour à tour, d'abord le bouillon, de quoi tremper le pain, puis, dominant l'écuelle comble,

la part de raves et le morceau de jambon mi-partie gras et maigre...

A côté de nous flambait l'énorme cheminée où, dans les grands froids, se consumaient des troncs d'arbres entiers. Dans un angle de ce foyer monumental, verni par la suie, faisait saillie, à hauteur convenable, une lame d'ardoise lumineuse des veillées. On brûlait des éclats de pin, choisis parmi les plus translucides, les mieux imprégnés de résine. Il en rayonnait dans la pièce une clarté rougeâtre fuligineuse, qui économisait l'huile de noix du lampion à bec (1).

Le grand n'est-il pas un composé de petits ? Le petit n'est-il pas un univers ? Et si je traduis le paysage de l'insecte, pourquoi ne traduirais-je pas le paysage de son paysage ?

On ne saurait mieux comparer le Ventoux qu'à un tas de pierres concassées pour l'entretien des routes. Dressez brusquement le tas à deux kilomètres de hauteur, donnez-lui une base proportionnée, jetez sur le blanc de sa tache calcaire la tache noire des forêts, et vous aurez une idée nette de l'ensemble de la montagne (2).

Résumer le formidable ne va pas par d'autres moyens que résumer le minuscule. Faire du Ventoux un tas de pierres concassées équivaut à traiter de « bout d'intestin qui marche » la larve du Capricorne et « bedaine montée sur deux échasses » la larve du Géotrupe. Et pour revenir au colossal, il se réduit, en définitive, à une infinité de délicatesses semblables à ces diptères tels

... que le collectionneur n'ose les saisir du bout des doigts crainte de les écraser. Il y en a d'habillés d'un velours extra-fin que le moindre attouchement fait tomber. Ce sont des flocons de duvet presque aussi frêles dans leur molle élégance que l'édifice cristallin d'un flocon de neige avant de toucher terre (3).

De même que les combinaisons les plus complexes de lignes sont faites de combinaisons élémentaires, la lumière ne contient pas autre chose quand elle colore de rouge que quand elle colore de bleu ou de vert ; et quand elle allume la nacre d'une coquille ou la gorge d'un pigeon que le pétale tout simple d'un coquelicot.

Phaneus splendidus, le brillant, le splendide, ainsi dit la nomenclature officielle... La dénomination n'a rien d'exagéré. Associant le feu des gemmes à l'éclat des métaux, l'insecte suivant l'incidence de la lumière rayonne les reflets verts de l'émeraude et les éclairs du

(1) VI, 41.

(2) I, 182.

(3) III, 75.

cuivre rouge... Tel Ontophage se pare le corselet de bronze florentin, tel autre se met du grenat sur les élytres. Noir au-dessus, le Géotrupe hypocrite a le dessous en pyrite cuivreuse; noir également dans toute la partie exposée au grand jour, le Géotrupe stercoraire a la face ventrale d'un superbe violet améthyste.

... L'Hoplie azurée, hôte des aulnes et des osiers sur le bord des ruisselets des montagnes, est d'un bleu merveilleux, plus doux au regard, plus tendre que l'azur du ciel; on ne trouverait parure équivalente que sur la gorge de certains colibris et sur l'aile de quelques papillons des pays équatoriaux (1).

Pas plus de difficultés à peindre les sentiments que les sujets. L'horrible sera produit avec autant de relief que le badin. Voici le meurtre des Chenilles du Pin par le Carabe, « tripailles vertes répandues à terre, pantelantes... trépignement de l'égorgeur ivre de carnage ». Voici les noces d'un Charançon. « Des pattes d'avant, père Larin maîtrise son épouse; des tarses d'arrière, par intervalles et d'une friction douce, il lui brosse les flancs. Avec ces molles caresses alternent des secousses brusques, des trémoussements joyeux... » Voici la tendresse maternelle de la Lycose; voici la joie du Dectique faisant vibrer son archet; voici de quoi ne jamais finir...

VII

Quand, muni de tout ce avec quoi on dessine, et de tout ce avec quoi l'on peint, Fabre concrétise la notion abstraite, sa méthode ne varie pas plus que celles de ses insectes, parce qu'il est instinctif comme eux. Méthode en trois temps. 1^o expression brève de l'idée; 2^o éclairage de l'idée par une ou plusieurs comparaisons prises à toutes les catégories de la connaissance positive; 3^o développement de l'idée.

Le chapitre initial des *Souvenirs*, dans un paragraphe que j'ai cité, présente de cette méthode un exemple d'une simplicité enfantine. Les trois temps y sont en trois lignes. « Quel empressement autour d'une même bousel! » Voilà l'objet à éclairer. — « Jamais aventuriers accourus des quatre coins du monde n'ont mis telle ferveur à l'exploitation d'un placer californien. » Voilà l'objet éclairant. — « Avant que le soleil soit devenu trop chaud, ils sont là... » Voici l'objet éclairé. Fabre n'a pas inventé ce genre de... lampes; mais outre que

(1) VI, 98.

l'entomologiste, avant lui, aurait rougi d'en employer de pareilles, le mérite, ici, consiste dans la fréquence de l'emploi. Quant à la banalité de la comparaison, l'Ermite de Sérignan ne la fuit pas, il la recherche. Il ne s'agit pas de briller, mais d'être clair.

Sur la béatitude fervente du Bousier dégustant sa boule, dans la solitude du sous-sol : « Dans mon illusion, je me suis surpris à écouter aux portes, croyant ouïr pour couplets de table le fameux morceau de Galatée : Ah ! qu'il est doux de ne rien faire, quand tout s'agite autour de nous. » — Ici il faut éclairer la faculté du Scarabée, de manger sans discontinuer des semaines entières ; expliquer que l'observateur, ouvrant la cellule, à n'importe quelle heure du jour, trouvera l'insecte à table, et derrière lui, appendu à son orifice intestinal, un cordon continu, enroulé à la façon d'un tas de câbles ; amener une de ces considérations par lesquelles Fabre, à propos de n'importe quoi, résume un aspect du monde.

Une fois la place choisie, on ne bouge plus ; toutes les puissances vitales sont absorbées par les facultés digestives. Pas de menus ébats qui feraient perdre une bouchée, pas d'essais dédaigneux qui gaspilleraient les vivres. Tout doit y passer, par ordre, et religieusement. A les voir si recueillis autour de l'ordure, on dirait qu'ils ont conscience de leur rôle d'assainisseurs de la terre, et qu'ils se livrent avec connaissance de cause à cette merveilleuse chimie qui, de l'immondice, fait la fleur, joie des regards, et l'élytre des Scarabées, ornement des pelouses printanières (1).

Mais la mythologie vient remplacer la musique et le Bousier entêté à faire gravir à sa boule un talus trop raide est comparé à Sisyphe, ce à quoi la nomenclature engage notre philologue. Puis la musique revient, sous l'espèce de couplets que moulinaient dans le temps les orgues de Barbarie : « Pour monter notre ménage, hélas ! comment ferons-nous ! Toi devant et moi derrière, nous pousserons le tonneau. » — C'est qu'il faut savoir si les deux Bousiers — qui occupent, par rapport à cette pilule, des positions soigneusement notées — et en qui l'entomologie officielle voyait, à tort, un charretier en détresse et un compagnon serviable lequel « se dérange de son travail pour prêter un coup d'épaule », ne seraient pas un couple qui va se mettre en ménage. Non ; le scalpel oblige « à

(1) I, 24.

renoncer à cette idylle de famille », car les deux Bousiers soumis à l'autopsie se sont très souvent trouvés du même sexe. Quel lien psychologique les attache donc ! Celui qui attache un propriétaire légitime à un détrousseur. Là-dessus, « l'audacieux paradoxe de Proudhon », la Propriété c'est le vol, s'invoque ; amenant la « sauvage proposition » que la force prime le droit. Cependant « voleur et volé se prennent corps à corps, poitrine contre poitrine. Les pattes s'emmêlent et se démêlent, les articulations s'enlacent, les armures de corne se choquent ou grincent avec le bruit aigre d'un métal limé ». Le temps passe, sans que nous songions à regarder notre montre, et, finalement, la science s'est enrichie de quelques faits et la théorie qui accorde le raisonnement à la bête, la théorie que le transformisme n'a pas inventée, mais qu'il a utilisée, a reçu un de ces coups dont on ne se relève pas.

Dira-t-on que voilà beaucoup de façons pour des faits bien simples ? On aura tort. Ils ne paraissent simples, ces faits, que parce qu'ils sont présentés simplement. Ils sont si peu simples que, jusqu'à Fabre, on les avait lus à contre-sens. En tous cas, les faits compliqués seront éclaircis suivant la même méthode ; les comparaisons qui les élucident seront aussi banales et piquantes qu'il le faudra. — « Elle fouette son produit comme nous fouettons le blanc des œufs pour le faire gonfler et mousser. » Sans cette image de cuisine, nous verrions moins bien la nidification de la Mante, — plus délicate à emmagasiner que les manœuvres du pilulaire, mais qui ne nous coûte pas plus d'efforts. Lorsqu'il s'agira de dire non plus comment procède la Mante pour amalgamer sa composition visqueuse avec l'air, mais à quelles fins la combinaison s'opère, nous aurons un panaché de physique et de cuisine. Et l'expérience de Rumford qui, pour démontrer la faible conductibilité de l'air à la chaleur, change un fromage glacé en omelette soufflée brûlante. Dans le problème du Sirex, nous avons vu la physique aider la géométrie à expliquer la façon dont une abeille sort d'un tronc d'arbre. La Bible, dont Fabre cite tout ce qui a trait à la bête et à la plante, vient au secours d'une autre larve que la nymphose emprisonne trois ans dans le cœur du chêne. « Le cheval de Job dévore l'espace par figure de rhétorique, le ver du Capricorne mange à la lettre son chemin. » Voyez pisser Pantagruel à propos du jet urinaire du Cacan. —

« Il y a une vingtaine d'années, la capitale s'était éprise d'un stupide jouet appelé criquet ou cri-cri, si je ne me trompe. C'était une courte lame d'acier... » A l'aide de ce connu, Fabre parviendra à notre inconnu ; dans l'espèce, la cymbale membraneuse de la Cigale...

Ces rapprochements sont si fréquents, si inattendus et si justes qu'ils servent beaucoup à faire jaillir de l'œuvre de Fabre l'idée la plus générale que cette source contient, celle de l'unité de l'Univers. Si cette idée est la plus philosophique, l'Ermite de Sérignan sera le plus grand des philosophes ; car nul ne fait toucher du doigt comme lui l'origine commune des phénomènes les plus divers, ne produit aussi bien sous la variété des formes la similitude des substances et des forces. Nul n'est plus moniste que ce dualiste. Une formule biologique contient Fabre imagier comme elle contient Fabre philosophe : Tout ce qui appartient au minéral peut servir à démontrer l'animal, le végétal et l'humain, et réciproquement.

Cette loi, le Maître l'applique en tant que psychologue. Il fait vivre l'insecte suivant le même rythme que l'homme. Il attribue aux gestes et aux actes de l'insecte (et de l'animal supérieur) les mobiles généraux qui poussent l'homme à l'activité ; il nous promène constamment l'analogie sous les yeux.

Habitude telle qu'elle a conduit des lecteurs légers ou mal disposés à la plus grosse erreur qu'on puisse commettre sur l'auteur des *Souvenirs* et à accuser d'anthropologisme celui qui a purgé d'anthropologie l'histoire naturelle, celui qui a démontré que l'animal ne raisonne pas ; que l'instinct n'est pas réductible à l'intelligence ; que la plupart des actes de l'insecte nous sont incompréhensibles, parce que nous sommes privés des sens qui permettent à l'insecte de les accomplir.

Mais si l'animal et nous différons de moyens, nous avons les mêmes buts, ou plutôt le même but, qui est de vivre. Comme l'animal, nos actes tendent à nous sustenter, à nous reproduire. On peut parler de faim pour l'hyménoptère comme pour l'homme. On peut dire la maternité de la Lycose, la paternité du Copris, juger que la position spectrale de la Mante a bien pour but de terroriser, de paralyser d'effroi le puissant Dectique, qui non démoralisé constituerait un gibier trop dangereux, dire que la larve du Bembex, son nid mis à dé-

couvert, se tord dans l'angoisse sous le soleil qui la brûle ; voir dans le violon de la Sauterelle, dans la cornemuse de la Rainette, dans les cymbales du Cacan des moyens propres à témoigner la joie de vivre... Ah ! cela Fabre le fait ; et psychologue, on peut même dire qu'il ne fait que cela.

On mesure le parti qu'il tire de ces rapprochements légitimes en comparant ses personnages aux personnages de Réaumur. L'insecte de Réaumur n'est pas moins scientifique que celui de son successeur, mais il est dépourvu du moindre intérêt littéraire. En dehors du point de vue logique, il ne nous intéresse pas plus qu'un objet inanimé. Le personnage de Fabre nous touche à la manière de celui de La Fontaine. Il n'est pas beaucoup moins humain que lui. Mais tandis que le fabuliste n'humanise pas sans entorses à la zoologie et à la psychologie comparée, Fabre, artiste, reste dans la vérité scientifique.

Parmi les images dont il use pour habiller l'insecte en homme, il faut mettre en premier lieu celles tirées du travail. C'est que le grand travailleur voit le monde comme une usine, et que le mot travail sous sa plume est religieux. « Aux saintes joies du travail » ses insectes se livrent sans cesse. Les saintes joies du travail ! Vous voyez d'ici la stupéfaction de ce paresseux de La Fontaine. Ses animaux, même insectes, ne travaillent pas, ils méditent et ils raisonnent.

La mouche et la fourmi disputaient de leur prix.

A son tour Fabre sursaute. Ses personnages ont d'autres soucis que de rêver et bavarder. Ce sont d'acharnés travailleurs, maçons, menuisiers, boulangers, terrassiers, filateurs, tisserands, joailliers, artisans de l'équarrissage ou de la vidange. Et ils ont à leur disposition tous les outils dont leurs collègues de l'humanité se servent. *Les Souvenirs*, c'est le Conservatoire des Arts et Métiers ; et pour étudier, sur un point spécial, l'étendue et la précision du vocabulaire du Maître, l'outillage serait peut-être le meilleur sujet, l'outillage de paix ou de guerre.

A humaniser l'animal, à le faire vivre d'une vie quotidienne aussi accompagnée que la nôtre ; à l'armer, à le vêtir, à le loger, à le meubler, l'artiste ne trouve pas seulement son compte, mais le poète. L'anthropologisme du Maître, — pas d'inconvé-

nient à employer le mot si l'on comprend ce qu'il veut dire, — c'est le grand ressort de sa sensibilité poétique. « L'Homère des Insectes » croit à ses héros comme l'autre Homère croit aux siens. Il jouit de leurs joies, il souffre de leurs misères, et son lyrisme penché sur eux renouvelle saint François.

Beaux Sphex éclos sous mes yeux, élevés de ma main, ration par ration, sur un lit de sable, au fond de vieilles boîtes à plumes ; vous dont j'ai suivi pas à pas les transformations, m'éveillant en sursaut la nuit crainte de manquer le moment où la nymphe rompt son maillot, où l'aile sort de son étui ! vous qui m'avez appris tant de choses et n'avez rien appris vous-mêmes, sachant sans maîtres tout ce que vous devez savoir ; oh ! mes beaux Sphex ! envollez-vous sans crainte de mes tubes, de mes boîtes, de mes flacons, de tous mes récipients par ce chaud soleil aimé des cigales. Partez, méfiez-vous de la Mante religieuse qui médite votre perte sur la tête fleurie des chardons ; prenez garde au lézard qui vous guette sur les talus ensoleillés ; allez en paix, creusez vos terriers, poignardez savamment vos grillons et faites race afin de procurer un jour à d'autres ce que vous m'avez valu à moi-même, les rares instants de bonheur de ma vie (1).

VIII

En voyant un littérateur de cette envergure trouver son explication, et la seule explication possible, dans ses qualités de savant, concluons-nous que le génie littéraire et le génie scientifique ne sont qu'une même chose ? Et les *Souvenirs*, aussi bien qu'ils nous donnent une leçon de monisme métaphysicien, font-ils la démonstration du monisme esthéticien, démonstration sur laquelle un Goethe lui-même échoue ?

Non. La clarté absolue de Fabre a des inconvénients littéraires. Elle empêche ce grand poète d'être un poète complet. Elle lui interdit l'immense département sentimental où règnent le concept obscurité, et ses dérivés ; toutes les valeurs que dénombre l'art poétique de Verlaine, aboutissant romantique. Ne cherchez guère aux paysages de Fabre, si vastes et profonds qu'ils soient, le mystère, la mélancolie et les échappées sur le rêve que la fenêtre romantique est venue ouvrir. Sa clarté est trop d'essence intellectuelle. Je ne veux pas dire que le Maître manque de sensibilité : il y baigne, dans la sensibilité. Mais nous avons en lui moins une sensibilité intelligente qu'une intelligence sensible. C'est avec cette intel-

(1) I, 115.

ligence, exaltée par un savoir auquel on a le droit d'appliquer le mot galvaudé d'encyclopédique que Fabre aime l'Univers. Amour puissant, et qui nous fait partager de belles ivresses ; mais qui pêche, poétiquement parlant, par excès de conscience. Amour qui s'appellerait plutôt admiration, et qui, pour cause de certitude critique, aboutit à la contemplation pure. Saint François d'Assise, l'anachorète de l'hermas ; mais un saint François enté sur un Réaumur ! Les délicatesses, les fioritures sentimentales, qui sont la moitié de la poésie, ne sont pas du ressort de ce mystique positiviste. D'autre part, et pour les mêmes raisons, Fabre n'a jamais chanté l'amour humain et sa chaste poésie ignore la femme. Les consolations aux misères de l'amour que nous demandons à la Nature, depuis cent ans que le vers lamartinien

Mais la Nature est là qui t'invite et qui t'aime

est notre axe poétique, paraissent, regardées sous l'angle fabréen, un non-sens ; et les reproches que Vigny adresse à la grande indifférente une puérilité ; et les unes et les autres un blasphème. Ils exigent une ignorance des lois de la Nature contre laquelle Fabre est prémuni. Aussi, quand on compare ses effusions à celles de nos grands poètes, on les trouve un peu simplistes. C'est que nos grands poètes ne sont pas des naturalistes. Ils ne savent pas, comme Fabre, de quoi la Nature est faite, et ce que, légitimement, scientifiquement, il convient de lui demander. Ils ne le savent pas, et ils ont raison. Le lyrisme de Fabre porte le poids de sa science. Il la porte sans fatigue, mais il en est tout de même chargé. S'il faut quelque subtilité, et le parti pris de l'analyste pour s'en rendre compte avec sa prose, le fait éclate dans ses vers. Son poème *Le Nombre* (1), dicté par la muse de l'astronomie, elle-même armée de son globe et de son compas, montre la distance entre Uranie et Calliope.

Nombre, régulateur des effets et des causes,
Qui donnes le comment et le pourquoi des choses,
Que me veux-tu, Nombre imposant ?
De son divin cerveau l'Eternel géomètre,
Pour pondérer le monde, un jour te fit-il naître
Irrésistible, tout puissant ?

(1) On trouvera ce poème, inédit, et beaucoup de nouveautés qui permettent de connaître Fabre dans la dernière édition de l'excellent livre de M. G.-V. Legros, *la Vie de J.-H. Fabre* (Delagrave, 1913).

Es-tu de l'Univers, es-tu la clef de voûte,
 Nombre qui, dans l'Ether, leur décrivant la route,
 Des astres ramènes le cours,
 Qui guides les soleils dans leurs orbes profondes
 Et dans le vide sais équilibrer les mondes
 Par de réciproques amours ?

Mais son œuvre en langue d'oc : *Oubreto Provençalo* doit *Félibre di Tavan*, est plus significative encore, parce que plus accomplie. C'est bien de la poésie, cette fois; il y a l'image, il y a le rythme; mais c'est de l'histoire naturelle aussi et beaucoup. Quand on la compare à la poésie du divin Mistral, on voit trop que les *Oubreto* sont les *Souvenirs* mis en vers. Ly-risme passionné et sincère, mais étroit malgré son ampleur et monotone malgré sa variété; parce que cette passion, cette sincérité sont celles d'un homme de science. La muse provençale de Fabre, vouée à la contemplation sitôt qu'elle quitte son didactisme d'ailleurs savoureux, est simpliste à la manière de cette alouette qui vient répéter dans son livre ce qu'ont dit le crapaud et le grillon et les autres porte-parole du poète.

Au coucher du soleil l'alouette huppée, quand elle a suffisamment sifflé dans les nuées, descend de là-haut dans les blés; descend doucement et, perchée sur la crête des mottes où dort le grillon, regarde le dernier jet d'or du couchant.

Elle contemple le monceau de braise, la vague de charbons allumés que de gros nuages font fumer là-bas, tandis que s'embrase la forge où un géant, le marteau à la main, en trois chaudes prépare le soleil de demain.

Pin-pan ! L'énorme géant travaille son globe, et le travaille dur. Pin-pan ! pin-pan ! Quand il est à point, qu'il reluit et rayonne, arrondi, tout neuf, raviné par les chocs, d'un coup de pied il le fait rouler dans le ciel.

Et la boule de feu plonge dans le gouffre des ténèbres. Tout est voilé de brun pour la nuit, bonnasse couveuse qui, sous le duvet du sommeil et du rêve, abrite l'oiselet, le grillon, l'homme et l'âne.

Grand maréchal qui, sur l'enclume de ton atelier en nuages avec ton marteau jamais las, de ce monde prépares le luminaire, se dit l'alouette, oh ! maître forgeron, ne manque pas de boucler ton tablier flamboyant !

Ne manque pas d'allumer dans le vent ton feu, afin que le soleil ravivé nous revienne bientôt, ce bon gros soleil qui dore les nids et

les épis; ne manque pas, car ce sera la fin de tout lorsque ta forge s'éteindra.

De la sorte, à l'aube, plumage secoué, des champs je m'élèverai, là-haut, et je saluerai ton œuvre, la boule embrasée, préparée de frais; mes premiers repieu-pieu seront pour le soleil, toujours mort, toujours vivant.

Au fond d'une touffe d'herbages secs l'alouette alors se retire, le cœur ému, le jabot gonflé de panis. Elle s'accroupit, met le bec sous l'aile au chaud, et puis s'endort. Elle a foi dans le grand maréchal (1).

Prose et vers, la muse de Fabre est une muse d'absolue clarté. Et l'excès en tout est un défaut. Il y a la lumière dans l'univers poétique; mais il y a aussi les ténèbres. Il y a l'effervescence où participent, sous l'attraction du soleil, tout ce qui vit, tout ce qui chante, tout ce qui a forme, son, couleur, parfum; il y a l'universelle joie de vivre, mais il y a aussi le sommeil, la tristesse, la crainte et le désir de la mort. Or, pour Fabre, la mort n'est qu'une forme de la Vie, un moyen pour la Vie de créer de nouvelles activités et de nouvelles joies et des spectacles nouveaux; elle existe assez pour qu'il la nomme, mais pas assez pour qu'il la redoute et qu'il la chante.

Egal en expression aux plus grands artistes, Fabre n'a pas leur rendement sentimental. Les chapitres *L'Atavisme* et *Mon Ecole*, qui racontent son enfance, pour le pittoresque, le relief sont indépassables; ils nous touchent, mais pas d'une façon aussi douce, aussi captivante, aussi poétique que les chapitres correspondants des *Mémoires d'Outre-tombe*. Pourquoi? Parce que le nid d'aigle de Combourg jouit d'un autre prestige que l'humble mesure du causse rouergat? Peut-être. Mais aussi parce que dans le joyau autobiographique du marmouset de Saint-Léons la poésie est gênée par le souci de précision scientifique. Fabre nous y instruit trop. Comparez la page initiale des *Souvenirs* à la fameuse page où Chateaubriand décrit l'arrivée du printemps en Bretagne. Vous verrez la différence entre une poésie de savant et celle d'un pur littérateur. Chateaubriand se préoccupe d'abord de l'art:

De la musique avant toute chose,

et ses fleurs et ses oiseaux sont soumis à la cadence de sa phrase. S'il le nom de l'un d'eux sonnait mal, il l'a chassé. Fabre

(1) *Oubrets Provençals*, Roumanille, 1909.

a vu, ce jour-là, tel oiseau et telle plante et tel reptile et tel poisson, et dans telle et telle condition. Il faut qu'il le dise : « les choses se passèrent ainsi » ; la notion scientifique, la vérité avant tout. Le récit d'*Une ascension au Ventoux* est admirable ; mais la littérature, là aussi, est subordonnée à l'exactitude et à l'exactitude complète et fouillée. Imaginez le tableau suivant peint par ce bel héritier de Chateaubriand qu'est Pierre Loti ; le tableau ne sera pas mieux peint ; mais il aura moins de botanique et partant plus de ce que les poètes nous procurent.

Encore épargné par la dent des troupeaux, le sommet du Ventoux est, en juillet, un vrai parterre ; sa couche de pierrailles est émaillée de fleurs. En mes souvenirs apparaissent, toutes ruisselantes de la rosée du matin, les gracieuses touffes d'*Androsace villeuse*, à fleurs blanches avec un œil rose tendre ; la *Violette du Mont Cenis*, dont les grandes corolles bleues s'étalent sur des éclats de calcaire ; la *Valériane Salinque*, qui associe le suave parfum de ses inflorescences et l'odeur stercoraire de ses racines ; la *Globulaire cordifoliée*, formant des tapis compacts d'un vert cru semé de capitules bleues ; le *Myosotis alpestre* dont l'azur rivalise avec celui des Cieux ; l'*Ibéris de Candolle*, dont la tige menue porte une tête serrée de fleurettes blanches et plonge en serpentant au milieu des pierrailles ; la *Saxifrage* à feuilles opposées et la *Saxifrage muscoïde*, toutes les deux serrées en coussinets sombres constellés de corolles roses pour la première, de corolles blanches lavées de jaune pour la seconde...

Mais n'allons pas soulever avec ce levier inattendu le lourd problème de l'esthétique classique, à base de vérité... et de prose et de l'esthétique romantique à base de mensonge... et de poésie. Ce grand minutieux de Fabre nous avertit quelque part que, s'il est bon, parfois, de couper un cheveu en quatre, il serait mauvais de vouloir le couper en huit. Il rapporte là un proverbe languedocien, assez vert. Et j'en connais un autre qui se traduit décemment par ceci : qu'à vouloir trouver la mariée trop belle, on risque de donner de ses propres moyens une idée fâcheuse.

MARCEL COULON.

L'ATTITUDE DES INTELLECTUELS ESPAGNOLS DANS LE CONFLIT ACTUEL

Dans un livre paru récemment, E. Ramirez Angel a spirituellement conté les dissensions provoquées par la guerre au sein d'une famille de la bourgeoisie madrilène. Le père est anglophile, la mère francophile, le fils partisan convaincu du kaiser, la jeune fille compatit de toute son âme aux malheurs de l'infortunée Belgique. Cette diversité d'opinions se retrouve, à un état plus ou moins aigu, dans toutes les classes de la société espagnole. La guerre est déchaînée dans le camp des intellectuels et l'on s'y bat à grand renfort d'articles de presse, de pamphlets et de gros volumes.

Dans l'absence presque totale où nous sommes de manifestations d'une portée plus pratique, — l'Espagne officielle observe curieusement les événements derrière le rempart d'une stricte neutralité, — l'attitude du monde littéraire espagnol acquiert une grande importance. On ne se rend généralement pas un compte exact à l'étranger de la valeur véritable de cette expression : « intellectuels espagnols ». La lutte pour l'existence est ici, pour qui vit de sa plume, plus âpre, plus difficile qu'ailleurs. Les écrivains forment une caste assez fermée, plus consciente d'elle-même que dans d'autres pays. La guerre leur offrait une occasion de manifester plus ouvertement leurs opinions et leurs sympathies et de se faire mieux connaître au public étranger qui professe trop souvent à l'égard de la culture hispanique un mépris injustifié. Ils n'ont eu garde d'y manquer.

§

Dès l'ouverture des hostilités, germanophiles et francophiles ont pris position, et maintenant encore la lutte se poursuit entre tenants et détracteurs de la pensée latine.

Les premiers affectent une attitude toute d'impartialité et de neutralité. Ils n'ont aucune haine, disent-ils, contre la France, entraînée à la remorque de l'Angleterre dans une lutte où elle n'a rien à gagner et beaucoup à perdre. Mais, comme l'a fait très justement remarquer M. Morel-Fatio, il n'existe pas, parmi les intellectuels espagnols en renom, « de germanophiles avérés et capables d'exprimer les motifs de leurs préférences, il n'y a que des écrivains plus ou moins mécontents de la France et qui se servent de la guerre pour nous égratigner ».

La principale raison de leur hostilité est le dédain profond avec lequel l'intellectualité française regarde les choses d'Espagne, l'ignorance absolue qu'elle a de la vie et des coutumes de sa voisine, le dédain avec lequel elle la traite, et la hardiesse avec laquelle elle s'est plu à la tourner en ridicule chaque fois que les Espagnols ont eu l'extravagance de se montrer à découvert. (A. B. C., 17 février 1915.)

Dans l'inimitié que nous témoigne M. Jacinto Benavente, il y a peut-être un peu de cette rancœur dont parle le correspondant anonyme de l'A. B. C. Car M. Benavente a une bien mauvaise opinion de notre pays. Il est de ceux qui imputent à la France les maux physiques et moraux dont souffre la Péninsule et qui espèrent en trouver le remède dans la panacée germanique.

Quelles preuves d'amitié, de bienveillance même nous a-t-elle jamais données ? La France, qui s'est toujours montrée l'ennemie naturelle de l'Espagne, a travaillé sans relâche à la rapetisser et à la rabaisser. Bien entendu, nous avons tout mis en œuvre pour lui faciliter cette tâche et nous continuons patriotiquement à le faire... Aujourd'hui celle qui nous a toujours traités avec dédain nous demande notre amitié ; elle ne nous sait même pas gré du sincère chagrin que nous éprouvons, nous ses amis véritables, à la voir mêlée à ce conflit. Elle qui aurait dû pouvoir se défendre seule, la voici comparse de l'Angleterre et de la Russie, dans une guerre qu'un illustre écrivain norvégien, nullement suspect de germanophilie, a appelée la guerre de l'envie : l'envie que l'Angleterre porte à l'Allemagne.

Par contre, son admiration pour l'Allemagne va jusqu'au paradoxe : cette nation n'a jamais été en proie au démon des conquêtes ; seule de toutes les grandes puissances européennes, elle n'a pas voulu profiter de la décadence des vieux empires indigènes pour les démembrer (allusion à l'affaire marocaine). Et on la dit militariste : pourtant, au Reichstag, on parle contre l'empereur et contre l'armée ; à Berlin et à Leipzig, on publie des romans antimilitaristes. (*El Imparcial*, 26 juillet 1915 et 2 août 1915.)

Cet enthousiasme naïf pour les choses d'au-delà du Rhin est partagé par l'un des écrivains les plus originaux de l'Espagne contemporaine, le romancier Pio Baroja. Baroja n'est pas seulement l'admirateur du surhomme, il est surtout attiré vers les figures les plus douloureuses de l'humanité, vers les déshérités de la fortune, vers tous ceux qui souffrent. Ses personnages luttent héroïquement contre les préjugés sociaux et cherchent à réaliser leurs tragiques espérances au prix des plus durs sacrifices. Rien n'est plus éloigné de l'idéal germanique, et pourtant M. Baroja se montre partisan convaincu de la discipline allemande et de la méthode allemande. Mais il tient à distinguer sa germanophilie de celle de ses compatriotes, les légitimistes catholiques et les conservateurs ultra, admirateurs exclusifs d'un militarisme forcené. Très rudement il affirme ses croyances :

Je crois, dit-il, que si un pays peut écraser définitivement l'Eglise catholique, c'est l'Allemagne. Seule l'Allemagne peut mettre pour toujours à l'écart le vieux Jehovah avec sa séquelle de prophètes à nez crochus et leurs descendants, les frocards malpropres et les curés pédants. S'il est un pays qui puisse en finir avec la vieille rhétorique, avec le vieux traditionalisme espagnol, sale et grossier avec la gale sémite et latine, c'est l'Allemagne. S'il est un pays qui puisse substituer aux mythes de la religion ou de la démocratie et à la farce de la charité chrétienne la science, l'ordre et la technique, c'est l'Allemagne. (*España*, no 5, p. 5.)

M. Baroja admire tout chez nos ennemis : « la science, la précision, la technique, les seules choses qui ont créé toute la civilisation moderne ». La supériorité de la culture intellectuelle des Germains est pour lui un article de foi.

Lorsque par la conversation ou par le livre, écrit-il, je me suis approché de la pensée allemande, il m'a semblé sortir d'un maré-

age de routines et de formules en putréfaction, — le marécage latin, — et pénétrer dans une atmosphère pure et légère. En général, le penseur français et anglais, — à plus forte raison le penseur espagnol ou italien, qui n'existe pas auprès de l'allemand, — produisent l'effet de charrettes lourdes et grioçantes à côté d'une automobile souple et agile.

Cette débauche d'images cache une documentation plutôt indigente. Comme la plupart de ses compatriotes, M. Baroja connaît très mal l'Allemagne. Il l'avoue naïvement lui-même à la fin de sa fameuse *Lettre ouverte à un Suisse allemand* (*El Imparcial*, 29 octobre 1914). Il y reconnaît qu'il n'est pas de « ceux qui la connaissent bien » et il se propose de faire un voyage d'études au « pays de la culture » après la guerre. Il n'est jamais allé en Allemagne, il ignore totalement l'allemand, et ce qu'il a pu entrevoir de la littérature et de la philosophie germaniques il le doit aux traducteurs français. N'oublions pas également qu'il s'est énergiquement refusé à faire une conférence à l'Ateneo de Madrid sur l'Allemagne et la guerre, avouant une ignorance complète des questions allemandes et présentant sa germanophilie comme une « attitude ».

Prudemment MM. Benavente et Baroja avaient laissé à l'écart la vieille légende de l'immoralité française. Un parlementaire et publiciste connu, Luis Anton del Olmet, s'en est fait l'écho dans un petit livre de reportage d'actualité, *El triunfo de Alemania*. M. Anton del Olmet était en France au moment de la déclaration de guerre. Il faut confesser qu'il n'a pas vu grand'chose. Il se plaît à présenter les Français comme une race d'égoïstes et de dégénérés. Trois choses l'ont particulièrement frappé à Paris : les jambes des Parisiennes ; l'élégance et le bon marché des allumettes suédoises ; la rareté des femmes enceintes et le peu d'enfants qu'il y a dans les rues.

Inutile d'ajouter qu'il appelle de tous ses vœux le triomphe des Austro-Allemands, car, comme il ignore tout de l'Allemagne, même la langue, il se la figure comme un pays lointain et idyllique où fleurissent les plus rares vertus. Le succès des Alliés, — il confond Anglais et Français dans une haine commune, — serait celui du plus féroce égoïsme et de la corruption la plus éhontée. La victoire de l'Allemagne sera celle des grands principes qui honorent l'humanité : « Dieu, patrie, roi, travail, honneur, charité, famille. »

D'allure plus impartiale et plus modéré dans la forme, le volume de M. Vicente Gay, *De Alemania. Recuerdos de un estudiante español*, n'en reste pas moins une apologie de la vertueuse Allemagne. Professeur aux universités de Valladolid, Santiago du Chili et Buenos-Ayres, M. V. Gay a longtemps étudié en Allemagne et il en est revenu profondément convaincu de la supériorité de la culture germanique au point de ne plus même vouloir s'arrêter quelques heures à Paris lorsqu'il rentre dans la Péninsule. Il a été indigné de la conduite de certains de ses collègues espagnols, oublieux de tout ce qu'ils doivent à leur mère spirituelle et s'efforçant de discrediter une culture qu'ils divinisaient avant la guerre.

Il ne comprend pas cette vague de haine qui déferle contre le monde germanique. Aucun peuple n'a démontré plus de bienveillance à l'égard de l'Espagne. En face d'une France dégradée, abâtardie par vingt ans de radicalisme, d'une France dont la civilisation est de jour en jour moins brillante, se dresse une Allemagne riche, puissante, modèle de toutes les vertus et qui a le droit de rêver à une hégémonie universelle.

Tout l'ouvrage est dominé par la hantise de la grandeur du peuple élu de Dieu; et, comme M. V. Gay souffre du malaise général qui sévit sur la péninsule, il reprend le thème bien connu de la décadence du royaume conduit à l'abîme par les « mauvais bergers ». Plus heureux que beaucoup de ses compatriotes, il a trouvé le remède : suivre l'exemple de l'Allemagne.

Parmi les germanophiles notoires, on compte également M. Rodriguez Marin, directeur de la Bibliothèque Nationale de Madrid, le savant éditeur de l'œuvre de Cervantès, et D. Emilio Cotarelo y Mori, secrétaire perpétuel de l'Académie royale d'Espagne.

M. Cotarelo est moins connu en France par ses travaux littéraires que par le concours qu'il apporta à la police en dénonçant la retraite de la famille Humbert à Madrid. Dans un récent interview pour le *Correo Español*, où il se montre fougueux admirateur de la pensée allemande, on lit cette digression imprévue :

« Depuis qu'elle s'est constituée en nation forte, c'est-à-dire depuis le début du xvi^e siècle, la France n'a eu d'autre pensée que de persécuter l'Espagne en se prévalant des moyens les

plus indignes. François I^{er}, Catherine de Médicis, Henri IV, Richelieu et Louis XIV n'eurent pas d'autre politique. »

Voilà une nouveauté historique. La France du xvi^e siècle, persécutrice de l'Espagne, est une chose qui déconcerte. Jusqu'alors, sur la foi des manuels, on admettait que le long règne de Philippe II avait été, en somme, la mainmise de l'Espagne dans les affaires de la France. Sachons gré à M. Cotarelo d'avoir voulu nous détromper et soyons indulgent pour l'une des inéluctables défaillances de la pensée humaine. Ce lapsus est en somme véniel, mais il prouve qu'on se trompe avec autant d'assurance au delà des Pyrénées qu'en deçà. Les intellectuels espagnols, en mal de germanophilie, auraient tort d'aller à l'étranger pour collectionner les contre-sens historiques. Ils n'ont qu'à parcourir les colonnes du *Correo* ou même du grave *Imparcial*.

Désir de se singulariser, mécontentement d'une certaine caste de penseurs aigris contre une voisine que l'on craint et que l'on voudrait bien voir humiliée, admiration naïve pour une Allemagne qu'on ignore, tels sont les mobiles très simples qui dressent contre nous un petit groupe d'intellectuels germanophiles.

Il ne faudrait pas cependant attribuer une importance exagérée à cette guerre de coups d'épingles que conduit contre nous une *camarilla* littéraire, désireuse avant tout de se distinguer aux yeux d'un public plus ou moins indifférent. La grande majorité des intellectuels espagnols nous est très nettement favorable. Aux nombreux témoignages de sympathie isolée qui à plusieurs reprises nous sont venus de la Péninsule, il faut ajouter la déclaration magistrale, publiée en avril dernier par un certain nombre de Catalans qui se sont fait une réputation dans les lettres, les arts, les sciences et la politique.

Notre conviction, disent-ils, est que, dans la guerre actuelle, les suprêmes intérêts de la justice et de l'humanité exigent la victoire des peuples de la Triple Entente.

Notre amour va à la France, à l'Angleterre, qui nous montrent, depuis des siècles, les plus hautes vertus civiques; à la Belgique et à la Serbie, petits peuples qui viennent de donner au monde des exemples immortels.

Telles sont nos déclarations catégoriques. Nous sommes de cœur et d'esprit aux côtés de la France et de l'Angleterre...

D'une portée plus générale est le Manifeste, signé par l'élite de la pensée espagnole : professeurs de droit, de philosophie, de pédagogie, de lettres, de sciences, de médecine ; musiciens, peintres, sculpteurs et décorateurs. On trouve parmi eux des hommes de toutes les opinions. Azcarate, le chef du parti républicain, y coudoie Ramon del Valle Inclan, le fougueux carliste. Trois des signataires sont députés aux Cortès : l'illustre romancier Benito Pérez Galdos siège sur les bancs républicains avec le peintre Rusiñol. « Azorin » est le pseudonyme du député conservateur José Martinez Ruiz, l'un des écrivains les plus originaux de l'Espagne contemporaine. Tous, catholiques fervents ou libres penseurs, républicains ou carlistes, libéraux ou conservateurs, se sont unis dans un même sentiment de justice dont le Manifeste, *Paroles de quelques Espagnols*, est la très noble expression.

Les signataires de cette déclaration ont cru qu'il était de leur devoir de dire leur « mot, avec modestie et sobriété, en tant qu'Espagnols et en tant qu'hommes », et que, « dans ce moment suprême de l'histoire du monde », l'Espagne ne devait pas se montrer comme « un peuple sans écho dans les entrailles du monde ».

Tous se font « solidaires de la cause des Alliés en tant qu'elle représente les idéals de la justice, les seuls qui peuvent coïncider avec les plus profonds et les plus impérieux intérêts politiques de la nation. Notre conscience réproouve, partout où ils se manifestent, ces faits qui dégradent la dignité humaine et le respect que les hommes se doivent, même dans le plus grand acharnement de la lutte... ».

Le Manifeste se termine par l'expression du désir que cette lutte soit la dernière et que sur le monde régénéré règnent, après la paix, la justice et la raison.

Les déclarations contenues dans ce document font le plus grand honneur à ceux qui l'ont signé. Depuis qu'a éclaté la guerre on n'a pas écrit de plus belle page, où l'harmonie de la forme répond mieux à l'élévation du sentiment.

Il ne faudrait pas croire que les intellectuels espagnols « aliadophiles » avaient attendu jusqu'à la publication de ce document pour nous témoigner leurs sympathies. Beaucoup de ces écrivains et de ces hommes de science ont publié dans la presse ou dans les livres leur admiration pour la cause que

ous défendons et le mépris et l'horreur que leur inspirent les procédés de la guerre à l'allemande.

« Azorin », à la fin de l'année dernière, avait déjà très clairement exprimé, dans une lettre adressée à l'*Action Française*, sa foi inébranlable dans le triomphe de la France, « le pays de la clarté, de la poésie, des paysages admirables ; la patrie de Molière, de Chénier et de Flaubert ».

Mais il a surtout fait campagne dans l'*A. B. C.*, le journal des Allemands en Espagne. Dans une série d'articles très pénétrants, il analyse le sentiment qui le porte vers la France. Il a cherché les raisons de ce sentiment, non seulement dans l'attrait qu'exerce la culture française sur ses compatriotes, mais aussi dans les leçons du passé... Il a très éloquemment montré l'influence capitale de l'Espagne au ^{xvii}^e siècle sur notre littérature et, au ^{xix}^e, sur les romantiques (*A. B. C.*, 9 janvier et 3 mars 1915).

Pour répondre aux admirateurs de la méthode allemande en Belgique, « Azorin » a exhumé, non sans malice, plusieurs pages d'un diplomate espagnol du ^{xvii}^e siècle, Saavedra Fajardo, où les cruautés commises par les Allemands pendant la guerre de Trente Ans sont racontées en détail et forment un tableau digne d'être rapproché de la peinture des atrocités commises en 1914 par les soldats de Guillaume II. Autour de cette campagne, d'allure plutôt académique, une violente polémique dite des « classiques » s'est engagée. M. Ramon Caballe, dans un article de *la Tribuna* (11 janvier 1915), lui a opposé les conclusions qu'on pourrait dégager du tableau de Goya : « Scènes du 3 mai 1808 », et des recueils de Calot : « les Misères et malheurs de la guerre ». M. Cirici Ventallo a consacré de longs articles à cette question dans le *Correo Español* (12, 13, 15, 20 janvier), où la bonne foi et la véracité du pauvre Fajardo sont plus que mises en doute.

Enfin « Azorin » s'est fait le champion de cette pensée latine qui n'inspire à Pio Baroja qu'horreur et répulsion. Entre autres choses, pense « Azorin », la guerre aura servi à préciser un certain nombre de questions encore obscures. Le monde latin semblait oublieux de lui-même et un certain dédain planait sur ce qui constituait l'essence même de notre civilisation. On était germanomane. Tout ce qui venait de l'Allemagne était supérieur, même à notre vieille « clarté

latine ». Et cependant n'est-ce pas des peuples latins que viennent toutes les grandes découvertes ? La science allemande tant vantée s'est depuis longtemps détournée de son but. Toute cette admirable organisation, cette divine méthode, n'a été employée depuis quarante ans que pour la préparation de la guerre. « L'automatisme a tué, en Allemagne, la belle liberté de l'esprit ». (A. B. C., 20 avril 1915.)

Dans cet ordre d'idées, « Azorin » est en complet accord avec l'un des maîtres de la pensée espagnole, mort il y a quelques années, Marcelino Menendez Pelayo, qui trouvait qu'il n'était pas de pire milieu pour « le génie philosophique que l'atmosphère des casernes ».

Benito Pérez Galdos, le plus illustre de tous les romanciers espagnols, se montre également partisan déclaré de la cause de la latinité. Il vient de publier, dans la revue *la Esfera*, deux longs articles dans lesquels il laisse libre cours à son admiration pour la France qui, à l'heure du danger, a su réunir tous ses enfants autour du même drapeau ; pour l'Italie, la grande sœur latine, qui va ramener dans son sein ses enfants exilés ; pour l'Angleterre enfin, qui a réussi à se faire aimer des peuples qu'elle a conquis. Perez Galdos ne croit nullement à la mission divine de l'Allemagne et il espère fermement que cette guerre délivrera l'Europe du « cauchemar allemand ».

Dans cette guerre, où l'idéal germanique est en lutte contre l'idéal latin, l'Allemagne apporte une nouvelle morale où le fort seul a le droit de vivre et dans laquelle il n'y a plus qu'une seule fin : l'augmentation de la force. De là une nouvelle conception de l'Etat : l'individu n'existe pas en lui-même, il ne vaut que dans l'état auquel il doit tout sacrifier. Cette conception allemande de la vie a rencontré un adversaire déclaré dans Armando Palacio Valdès, un autre romancier connu de la Péninsule, qui lui aussi aspire de toute son âme après le triomphe des Alliés et voudrait que, pour la guérir de sa folie, l'Allemagne reçoive une dure et terrible leçon (*España*, n° 6, p. 2).

Les procédés de guerre employés par les Empires du Centre ont également suscité un très vif sentiment d'horreur parmi les intellectuels espagnols. La conduite des armées du kaiser a été stigmatisée en termes très vifs par l'un des plus

grands savants vivant actuellement en Espagne, Santiago Ramon y Cajal. La probité scientifique de l'illustre professeur d'histologie à l'Université de Madrid est indiscutée et son indépendance absolue. S'étant toujours tenu à l'écart de la politique et des coteries littéraires, son jugement n'en a que plus de poids et mérite toute notre considération.

« Notre ancêtre des cavernes », écrit-il dans la revue *España* (n° 3, p. 5), « pillait et assassinait franchement et sincèrement, sans tourmenter ses victimes à l'aide de théories anthropologiques; aujourd'hui les agresseurs, quand ils se sentent forts, écrivent des livres savants, pleins de haute philosophie, non seulement pour justifier leurs crimes et leurs iniquités, mais encore pour se présenter au monde comme une race supérieure à laquelle tout est permis. »

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour trouver dans ces lignes la condamnation de l'orgueil et de la cruauté germaniques.

À l'occasion de la destruction du *Lusitania* par un sous-marin allemand, M. Louis Araquistain s'exprime en ces termes :

Les Allemands travaillent, comme des gens qui veulent se suicider, ou comme des fous, contre leur propre triomphe et leur existence même; leurs actes sont dirigés contre la raison d'être de la guerre... Le *Lusitania* n'est pas seulement coulé pour toujours, il reste attaché comme une corde au cou de l'empire germanique.

Pour être complet, il faudrait rappeler dans ces pages les jugements de Miguel de Unamuno, l'ancien recteur de Salamanque; de Rafael Altamira, qui, envisageant le conflit actuel du point de vue pacifiste, se place aux côtés des Alliés qui seuls n'ont pas voulu la guerre et dont les idées politiques et sociales sont en accord avec les intérêts de l'Espagne; de Blasco Ibañez, le romancier valencien; de Ramon Perez de Ayala, qui, avec beaucoup de talent, soutient notre cause dans les colonnes du *Mundo Grafico*, et de tant d'autres qui ont mis au service de la France et de ses Alliés le meilleur de leur cœur et de leur talent.

Remarquons en passant que la plupart des intellectuels espagnols aliadophiles ont vécu en Allemagne et y jouissent souvent d'une réputation méritée. Les professeurs y ont étudié et savent ce que vaut la science allemande. Les artistes y ont

obtenu les plus hautes récompenses. Les écrivains y ont été traduits et critiqués. Tous ont le plus grand respect pour la culture allemande et pour ces raisons nous paraissent comme les plus qualifiés pour représenter l'opinion espagnole aux yeux du monde. Par contre, la majorité des intellectuels germanophiles ont jusqu'alors montré l'horreur la plus profonde de la culture allemande. Il n'y a pas longtemps que le *Correo Español* et *El Siglo futuro* demandaient l'interdiction en Espagne des ouvrages suivants : Kant, *Critique de la Raison pure* ; Goethe, *Faust* ; Fichte, *Discours à la nation allemande* ; Bebel, *la Femme devant le socialisme* ; Harnack, *l'Essence du christianisme*, et de bien d'autres encore. Ils n'oublient qu'une seule chose, c'est que le triomphe des armées allemandes amènerait inévitablement celui de la philosophie et des idées religieuses qu'ils condamnent.

§

Ces manifestations platoniques de sympathie n'ont pas paru suffisantes à quelques-uns des intellectuels favorables aux Alliés. Non contents d'élever la voix pour condamner les menées ambitieuses des Allemands et la barbarie teutonne, ils ont voulu faire œuvre utile et entrepris la tâche souvent épineuse d'arrêter la campagne de fausses nouvelles et de redresser les erreurs de jugement et de conduite. Plus que partout ailleurs, en effet, l'opinion publique en Espagne dépend du journal à un sou que lit quotidiennement le demi-lettré, dans lequel il trouve une opinion toute faite sur l'événement du jour. Pour lutter contre cette action d'une presse souvent vénale, un jeune écrivain de talent, M. Alvaro Alcalá Galiano, a publié un petit opuscule intitulé : *La Vérité sur la guerre. Origine et aspect du conflit européen*. Esprit très pondéré, nullement ennemi de l'Allemagne, dont il admire par certains côtés l'activité nationale, M. Alcalá Galiano cherche à détromper ceux de ses compatriotes qui se sont laissé prendre au mirage de la culture allemande et qui ignorent tout de l'intoxication du militarisme prussien depuis 1871. Il étudie l'action funeste des théoriciens de la « plus grande Allemagne » qui ont implanté dans les rudes cervelles germaniques les idées de domination universelle et d'asservissement des nations faibles au peuple élu de Dieu. Il prouve également par l'analyse des

documents diplomatiques que seule l'Allemagne a voulu la guerre et que seule elle doit en porter la responsabilité devant le jugement de l'histoire.

Enfin, et c'est là la partie la plus intéressante de sa brochure, M. Alcalá Galiana met ses compatriotes en garde contre le rêve de « la plus grande Espagne ». « Croire que l'Allemagne éprouve pour nous des sympathies, — écrit-il, — que son empereur nous est reconnaissant, qu'il a un intérêt quelconque à agrandir l'Espagne, ce sont là des chimères que peuvent seuls se forger des esprits puérils qui attendent le triomphe du Kaiser comme les enfants attendent la venue des Rois Mages. » Que deviendrait, en effet, l'Espagne avec la France ennemie sur terre et l'Angleterre, maîtresse des mers ? N'est-il pas au contraire de bonne politique de s'entendre avec ces deux puissances, quand on connaît la politique de l'Allemagne à l'égard des nations faibles ?

Les mêmes idées se retrouvent dans la brochure de D. José Eugène Ribera, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, correspondant de l'Académie royale des sciences : *Les Intérêts espagnols dans la guerre européenne*. M. Ribera étudie différentes sortes de germanophiles espagnols. Les uns, dit-il, « sont des germanophiles purs, idéalistes, adorateurs de la science allemande, enthousiastes de la discipline de fer de l'Empire, où tout est subordonné à la volonté du chef de l'Etat ». D'autres sont des germanophiles militaristes qui croient que le pouvoir et la richesse ne peuvent émaner que de l'Armée. On compte encore parmi eux des mystiques qui espèrent que le Kaiser ira à Paris pour restaurer la religion ; des aristocrates, ennemis de la démocratie et des idées françaises ; des chauvins qui n'ont jamais oublié Gibraltar ; enfin des jaloux qui voient avec rancune la prospérité de la France et la puissance de l'Angleterre ; et aussi des utopistes égoïstes qui croient qu'une fois la France, l'Angleterre et l'Allemagne anéanties l'Espagne deviendra une grande puissance.

M. Ribera, lui aussi, met en garde ses compatriotes contre la « Kultur » en leur montrant l'exemple de la Belgique et, très éloquemment il réfute les accusations portées contre la prétendue politique de rapine britannique et la décadence française.

La question, si discutée, des amitiés espagnoles a été étudiée récemment par M. A. Ribera dans un petit livre, *Autour de*

la guerre. Ce que l'Espagne doit à l'Allemagne, à la France, à l'Angleterre, à l'Autriche et à l'Italie.

Trop souvent, expose l'auteur, les Espagnols ont une fâcheuse tendance à rechercher à l'extérieur les causes de la décadence de leur pays et à l'attribuer à la France et à l'Angleterre, alors que ces deux nations n'ont fait que profiter de l'état d'anarchie intérieure du royaume pour l'aider et l'accélérer. L'Autriche, au contraire, par ses exemples, a corrompu la monarchie espagnole. Jamais elle ne lui a enlevé une parcelle de son territoire, mais, chose beaucoup plus grave, elle lui a inculqué son hypocrisie et ses vices et l'a rendue antipathique aux autres nations en l'obligeant, trop souvent, à intervenir dans des affaires qui ne la regardaient pas. Quant à l'Allemagne, les Espagnols n'ont rien à lui reprocher, sa politique ayant toujours eu des visées différentes de celles du royaume.

Et cependant dans ce conflit où l'Espagne « n'a rien à perdre et rien à gagner », elle doit se ranger aux côtés des Alliés. L'Allemagne est la seule coupable. Depuis quarante ans, elle prépare cette guerre qu'elle conduit avec le plus souverain mépris du droit des gens. Elle s'est rendue insupportable par son militarisme et ses visées de domination universelle. Tous ceux qui aiment vraiment la liberté doivent souhaiter la victoire de la France et de l'Angleterre.

Ces brochures, où sont sobrement exposées l'histoire des relations de l'Espagne et des nations belligérantes et les mobiles du conflit, s'adressent aux masses. Il n'est pas douteux qu'elles n'aient eu un heureux résultat et dans bien des cas triomphé des idées préconçues et affermi des convictions hésitantes.

§

Parmi les innombrables problèmes que la guerre a brusquement posés au monde civilisé, il n'en est pas qui aient autant préoccupé l'élite de la pensée espagnole que celui des destinées de l'Europe après la signature de la paix. Un jeune périodique de Madrid, l'*España*, a mené une enquête de l'« Après guerre » à laquelle ont répondu des hommes de science, des littérateurs et des personnalités du monde politique et religieux.

En règle générale, les premiers se font l'écho de ce décou-

ragement profond et de ce pessimisme navrant que professent beaucoup d'Espagnols cultivés :

La présente guerre, — écrit S. Ramon y Cajal, — a révélé chez l'homme la bête de proie qu'il porte en lui et justifié la donnée biologique admise de la résistance du cerveau à toute évolution. En dépit de l'influence éducatrice de la philosophie, du droit et de l'art, en dépit des merveilleuses conquêtes de la science et de la technique, nos cellules nerveuses réagissent de la même façon qu'à l'époque néolithique : mêmes tendances irrésistibles vers le pillage à main armée, même goût pour l'odeur du sang d'autrui, même haine entre les peuples qui parlent une langue différente ou habitent de l'autre côté d'un fleuve ou d'une montagne.

Quel que soit le résultat du grand duel, il n'y aura pas de groupement de nations complètement écrasé et quand les orphelins d'aujourd'hui auront atteint l'âge d'homme, le terrible massacre recommencera (*España*, n° 3, p. 5).

La réponse du docteur José R. Carracido reflète le même pessimisme. Lui aussi doute profondément que l'Europe pourra se remettre aussitôt à ses travaux en toute tranquillité d'esprit. La nécessité de se défendre, les idées de revanche du vaincu seront autant de stimulants pour le militarisme. D'autre part, la persistance au fond de l'âme humaine des désirs barbares et les différences profondes entre les civilisations feront que les nations se précipiteront toujours les unes contre les autres avec une inévitable fatalité. La paix dans l'ordre physique, naturel et moral est une utopie. Des esprits généreux feront des efforts très méritants pour y parvenir, mais les nations puissantes tenteront toujours d'imposer leur hégémonie par la force des armes (*Id.*, n° 4, p. 5).

Envisagée uniquement du point de vue biologique, la guerre apparaît à M. Ramon Turro, directeur du laboratoire de bactériologie de Barcelone, comme une grande réformatrice. En nous débarrassant de la phraséologie des idéalistes et en nous faisant toucher du doigt le péril que courait notre individualité, la guerre a fait rentrer l'humanité dans son état naturel. Avant elle nous avions de la culture une conception purement intellectuelle sans un grain de réalité. La guerre nous a montré que l'on pouvait être à la fois savant et barbare. Elle est venue comme une conséquence logique de ces nouvelles conceptions de la vie, dominée par le désir d'augmenter sans

cesse son degré de force. Le but de la science et de l'art n'était plus la science et l'art en eux-mêmes, mais un moyen pour la domination du monde. Enfin la guerre nous aura montré combien la « kultur » était différente de la « civilisation » et elle aura rompu le charme qui « nous faisait les dévots d'un mot qui nous fascinait » (*Ib.*, nos 9, p. 2 ; 10, p. 2 ; 31, p. 4).

Parmi les littérateurs, Miguel de Unamuno, — par réaction contre les idées allemandes de domination universelle, — rêve d'une ère romantique, toute d'évolution créatrice, de foi profonde dans le libre arbitre et d'aspirations vers un idéal plus élevé. Il pense que la philosophie nébuleuse et utilitaire des Allemands disparaîtra pour faire place à une école toute imprégnée de génie créateur et de poésie (*Ib.*, n° 2, pp. 2-3).

Plus sage, Don. Joaquin Sanchez de Toca, président du Sénat, ne veut pas se prononcer sur l'avenir, il constate simplement les faits actuels. Que la guerre amène un changement profond dans la vie politique et les destinées morales de l'Europe, cela ne fait aucun doute. Les idées dominantes de ces quarante dernières années, démocratie sans Dieu, ni patrie, pacifisme antimilitarisme, ont été balayées par la tourmente et il semble que désormais la patrie est l'unique idéal vers lequel tendent toutes les énergies.

Deux ecclésiastiques, Mgr Antolin Lopez Pelaez, archevêque de Tarragone, et D. Luis Calpena ont répondu à l'enquête d'*Esnaña*. L'un et l'autre espèrent en une renaissance chrétienne dans un monde régénéré. Les milliers de familles en deuil, tous ceux que la guerre aura brisés chercheront un refuge dans la religion. A la tourmente succédera une période de calme et de paix, mais pour peu de temps, car le monde est sous la dépendance du Dieu des armées et la souffrance est nécessaire.

Toutes ces opinions, pessimistes ou optimistes, sur l'« Après guerre » reflètent une même idée : en finir avec le cauchemar allemand. Hommes de science et littérateurs, politiques et ecclésiastiques n'ont qu'une voix pour condamner l'ambition démesurée des Germains et la sauvagerie avec laquelle ils ont conduit la guerre.

RAYMOND LANTIER.

POÈMES

L'INVASION

La table et les bancs sont de chêne épais :

Ils ont la carrure et la paix

Des vieux fermiers courbés par les travaux des champs

Qui mangeaient là leur soupe en des cuillers d'étain ;

Et la faïence vive éclate comme un chant

De coq enroué dans l'air du matin.

Une rose en papier sur un buffet voisine

Avec un cierge rose.

Laideurs, vulgarités que l'âme idéalise !

Qu'un simple cœur le veuille, et la plus pauvre chose

Prend un pouvoir sacramentel

— Qui d'un bahut fait un autel,

D'une humble cuisine

Une église.

Par la fenêtre à guillotine

On aperçoit un pré d'un vert aqueux, si tendre

Que ce vert semble attendre,

Quand la pluie a cessé, le retour de la pluie,

Et, levant ses grands bras, un moulin qui s'ennuie.

Soudain, le canon tonne.

Le cierge rose tremble et la rose s'étonne ;

L'esprit doux du foyer entend venir là-bas,

Sur le chemin, des pas, des pas...

Et, déjà, comme un coup de fouet sur la peau nue,

Claquer le son brutal d'une langue inconnue.

APPROCHES

*Pendant l'arrêt interminable
Le soir descend.
Bourguignon se campe, indécent...
Quelle pâleur pauvre et minable
Donne à Pizot son képi bleu!
Moi, je m'allonge peu à peu,
Morceau par morceau, sans secousse:*

*Minute douce
A mon gros orteil écorché,
Humble minute qui m'enseigne
Que je suis moins François Porché
Qu'on ne sait qui dont le pied saigne.*

*Un fil coupé sur un poteau
Semble un long cheveu sur un peigne.*

*La nuit derrière le coteau
Brusquement soulevée imite
Un couvercle noir de marmite
Que fait trembler la vapeur d'eau.*

*Est-ce la guerre? Pas encore,
Rien que le devant du rideau,
Sombre et sonore.*



*Un roulement confus secoue
Les pavés obscurs du chemin,
Un jet de boue
Glace ma main.*

*Sapeur, ton cœur, il ne faut pas
L'interroger à chaque pas.
Lampe dans l'ombre un quart de vin,
Le reste est vain.*

*Le même effort courageux gonfle
Les muscles las de tes jarrets,
Précipite l'auto qui ronfle,
Raidit les chevaux sur leurs traits.*

*Terrifiés au bord des routes,
Sous les feux des phares errants,
Les peupliers écoutent
Le grondement sourd du torrent.*

*Et la pacifique rosée,
En songeant aux gouttes funèbres
Dont la prairie est arrosée,
A le frisson dans les ténèbres.*

*Soldat, ta tête déménage.
Seul un souci
Surnage :
Que te voici
Sur le chantier.*

*Tous, maçon, peintre et charpentier,
Ne font plus là qu'un seul métier :
Battre le fer, battre à grand bruit,
Tous, dans la noire et blanche nuit
Illuminée,
Le visage en fer de la Destinée.*

FRANÇOIS PORCHÉ.

LA BONHOMIE DE CLAUDEL

Il se trouve que le nouveau livre de Paul Claudel, *Corona benignitatis anni Dei*, paraît en 1915. Ces poèmes de l'année perpétuelle, de l'année religieuse, n'étaient pas de ceux qu'il vaut mieux tenir cachés pendant les heures tragiques de l'année du monde. Plusieurs déjà ont été imprimés ; on les a lus dans *la Phalange*, *l'Indépendance* et d'autres revues. D'ailleurs... l'exercice du génie n'est-il pas licite en temps de guerre, tout comme est licite aux membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'audition, en novembre 1915, de la longue histoire d'Hippô, pouliche de l'antiquité ?

Corona benignitatis anni Dei, c'est la couronne fleurie des fêtes et des saints de l'année du chrétien.

Plus que dans ses autres œuvres, Claudel montre ici que son intelligence du sublime s'allie à une sorte de grandiose bonhomie.

Ils n'aiment pas Claudel complètement, ceux qui, terrifiés par sa foudre, enthousiasmés par ses images, ne laissent cependant pas leur cœur s'ouvrir à cette bonhomie que le dictionnaire définit : « qualité de celui qui est à la fois bon de cœur et simple de manières » et que Claudel élargit, comme par une respiration magnifique, jusqu'aux limites de sa poésie.

Les critiques qui s'attachent au poète ont peu insisté sur cette qualité. C'est que Claudel leur a donné beaucoup de mal. Il fallait tout expliquer. Il fallait dire que cet auteur nouveau coupait ses alinéas d'une façon inattendue, et en chercher les raisons ; qu'il était catholique, et découvrir les aspects, éprouver la qualité de son catholicisme ; il fallait trouver ses « origines » dans Shakespeare et dans la Bible et se demander si

s drames de *l'Arbre* étaient « jouables ». Tout ce travail accompli, on était excusable de s'en tenir à « de vagues et admiratives considérations ». L'œuvre était trop forte pour être pénétrée d'abord. « Malheureux celui que le premier choc l'effraiera point », a écrit Jacques Rivière de cette « terrible beauté » et de cette « formidable vérité ».

Un commentateur disait : « aigle qui nage dans les rayons d'une lumière accablante » ; et un autre : « aigle qui ne sait même pas faire son nid ». « Montagne enveloppée de nuages, bouillonnante d'éclairs et de tonnerres », reprenait le premier ; « véritable sorcellerie », « vagues déferlant les unes sur les autres, » précisait le second. Toutes ces comparaisons — et la « foudre » venue au début du présent article — sont bien faites d'ailleurs pour donner à comprendre l'importance de Claudel.

Dans ce champ immense, chaque critique a pu ensuite faire bonne moisson. Plusieurs se sont attelés à la philosophie de *l'Art poétique* : « accord des choses concourant à la connaissance, correspondance symphonique, fusion de l'intuition avec la connaissance et avec la vie ». M. Henri Keller remarquait dans *l'Arbre* « un symbolisme classique » (classique parce que s'affranchissant des règles pour se conformer à la loi) et faisait de Claudel un « représentant de la tradition et par son style et par ses convictions ». M. Eugène Marsan remarquait qu'« il dénoue l'inextricable repli de l'âme » et, avec clairvoyance, qu'« il décompose l'idée générale pour la situer par rapport aux lieux, aux hommes, au moment ».

§

Et l'on revenait à : inattendu, surprenant, exceptionnel. Comme si toute grandeur digne de simple estime n'était pas exceptionnelle.

Claudel partageait ainsi avec Isadora Duncan, l'heure de Stravinsky n'étant pas encore venue, toute l'admiration des artistes.

Sa bonhomie cependant était laissée dans l'ombre, ou indiquée comme une tache, ou encore traitée avec une sorte d'amicale indulgence : « il y a à l'étoffe des parties inégales » (Georges Dumesnil) ; « il sait rendre poétiques les mots usuels » (Ch. Benoit) ; « une intéressante crudité verbale »

(Roger Frêne). M. Georges Duhamel, il faut le noter, avait nettement effleuré cet aspect du poète : « Je ne peux m'arrêter sur l'audace avec laquelle Claudel mêle le lyrisme et l'esprit, l'in vraisemblable et le vrai, le pittoresque et le sublime » (il s'agissait particulièrement de *Partage de Midi*).

La bonhomie n'est évidemment qu'un des côtés de Claudel ; pas le plus « accablant », certes, mais un côté qu'on ne peut oublier quand on a fini d'admirer sa puissance et qu'on veut en voir les éléments.

§

Génie est un nom qui fait peur au commun. Génie, cela fait penser à un très haut rocher abrupt, au sommet duquel un homme clame au vent et aux nuages des paroles ennuyeuses et étonnantes qui seront illisibles.

Pour la même tendance toute une catégorie d'esprits cultivés ne conçoivent qu'un sublime lisse et uni, à la Louis XIV sans rien de « grossier » ; ils aiment les cathédrales sans gargouilles.

Or, les plus hauts génies d'Occident sont tout au contraire jeunesse, simplicité, gaité, liberté, primesaut ou bonhomie. Fraîcheur, chez les génies *jeunes* comme Shakespeare ; bonhomie, chez les génies *mûrs* comme Beethoven.

Quoi de plus juvénile, de plus léger, de plus aérien que Shakespeare ? Et n'est-ce point pour ces qualités que nous aimons *Troilus et Cressida*, que *Le Songe d'une nuit d'été* est le chef-d'œuvre de notre théâtre ?

Dante lui-même dédaigne-t-il de comparer familièrement les spectacles du monde éternel aux paysages, aux mœurs, aux jeux de Vérone ou de Venise ? Et se prive-t-il d'un violent pittoresque pour livrer ses bêtes noires à la chevauchée des diables ? Aucun médiocre n'oserait écrire comme lui : « Egli avea del cul fatto trombetta. »

De même, aucun musicien, ayant à écrire un hymne à la liberté, ne consentirait à la formidable simplicité du finale de la neuvième symphonie. La Pastorale ne montre-t-elle pas la jeunesse et la bonhomie de Beethoven ?

Et quand on trouve une haute et « enfantine » clarté, sans apprêt, dans une œuvre moderne, comme dans *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck, n'est-on pas assuré, par cela même, de sa qualité ?

Enjouement profond de nos mystérieux contes de fées et

ses premières œuvres, pendant des siècles, du Cycle français des Lettres ; grimaces et drôleries des cathédrales ; jeunesse de Shakespeare, bonhomie de Beethoven...

Comme si le cercle des choses qui deviennent claires, simples, aisées s'étendait avec la croissante Intelligence. C'est le propre du génie de ne pas trouver d'« obscurité » en toutes choses, et de perdre gaiement de vue les jeux mesquins et les règles de jeux des demi-artistes, des affinés sans envergure, des grammairiens spécialistes et des gens de goût auxquels on n'est permis. Le génie ne pense pas à être énorme et terrible ; il l'est sans froncer les sourcils, naturellement ; il reste avec candeur le sublime. Il sait bien que, quoi qu'il dise, on ne cessera pas, tant qu'il sera inspiré, d'être le génie.

Ainsi de Claudel le Vivant.

§

Claudiel est un *visuel* qui explique.

Il voit clair, sans plus d'effort que l'homme qui ouvre les yeux devant un paysage. Et comme il s'est placé au milieu des choses les plus hautes que puisse connaître l'esprit, il voit librement le mystère. Devant une question commerciale, il la recevrait sans plus d'effort, — ceci est d'ailleurs une chose montrée par ses rapports consulaires.

Il n'a pas à imaginer un ciel, mais seulement à le regarder : j'accepte ce monde tel qu'il est et je n'ai rien à y changer, dit-il.

Ce qu'il voit, il l'explique avec une sorte de bénignité, de bonté ; il a le souci de le faire voir.

Il l'explique en visuel, avec des images.

Ses images, elles étaient pour beaucoup de gens leur raison et leur excuse de louer Claudel. « Il a de si belles images. » On ne voulait pas qu'elles fussent le signe de réalités vues, qu'il aurait fallu admettre ou discuter, et d'actions vivantes. On se contentait d'admirer la lanterne. Parfois, quelque image familière pleine de bonhomie était trouvée un peu « grosse ». On ne comprenait pas qu'elle était une *explication* et non une œuvre d'un bouquet artificiel. Et cette familiarité, cette bonhomie est celle de l'auteur qui explique sa grande pièce à un ami : « Alors, tu comprends, mon type est indigné, il saute sur le grappin de la reine et il l'étrangle. » L'ami voit à quelle

situation humaine le geste correspond et il entendra mieux le dialogue tragique du drame.

C'est ainsi souvent que Claudel s'y prend, bonnement, pour éclairer le Mystère. Et nos yeux, par l'image, voient. Et le mystère, tout autour de l'image, reste sublime, de cette sublimité qui est « le latin de Paul Claudel ».

Nous comprenons alors des choses que nous n'avions jamais comprises, parce que nous ne les avons jamais eues devant nous. L'histoire, pour nous, restait morte, parce qu'on ne nous avait point rappelé qu'il y avait, à tel acte historique, un paysage, une heure et une saison.

Tout cela, Claudel, d'un mot, le réalise, c'est-à-dire le rend réel. Il le recrée. Avec lui, le vieil abstrait, le récit-poncif mille fois entendu de la même serinette, devient réalité.

L'imagerie religieuse, l'habitude auriculaire, la croûte et la poussière des mots depuis longtemps répétés mécaniquement disparaissent devant la fraîcheur familière grâce à laquelle soudain nous voyons ce que nous avons appris, sans le voir. Ainsi se justifie cette phrase de *Corona benignitatis annu Dei* : « Je suis comme un être innocent dans la grâce que vous m'avez octroyée. »

Trois messes dites à Noël ne nous représentent rien de particulier, et ne nous représenteraient rien de plus si nous avions entendu quatre-vingts messes de minuit. Mais voici une explication de Claudel : « Mystère d'une triple naissance honoré d'une triple messe » ; un monde s'ouvre, qui vaudrait d'explications tout un volume — inutile du même coup.

Parfois, une de ces phrases claires et lourdes de sens paraît avoir obsédé le poète, avoir brusquement sauté à pieds joints dans le poème. Mais regardez alentour ; elle fait partie du cortège de naissances qu'est le poème. L'unique once d'encens de Melchior, ce n'est pas inutilement que le Montreur de Mystères nous dit qu'elle a été apportée

Au moyen de mille voitures et de deux cent quatre-vingts chameaux à la file,

Qui sans aucune exception ont passé par le trou d'une aiguille !

La bonhomie et le réel, chez Claudel, ne sont jamais abandonnés à eux-mêmes, à la vitesse de chute du réalisme ; mais au contraire toujours attachés solidement au sublime dont ils sont la représentation.

Le mystère et son image vont ensemble, comme Dieu et les autres dans cette procession de village :

Cause invisible, venez voir ce monde que vous avez fait.
 Vous n'êtes plus enveloppé comme jadis par la foudre et par le nuage.
 Quatre notables naïvement soutiennent votre pauvre dais,
 Pendant que Vous Vous avancez, rayonnant sur les bons et les mauvais,
 A travers les rues de notre village.

Comme encore l'infini et la route de Bohême qui est devant
 saint Wenceslas :

Tout est plat, mais l'on voit tout seul sur le ciel un long clocher comme
 le fleur d'oeil,
 Et (loin de la ligne noire des sapins) une mare avec l'auberge et trois
 maisons,
 Où commence par une croix de bois la route qui mène jusqu'à Dieu,
 Bordée de tristes petits pommiers qui s'en vont indéfiniment deux par
 deux.

Comme encore le monde des anges, où quelque chose va
 maître, et les paysages de neige où saint Nicolas vient sur son
 ne :

C'est fini de cet automne pourri. Voici la neige pour de bon.
 C'est fini de l'automne et de l'été et de toutes les saisons.
 (O tout cela qui n'était pas fini, et ce noir chemin macéré, hier, encore,
 Sous le bouleau déguenillé dans la brume et le grand chêne qui sent
 fort !)
 Tout est blanc. Tout est la même chose. Tout est immaculé.
 La terre du ciel a reçu sa robe superimposée.
 Tout est annulé, mal et bien, tout est neuf et recommence de nouveau.
 L'absence de tout est en bas et les ténèbres sont en haut.
 Mais dans un monde blanc il n'y a que les Anges pour être à l'aise.
 Il n'y a pas un homme vivant dans tout le diocèse...

O grand saint Nicolas, bonhomme à la barbe paternelle,
 Claudel n'a qu'à nous dire que tu es l'« Apporteur des choses
 créatures qui tiens toute la création dans un sac ! » et nous ne
 pensons pas à trouver petit ce que tu distribues : « Les soldats
 et les chemins de fer et les poupées », et nous savons quelle
 est cette chose merveilleuse que tu as donnée à Paul Claudel,
 cette seule boîte bien fermée » :

Il suffit que j'y fasse un trou et j'y vois des choses vivantes et toutes
 petites :

Le Déluge, le Veau d'or et la punition des Israélites,
 Tout un monde intérieur avec un soleil qui marche tout seul...

Et nous savons aussi avec quelle légère et sûre joie de croire

il a reçu ton cadeau : « J'entends mon âme en moi comme un petit oiseau qui se réjouit. »

§

La bonhomie resplendissante du montreur de mystères, elle s'affirme tout au long du nouveau livre : *Corona benignitatis anni Dei*.

L'année commence. C'est l'Épiphanie, le Jour des Rois ; les Mages sont venus, guidés par une étoile. Nous connaissons cette histoire ; nous nous rappelons bien, près de la crèche, le petit nègre de plâtre, à manteau rouge et couronne dorée, et son voisin avec une longue barbe. Pour l'étoile, nous la revoyons bien, en papier avec une bougie derrière sauf à la Madeleine, où une ampoule électrique ridiculise la féerie. Ou bien nous imaginons des figurants de bonne volonté en maillots miteux. Mais voici Claudel. Que les pauvres soient autour de la crèche, c'est trop simple, nous dit-il,

Mais avec les Savants et les Rois, c'est une bien autre affaire !

Il faut, pour en trouver jusqu'à trois, remuer toute la terre.

Encore est-il que ce ne sont pas les plus illustres ni les plus hauts,

Mais des espèces de magiciens pittoresques et de petits souverains coloniaux.

Et ce qu'il leur a fallu pour se mettre en mouvement, ce n'est pas une simple citation,

C'est une étoile du Ciel même qui dirige l'expédition,

Et qui se met en marche au mépris des Lois astronomiques,

Spécialement insultées pour le plus grand labeur de l'Apologétique.

Quand une étoile qui est fixe depuis le commencement du monde se met à bouger,

Un roi, et je dirai même un savant, quelquefois peut consentir à se déranger.

Et nous comprenons soudain qu'un immense miracle s'est accompli — et un autre miracle encore.

Quand vient la fuite en Egypte, Claudel veut que nous sachions que ce n'est pas une pièce d'ombres, mais une terrible réalité qu'il faut d'abord nous faire toucher des yeux ; après, on nous en expliquera la grandeur.

Joseph, avec l'humble Marie sur le petit âne, s'en va de porte en porte. L'aubergiste, quand il voit cette femme enceinte, appelle au secours et main-forte !

Et refoule avec sa serviette sur le perron et sous la branche de sapin

Saint Joseph qui n'a point son auréole sur la tête, mais une vieille casquette en peau de lapin.

Visitation, c'est un mot à moitié latin qui ne nous impose pas son sens ; on ne se fait pas de visitations. Mais n'importe quelle femme du peuple ne saura-t-elle point ce qu'est a visitation, après ceci ?

Le prêtre Zacharie d'Hébron, père de Jean, était une espèce de pope ou comme l'un de nos curés,

Car les prêtres dans ce temps-là avaient la permission de se marier.

Et sans doute aussi qu'il avait un petit jardin derrière son presbytère,

Tout plein de ces fleurs qui ont une odeur très forte, spéciales aux jours caniculaires.

C'est là que Marie, *abiens in montana*, est allée voir sa sœur Elisabeth.

L'esprit encrassé des docteurs de la synagogue, il faut que nous le reconnaissons, avant de voir l'Enfant transfigurer leur petite cérémonie :

C'est en vain que Daniel a prédit le temps, et Michée le lieu, et que l'histoire complète,

Avec le nom même de Jésus à chaque ligne, se trouve dans David et dans Isaïe,

Tout ça, c'est des histoires de bouquins et des superstitions de sacristie.

C'est bien plus intéressant de lire le journal et de faire de la politique contre les Romains.

Les noces de Cana : comprenons d'abord aussi, d'une phrase, toute l'âme de ce repas de pauvres.

Ce n'est pas une boisson pour un repas de noces que de l'eau de citerne.

La transfiguration : Claudel n'oublie pas de nous dire que c'est l'été. Voilà pourquoi il lui est permis d'écrire : « Jésus est mûr. » L'éponge de fiel, nous l'aurons sous le nez telle qu'elle est :

Le nectar sur une sale éponge, tout trempé de lie et de fiel,

Qu'un commissaire de police Vous offre pour faire du zèle !

Car l'homme qui est là est bien un commissaire de police ; Memling lui donnait les pièces d'armure des gens d'armes de son temps ; Claudel le nomme commissaire de police ; et nous le *reconnaissons* comme nous avons reconnu les pharisiens, comme nous allons reconnaître ses subordonnés, qui entourent l'agonie divine :

Ils ont tiré Vos vêtements au sort et les ont retaillés à leur usage.

On ne la leur fait pas, avec Vos bonnes femmes et Vos Apôtres !

Les voici en évidence. Ils n'y sont point dans le poème ; là, ils restent à leur place d'ombre, car au vers précédent on lit des mots plus grands qu'eux, qui les écrasent :

Ils ne nous ont rien laissé de Vous, ni parole ni visage.

Et aux suivants :

Vous êtes mort et le soleil s'est éclipsé.

Sur la croix évidente c'est un cadavre qui est exposé.

Pour les Chinois, Claudel avait fait imprimer une petite feuille de catéchisme ; pour nous, il entreprend de nous forcer à admettre combien le mystère est naturel, vu du surhumain. La règle de Saint-Benoît, est-ce chose au delà de nos forces ?

Plutôt que de revenir à Dieu, il est plus simple de ne pas le quitter.

Mon fils, écoute saint Benoît.

On est plus sûr du pardon quand on tâche de le mériter.

On va plus vite en allant droit.

Et pourquoi tant se tourmenter à cause des choses de la terre,

Quand il est simple de ne rien avoir ?

Pourquoi tant discuter et parler, quand il est si facile de se taire ?

Nous serons tous morts ce soir.

Plutôt que de lutter contre le monde, il est plus simple de ne pas le regarder,

Et de tirer son capuchon.

La confession ne souffre-t-elle point les aveux naturels de nos mauvaises âmes ?

Mais si Vous aviez besoin par hasard d'un paresseux et d'un imbécile, S'il Vous fallait un orgueilleux et un lâche, s'il Vous fallait un ingrat et un impur,

Un homme dont le cœur fût fermé et dont le visage fût dur,

Et tout de même ce n'est pas les justes que Vous êtes venu sauver, mais ceux-là,

Quand Vous en manqueriez partout, il Vous restera toujours moi !

Et la vie elle-même, nous laisse-t-elle sans force sous le fardeau ? « Hommes, mes frères, pourquoi croire les choses les plus tristes ? » Et la mort elle-même nous empêche-t-elle, avant l'effroyable instant, de garder toutes nos pensées habituelles, sans diminuer l'infini de la mort ? Et n'est-ce pas ici son exacte image ?

Et nous laissons toutes les femmes derrière nous, les vraies épouses, et les autres, et les fiancées.

C'est fini de l'embarras des femmes et des gosses, nous voilà tout seuls et légers.

Pourtant, à ce dernier moment encore, à cette heure solennelle et ombragée,

Laisse-moi voir ton visage encore, avant que je sois la mort et l'étranger,

Avant que dans un petit moment je ne sois plus, laisse-moi voir ton visage encore ! Avant qu'il soit à un autre.

.....
Vous restez tous, et nous sommes à bord, et la planche entre nous est retirée.

Il n'y a plus qu'un peu de fumée dans le ciel, vous ne nous reverrez plus avec vous.

Il n'y a plus que le soleil éternel de Dieu sur les eaux qu'Il a créées.

Nous ne reviendrons plus vers vous.

Ainsi nous encourageant, la bénignité de Paul Claudel nous fait voir, par bonhomie, le monde formidable de Dieu — avec ses archanges et ses saints ; avec saint Pierre qui n'est point un petit vieux ordinaire reniant timidement, mais

Le rude homme Pierre au grand front chauve qui jurait en serrant les poings,

Le premier leva la main à Dieu et jura, non pas ce qu'il ne savait point, Mais le Christ vivant, donnant sa parole, c'est Lui, qui était devant ses yeux stature et fait.

C'est pourquoi il est Pierre pour l'éternité, ayant cru ce qu'il voyait...

— avec sainte Odile (« Ma grande Odile au visage si doux, avec des petits points de rouille » au pays du petit vin de Ribeauvillé qui se boit comme du lait) ; avec saint François-Xavier, en gros bas troués à genoux devant le mât du navire voguant vers l'Asie ; avec les douze apôtres, tous bien clairs et bien vivants.

Claudiel explique et simplifie. Claudel, c'est tout simple...

... d'abord...

FERNAND DIVOIRE.

LES GOSSES ET LA GUERRE

Qu'elle s'élève, noire et sordide, comme Léon Frapié l'a représentée, dans un cadre de hautes maisons lépreuses, ou bien qu'elle se dresse, toute blanche, aérée et saine, dans un décor de villas et de jardins, que la ville l'entoure de son tumulte ou la campagne de son sourire, l'Ecole maternelle vit sous une même discipline. Un esprit identique partout préside à ses destinées, esprit de douceur, de sérénité et de joie.

Les tout-petits qui la fréquentent ont de deux à sept ans. Ils viennent des différentes classes de la société. Les uns savent à peine balbutier quelques mots. Les autres lisent et écrivent avec lenteur. Les maîtresses autour desquelles ils se groupent remplissent une tâche lourde et noble. A elles est dévolu le soin non seulement d'illuminer ces cerveaux obscurs, mais encore de créer, dans ces corps fragiles, le rythme normal de la vie.

Les sens des tout-petits n'ont point reçu, en effet, d'initiation. Ils apprennent graduellement à discerner toutes choses. On n'imagine pas quelle difficulté rencontre une éducatrice à obtenir un mouvement précis des mains mignonnes ou bien à fixer, dans une mémoire visuelle, le souvenir d'une couleur. Elle doit, pour atteindre ce but, faire abstraction de sa personnalité, redevenir puérile, gagner, par des exercices succincts et par un langage simplifié, les attentions fugaces, montrer un dévouement inlassable, une intelligence assimilatrice, une ardeur aiguë de maternité. Cette éducation apparaît comme une véritable gestation. Elle est basée sur l'amour. Elle développe les qualités de spontanéité et d'initiative, le goût de la loyauté et de l'indépendance que réclame notre race. Elle utilise une méthode esthétique et vivante.

Or, si l'on n'y eût point veillé opiniâtrément, cette méthode risquait d'être supplantée par la méthode allemande. A la tendresse et à la sollicitude que préféraient nos maîtresses, depuis des années, par une propagande acharnée, on s'efforçait de substituer une sorte de caporalisme mystique jadis inventé par Frédéric Froebel. Ce métaphysicien nuageux avait écrit une *Education de l'Homme* qui, mise en pratique par ses disciples, donnait, disait-on, des résultats incomparables. Nous ne pouvions pas la dédaigner. Frédéric Froebel préconisait notamment l'institution des jardins d'enfants (Kindergarten). Cette institution, pourtant peu nouvelle, toujours demandée en France, mais irréalisable dans les agglomérations urbaines, contribuait à séduire l'opinion. On ne voyait pas plus loin. On ne considérait pas, en particulier, que Froebel travaillait, dans la voie ouverte par Fichte, pour la militarisation totale de l'Allemagne, et que son système éducatif convenait seulement au caractère d'un peuple épris d'organisation et enclin à la servilité.

Indiscutablement, en effet, la méthode froebélienne soumettait l'enfant à un contrôle perpétuel, et, jugulant son libre arbitre comme son originalité, l'incorporait à la masse, en faisait, dans l'immense organisme national, un élément inconscient. Cet enseignement, fondé, en outre, sur de fortes bases religieuses, supprimait toute liberté de conscience. Il permettait d'insinuer, mêlée aux exercices quotidiens, une piété tenace qui contribuait à assurer la sujétion de l'individu. Il prescrivait aux maîtres l'obligation de suivre, bien après l'école, l'initié, de le contrôler encore et, par suite, de contre-carrer ses velléités d'affranchissement.

S'il nous était possible d'exposer ici la partie matérielle de la méthode froebélienne, on saisirait nettement comment, par sa systématisation méticuleuse, elle s'accommode à l'esprit de la nation allemande et quels services inestimables elle a rendus à l'oligarchie militaire qui gouverne cette nation. Mais il est invraisemblable qu'on ait souhaité l'acclimater chez nous. Cependant des revues, des journaux, des livres, une action frénétique contre laquelle luttèrent avec énergie, mais souvent avec difficulté, nos inspectrices générales, s'efforça d'y parvenir. Dans un but politique surtout, des hommes, principalement recrutés dans le parti catholique, des hommes qui com-

prenaient quel admirable moyen d'assurer le triomphe de leurs idées leur offrait le philosophe teuton, plaidèrent sa cause et lui amenèrent des adeptes nombreux. Ils doivent, à cette heure, mesurer la gravité de leurs torts. Bafouant nos traditions éducatives, niant même le génie français, ils proposaient, en somme, de remplacer, dans l'individu, l'initiative par la passivité, l'esprit inventif par l'esprit pratique. Involontairement peut-être ils portaient dans le domaine jusqu'alors inviolé de l'école l'effort du pangermanisme.

Sur ce terrain particulier, — nul ne l'a, ce semble, encore signalé, — la guerre présente sera pour nous féconde. Que les pédagogues allemands gardent pour leurs citoyens les magnificences de leurs doctrines scolaires. Ne soyons pas, certes, exclusifs. Empruntons à l'étranger ce qui, dans ses méthodes, peut s'adapter au tempérament français, mais cessons de le considérer comme un oracle. Notre enseignement, moins dogmatique que l'enseignement allemand, n'a pas abouti, comme lui, à développer la brutalité dans l'âme de nos enfants.

§

On nous pardonnera cet exorde que nécessitent les circonstances. Notre dessein n'est nullement d'étudier ici l'influence allemande sur l'école française. Plus modestement nous désirons indiquer quelles répercussions eut la guerre sur le petit monde qu'abrite la « maternelle ». La psychologie de ce petit monde est plus captivante qu'on ne le suppose. Car, en elle, se reflète celle du peuple qui s'est brusquement dressé, devant l'envahisseur, pour la défense de ses libertés.

On sait que, lorsque la mobilisation fut prescrite, le gouvernement décida que les établissements d'instruction primaire demeureraient ouverts, bien que la déclaration de guerre coïncidât avec la période des vacances annuelles. Sans doute en prenant cette décision, voulait-on conserver à l'enfant un milieu où il pût rencontrer, dans ces heures critiques, quelque quiétude et quelque consolation. Presque tous les bambins perdaient leurs pères dans la tourmente. La masse populaire s'offrait, en effet, en holocauste à la Patrie.

La tâche des maîtresses devint, dès lors, plus pénible, mais aussi plus maternelle. Car la plupart d'entre elles, demeurées seules au foyer, durent, sacrifiant leur propre chagrin, conserver la sérénité de leurs visages, trouver dans leur cœur l'éner-

gie de maintenir et de propager la gaieté. Ecarter la douleur de leur petit troupeau, telle était la consigne qu'elles s'étaient volontairement donnée. Or cette consigne n'était pas aisée à observer. Car si les tout-petits envisagèrent, à l'origine, la guerre comme une fête sans pareille, s'ils contemplèrent avec ravissement les défilés militaires, s'ils allèrent, pleins d'enthousiasme, partout où tonnaient les musiques et les fanfares, apporter leurs sourires, leurs applaudissements, leurs fleurs, ils assistèrent bientôt à des spectacles domestiques faits pour les impressionner. Les larmes de leurs mères, en effet, les remuèrent. La mélancolie soudaine des foyers les imprégna profondément.

Ils perçurent obscurément qu'un émoi étrange, des appréhensions, des craintes les environnaient. Quelques-uns d'entre eux, les plus âgés, révélèrent, dans ces conjonctures pathétiques, une sensibilité dont on ne les eût point soupçonnés capables. Brusquement ils s'abandonnaient à des crises de pleurs auxquelles succédaient, sans transition, de violents délires de joie. Le désespoir reprenait bientôt, cet émouvant désespoir d'enfant que les raisonnements et les promesses n'arrêtent point. Visiblement, les pères partis, ces jeunes âmes souffraient. Le moindre rappel de la guerre suffisait à ranimer leur désolation. Les mères durent, pour calmer cette nervosité, cacher leurs propres angoisses et s'efforcer de reconstituer, dans la maison, l'atmosphère heureuse accoutumée.

Bien entendu, cet état de mélancolie ne persista pas dans son acuité première. L'enfant parvint à en triompher parmi les distractions de l'école. La maîtresse discernait très bien quel, parmi son petit auditoire, avait besoin d'une sollicitude spéciale. Elle la prodiguait. Ce n'étaient point d'ailleurs les gâteries ordinaires — bons points ou bonbons — qui provoquaient, chez le petit malade, l'apaisement désirable. A ces satisfactions d'amour-propre, à ces douceurs de bouche, invariablement le bambin préférait une caresse, un baiser, une station affectueuse sur les genoux de l'institutrice. Ensuite il se sentait plus vigoureux pour le travail ou pour le jeu. Peu à peu, entre la mère rassérénée et la maîtresse vigilante, il retrouvait l'équilibre un instant perdu.

A l'école, afin d'enlever tout souci à ces cerveaux prématurément frappés par la douleur, on décidait de ne point évo-

quer, dans les exercices ou les évolutions, l'idée de la guerre. Vain scrupule d'ailleurs. Car, parmi les enfants comme parmi les hommes, les cœurs bardés d'acier sont nombreux. Les sensitifs ne devaient donc point être ménagés par leurs camarades. Plusieurs, parmi ces derniers, ayant déjà rencontré des blessés, attendaient, avec curiosité, l'annonce d'une blessure de leur père.

Le gosse possède un merveilleux sens de l'actualité. Le passé n'existe pas pour lui et il ne s'inquiète guère du futur. Il est observateur : il voit avec netteté ; il écoute avec attention. Rien ne lui échappe de ce qui se fait ou se dit autour de lui. En outre, — et c'est sa manière d'acquérir des notions intellectuelles et d'apprendre des gestes humains, — il est imitateur. Des images, des conversations lui permettent de connaître les faits de cette guerre dont il ne pressent pas l'horreur. Elle semble palper autour de lui, cette guerre. Tout le monde en parle, tout le monde, sans s'en douter, le renseigne. Le journal quotidien, la revue illustrée lui fournissent des tableaux concrets. Si bien qu'à bref délai le gosse détient une documentation extraordinaire.

Et c'est lui, contrairement aux vœux des maîtresses, qui importe la guerre à l'école. Qu'il ait deux ans ou qu'il ait sept ans, avec évidemment, d'un âge à l'autre, des erreurs, des confusions drôles, il sait vous dire, bien qu'ignorant tout de la géographie, quels peuples participent à la mêlée. Les noms des rois et des généraux lui sont familiers. Il établit fort bien les divergences de costumes entre les différentes troupes nationales. Il précise aussi que les Allemands sont vêtus de gris et portent des casques à pointe. Sa compétence ne va point cependant jusqu'à décrire l'uniforme autrichien ou serbe. Mais il voit, on se demande pour quelle cause, le Russe habillé d'un drap écarlate.

Dès qu'il a réuni sa documentation mentale, il ne songe plus qu'à la mettre en action. Dans la cour, aux heures de récréation, les billes, les balles, tous les anciens jeux sont dédaignés. Tout d'abord, au début de la guerre, on ne reproduit que ce que l'on a vu : le défilé militaire. On sort les tambours et les trompettes que possède l'école. On utilise la science du pliage, que l'on a acquise au cours des exercices manuels, à transformer en chapeaux de général le chapeau de gendarme

ordinaire. On s'empare des petits drapeaux-réclames que distribuent certaines maisons de commerce. Les baguettes de cerceaux, mille bâtons, confectionnés, arrangés, deviennent des fusils et des sabres. Des grades sont attribués à l'un et à l'autre. On s'aligne. On marche fièrement.

Pendant le défilé des garçons, les fillettes — on sait que la pédagogie existe à l'école maternelle — forment le public. Elles sont les mères, les sœurs, les épouses, gardiennes du foyer. Elles agitent leurs mains, leurs mouchoirs. Elles feignent d'offrir des cadeaux aux partants. Des bouts de papiers roulés imitent des cigarettes : des feuilles éparses dans la cour sont des fleurs ; des cailloux, d'autres présents. Beaucoup miment la douleur. Quelques-unes, dans des coins, écrivent, à l'exemple de leurs mères, au mari lointain, envoient leur portrait et quelque argent.

Pendant les premiers combats en Belgique et sur nos frontières ont été livrés. Déjà des enfants sont orphelins. Une fillette demeure quelques jours sans fréquenter l'école. On ne s'explique pas les raisons de son absence. Quand elle revient, elle porte un ruban noir au cou, un ruban noir à sa petite nattelée. Rien de plus émouvant. Rarement, de mémoire de maîtresse, pareil fait s'était présenté. Pour des deuils ordinaires, on ne changeait point la parure de l'enfant. Il semble qu'un peu de la tristesse que suscite le danger où se trouve la Patrie plane désormais sur la classe. Et voici : jadis on se divertissait à apprendre le nom des couleurs sur les rubans qui ornaient les têtes ébouriffées. A cette heure, cela apparaîtrait comme un exercice sacrilège.

Les enfants d'ailleurs n'accordent nulle attention à ce détail douloureux. Ils viennent de recevoir des gerbes de renseignements sur les batailles lointaines. Ils vont, à leur tour, se battre. La période des parades est passée. Les grands frères qui jouent, dans l'éducation des petits, un rôle fort important, s'administrent déjà de violentes bourrades. Ils ont donné à leurs cadets des fonctions dans leurs armées puérides et les ont initiés, par le spectacle de leurs propres sports, aux gestes guerriers. Nos bambins ont donc hâte d'en venir aux mains. Mais auparavant tout un travail d'organisation est nécessaire. Qui sera Joffre ? Qui sera French, le grand-duc Nicolas, le tsar, Albert I^{er} ? De grandes consultations ont lieu, et des dis-

putes. Et enfin on s'accorde. Il s'agit ensuite de composer l'armée allemande et de désigner Guillaume II. Les enfants se connaissent admirablement entre eux. Il semble qu'un seul instinct les avertisse que tel, par ses actes et son caractère, mérite une sympathie médiocre. C'est inévitablement cette brebis galeuse, la plus *forte-tête* de l'école, qui personnifiera l'empereur allemand. Inévitablement aussi l'armée boche — les enfants disent toujours boche et jamais allemand — sera composée de toute la séquelle des petits vauriens. Ceux-ci d'ailleurs ne se formalisent nullement, se félicitent même de figurer l'ennemi détesté.

Ces problèmes résolus, il faut pouvoir se reconnaître, savoir à quel camp on appartient. Des insignes sont en conséquence utiles. La classique cape s'assouplit à toutes les exigences. Si on la porte le capuchon rabattu sur les yeux, les pans ficelés autour du corps, on est boche. Car le capuchon simule la casque à pointe et les pans saucissonnés la tunique. Si on la porte le capuchon rabattu, les pans relevés sur les épaules, on est cavalier français, cuirassier, dragon, hussard, car alors elle ressemble au manteau flottant au vent de la course.

Il y a d'autres manières de s'en affubler. La plus originale appartient aux enfants qui souhaitent se déguiser en indou. Le capuchon est enlevé. Le col de la cape est fermé et relevé. Le gamin s'insinue dans les pans, montre son visage entre leurs bâillement et supporte sur son crâne, comme un fez, le col relevé. Ainsi il a l'air plutôt d'un Arabe que d'un Indou, mais il se contente d'une approximation (1).

Lorsque ces détails d'habillement sont définitivement arrêtés et acceptés par tous, la bataille peut se livrer. Et elle se livre. Coups de poings, gifles, bastonnades, « torgnoles » sont échangés. Une fureur héroïque anime les combattants. Ils veulent, de tout leur cœur, faire triompher leur parti. Aucun ne recule, et ce n'est pas dans ce petit monde que l'on rentre contre des exemple de lâcheté. Les visages rosissent sous les soufflets. Les adversaires s'entre-choquant roulent à terre. Bientôt, si l'on n'y mettait ordre, le divertissement dégénérerait en sérieuse violence.

(1) Les petites filles pillent volontiers les tiroirs à chiffons de leurs mères. Elles s'efforcent d'y rencontrer un lambeau d'étoffe noire, étoffe précieuse pour elles. Elles la transforment en un nœud aux vastes ailes, la fixent sur leur tête et triomphantes, proclament : « Je suis habillée en Alsacienne. »

Quand les rages sont apaisées, on fait le bilan des pertes approques. Il y a des règles établies. Tout combattant frappé d'un coup de poing dans le ventre est mort. Il doit se coucher à attendre l'heure des funérailles. Tout combattant écorché, particulièrement au genou, est blessé. Enfin tout combattant touché de trois coups sur le bras est prisonnier. On simule l'enterrement des morts. On emmène les prisonniers qui ne se sentent pas pour fuir. Le sort des blessés est entre les mains des brancardiers et des ambulanciers. L'ambulancier est suivi de son chien, bambin qui circule à quatre pattes en jappant. Il est chargé, en guise de boîte à pansement, de son mouchoir qu'il place précautionneusement sur les plaies. Aidé d'un camarade, il transporte jusqu'à l'imaginaire voiture sanitaire les victimes de la tuerie. Bientôt ces dernières arrivent à l'hôpital où l'on voit apparaître les infirmières de la Croix-rouge.

Car les petites filles ne se désintéressent pas de ces jeux éreçnés. Se sentant inaptes à l'action brutale, elles acceptent les besognes de pitié et de mansuétude. Ou bien elles contrefont les attitudes de leurs mères, demeurent au foyer, dorlotent les enfants, accomplissent les travaux ménagers. Ou bien elles perfectionnent la soupe des soldats. Ou bien elles se croient intinières dans les formations de l'arrière et débitent les dentelles comestibles. Ou bien encore elles cajolent, dans les vastes salles aux lits blancs, les blessés, les bercent de paroles tendres, changent, avec des gestes maternels, les linges souillés par la sanie des plaies.

Bientôt, d'ailleurs, les blessés s'arrachent à la tendresse de leurs infirmières. Ils sont impatients de connaître des aventures nouvelles. Mais ils savent que l'on ne retourne pas tout de suite sur les lignes périlleuses du front, que l'on jouit d'un longé de convalescence et que l'on regagne ensuite le dépôt de son régiment. Quand ils se dirigent vers ce dernier, ils emploient le mot exact, celui que prononce réellement le militaire qui se trouve dans une situation identique. Ils disent : « Je rejoins. »

Au fur et à mesure que, là-bas, sur nos frontières de l'Est, la guerre se transforme, elle se transforme aussi à l'école. A la période de libres batailles succède la période du fouissement des tranchées. Si les maîtresses leur en laissaient le loisir, les

gosses feraient de la cour des récréations un vaste camp retranché. A défaut de terrassements, ils se tapissent derrière des mottes de terre et des arbres. Ils creusent des boyaux de mines. Ils se lancent des cailloux baptisés grenades à main. Ils prennent et exécutent des espions. Seul, l'usage de l'artillerie paraît leur échapper, peut-être parce qu'ils éprouvent la difficulté à reproduire la silhouette du canon et à imiter le tonnerre de l'obus.

Mais si, à la vérité, transportés dans l'action, ils ne trouvent pas derrière eux un matériel capable de pasticher le canon, ils connaissent l'existence du 75 français et même du 420 allemand. La configuration du premier leur est familière. Leurs dessins nous en fournissent la certitude.

On a coutume, à l'école maternelle, en matière de dessin, d'abandonner l'enfant, aussi souvent que possible à sa propre imagination. Jusqu'à l'époque de la guerre, celui-ci manifestait un goût particulier pour la maison, le bateau, le train, l'arbre, l'animal. Parfois il traçait, avec des maladresses qui n'excluaient d'ailleurs pas la sûreté de vision, des objets d'emploi courant : une lampe, un pot au lait, un vase rempli de fleurs, etc... Tout cela fut brusquement oublié. A partir du mois d'août 1914, le dessin devint uniquement guerrier.

Nous avons sous les yeux, tandis que nous écrivons ces lignes, une centaine d'œuvres des petits artistes, œuvres tant exécutées au crayon noir, et tantôt rehaussées de couleurs. L'artillerie y tient la première place. Le 75 y est vu quelquefois de profil, dans un défilé de régiment. Les chevaux d'attelage, portant leur conducteur, passent tout d'abord, puis le caisson, puis le canon monté sur ses roues. Plus souvent, nous apercevons ce dernier en batterie, entouré de ses servants crachant ses obus. Parfois, il est braqué sur un aéroplane. Un officier, la lorgnette aux yeux, observe les résultats du tir.

Toutes les formes du combat moderne sont, sur ces feuilles de papier, improvisées avec un rare bonheur d'expression. Le duel des fantassins à la baïonnette trouve peu d'amateurs. L'un d'eux cependant donne à ses personnages une merveilleuse souplesse d'attitude. La réalité, pourtant jamais vue, est ici fixée avec une fidélité exemplaire. De ci, de là, parmi la foule des scènes de carnage, les petits dessinateurs ont représenté des voitures d'ambulance, des trains blindés, des aut

ailleuses et, chose plus malaisée encore à imaginer, un
ier observateur juché sur le toit d'une maison. L'auteur
e dernier dessin, oubliant d'ailleurs tout aussitôt quel soin
dévolu à son bonhomme, lui a obstrué l'horizon à l'aide
a arbre énorme.

n général, les tout petits ne conçoivent guère l'aspect
e bataille navale. Dans notre collection, nous découvrons
ort petit nombre les dessins relatant les épisodes de la
rre maritime. Un cuirassé, un seul, nous apparaît, avec
etourelles, ses canons d'avant et d'arrière, son artillerie de
bord, assez proche de la vérité. Les autres, qui combattent
hydroplanes, ressemblent à de pacifiques barques de plai-
ce, ballottées par une mer démontée. Il ne faut point s'éton-
de la rareté et de l'invraisemblance de ces croquis. Le
it parisien des classes ouvrières n'a, très souvent, jamais
la mer. Il n'a pu, d'autre part, imprimer dans son souvenir
nage, peu reproduite, du bateau de guerre. Dans l'incapa-
où il se trouve de la supposer, il campe simplement sur
papier un des batelets à voile qui circulent sur les bords
la Marne et l'arme de canons.

Si l'enfant se montre impuissant à figurer la guerre maritime,
contre il imagine, avec une curieuse prodigalité de détails,
guerre aérienne. Les aéroplanes, les dirigeables ont traversé
espace devant ses yeux ravis. L'appareil volant produit sur
la même impression d'étonnement et d'admiration que
seau. Jamais il ne se lasse de le contempler. Il connaît,
on sa structure intime, du moins les principales pièces qui
composent, l'hélice, le moteur, etc... Il a l'habitude de le
onner, dans ses lignes essentielles, à l'aide de ses bâtonnets
de le découper dans du papier. Maints aéroplanes et maints
igeables ont, sous forme de jouets, passé entre ses
ins. Dès lors, on comprendra qu'au-dessus de toutes ses
enes guerrières des aviateurs se mitraillent, lancent bombes,
pilles et fléchettes et que, frappés par les schrapnells, les
pareils éclatent ou s'enflamment. La partie aérienne du des-
a enfantin, malgré sa gaucherie d'exécution, est toujours
eine d'exactitude. Dès que, dans l'art de tuer les terriens,
combattants de l'air trouvent une innovation, le gosse en
t état avec une parfaite conscience. Ainsi pour les torpilles
les fléchettes.

L'émulation batailleuse n'alla pas sans quelques inconvénients à l'école. Peu à peu, en effet, pour mieux donner à la fiction l'apparence de la réalité, les bambins, non contents d'apporter des pistolets à amorces, eussent volontiers utilisé des armes réelles. Déjà, avec les bâtons, ils s'assommaient sans pitié. Bientôt les maîtresses durent réfréner cette ardeur combative, défendre le jeu de la guerre, discipliner le goût meurtrier. Elles prirent la direction des ébats, organisèrent elles-mêmes des exercices et des parades militaires. Enfin, elles apprirent aux furieux belligérants des chansons martiales. Ce fut là peut-être le plus difficile de leur labeur pacificateur.

Car les gosses ont un vocabulaire extrêmement restreint. Ils ne saisissent pas le sens d'un grand nombre de mots, surtout des mots abstraits. Bien souvent ils récitent des fables dont l'intérêt leur échappe totalement. Les maîtresses intelligentes ont coutume, pour être sûres de leur compréhension, de composer elles-mêmes des phrases d'une extrême simplicité qu'elles substituent aux poésies inintelligibles à de si jeunes cerveaux. Elles durent, pour les chansons martiales, agir de même, c'est-à-dire écrire de nouveaux couplets. Cette obligation leur fut dictée par un exemple frappant. Tous les bambins ont, dans leur famille, appris la *Marseillaise*. Mais, selon leur habitude, ils remplacent, en chantant, les mots obscurs par des mots connus d'eux. De sorte qu'ils déforment jusqu'à le rendre burlesque cet hymne émouvant. Voici d'ailleurs les variantes qu'ils apportent à la première strophe :

Allons, enfants de la patri-ille
 igne
 Le jour de boire est arrivé
 foire.....
 voir.....
 croire.....
 de l'an.....
 de fête.....
 de loir.....
 Contre nous de la tire-tire
 Gardons-nous.....
 L'étendard semblant est levé
 Les garçons sont là élevés
 Entendez-vous dans ces campagnes

Murgir ces féroces soldats
 Qui viennent jusque dans nos bras
Ecorcher nos fils et nos campagnes
Écouter.....

Aux armes, *Italiens*,
 Formez vos bataillons,
Archons, archons,
 Qu'un sang qui pue
 Abreuve nos sillons (1).

Quelle intention ironique dans ces bourdes amusantes. Au fond d'ailleurs de ces jeunes âmes point déjà le sentiment patriotique. On le discerne dans des faits peu importants, sans suite, mais symptomatiques. Les portraits des chefs des armées défuntes sont accrochés aux murs de la classe. Un jour, une petite fille, passant devant l'image du général Joffre, fait un geste de nez. C'est une simple espièglerie dont ses camarades auraient souri en temps normal. Son geste, cette fois, déclenche une colère générale. Volontiers on la battrait. On se plaint véhémentement à la maîtresse, qui doit admonester.

Un autre jour, dans la cour de récréation, un gamin, à haute voix, crie : Vive l'Allemagne! A bas la France! Ces exclamations impudentes soulèvent l'indignation. Les jeux s'arrêtent. Un groupe menaçant entoure l'éhonté. Un autre gamin accourt vers les maîtresses et « moucharde » sans crainte d'être réprimandé. Tous réclament une sanction. Mais les maîtresses se doutent qu'il y a malentendu. Elles font apparaître le malheureux tout en larmes. On s'explique. Dans les jeux guerriers, ce petit appartient à l'armée boche. On lui a assimilé les sentiments de sa nationalité momentanée. Les maîtresses savent que cette assimilation est fréquente, que les enfants prennent au sérieux les rôles à eux confiés et qu'ils jouent dans la plénitude de leur sincérité. Châtier serait contre-pédagogique. Le malavisé ne comprendrait pas que l'on lui retirât sa franchise. Elles lui exposent la maladresse de son cri. Puis elles apaisent l'irritation environnante en la riant de même.

Les enfants inventèrent un refrain qu'ils préférèrent infiniment au refrain habituel :

Marchons, marchons,
 Sur les Prussiens,
 Pour faire du boudin,
 Peau de lapin.

§

Au début de la guerre, l'école était peu fréquentée. Les mères gardaient leurs enfants au logis, peut-être parce que leur bruit, les distrayant des réflexions amères, les empêchait de sentir trop vivement la tristesse des séparations. Peu à peu le bercail scolaire s'emplit d'un troupeau si nombreux qu'on fut embarrassé pour le loger. Les babys de deux ans, qui naguère étaient rares, pullulèrent. Obligées de subvenir aux besoins de leurs maris, les femmes ajoutaient aux mensualités des allocations le produit de leur travail. Elles comblaient les vides faits dans les maisons de commerce et les usines par la mobilisation. Dès lors la « maternelle » remplaçait le foyer.

A tous ces petits se joignaient, en outre, les enfants des réfugiés français et belges. Autour des maîtresses grouillait une population compacte et bruyante qu'il fallut tout d'abord discipliner. On y parvint non sans difficulté et sans fatigue. Parmi cette multitude, les maîtresses s'intéressèrent vivement au sort des petits réfugiés. Beaucoup étaient habillés de loques. Ils avaient des visages hagards. Transportés sur des brouettes, sur des bras d'hommes et de femmes, ils avaient participé à la terrible débâcle du mois d'août ou bien ils étaient partis au milieu de ces minables convois que formaient les habitants des villes évacuées. Plusieurs avaient pris contact avec les Allemands installés dans leurs maisons. Ils ne manifestaient aucune crainte. La sensation du danger ne les avait pas effleurés. Ils conservaient plutôt, dans leur être physique, la trace des épreuves endurées, des longues courses, des nuits sans sommeil, de la nourriture trop mesurée. L'un d'eux, un rémois, avait reçu d'un Prussien une tablette de chocolat et se le rapapelaient avec plaisir.

Les maîtresses ne les interrogeaient point, appréhendant d'éveiller en eux des douleurs apaisées. Ils ne parlaient guère d'ailleurs des lugubres spectacles qu'ils avaient contemplés. Par instant, seulement, et les circonstances aidant, on comprenait que leur mémoire gardait des vestiges de ces sombres images. Un jour, par exemple, où une maîtresse, pour l'exercice de piquage, tirait de son armoire un de ces ciseaux en forme de sécateur avec lesquels on coupe les cartons perforés, l'un d'eux s'écria :

— Ça, ce sont des ciseaux de boche !

Ce petit avait donc vu, dans sa maison, entre les mains d'un soldat ennemi, les cisailles qui servent à couper les fils de fer barbelés protecteurs des tranchées. Dans quelle occurrence et pour quel usage le soudard avait-il sorti de sa musette cet outil? Nul ne pouvait le préciser. La tragique réflexion enfantine passa sans qu'on cherchât à la commenter.

Les petits réfugiés apportèrent à leurs nouveaux camarades une variété dans leurs amusements guerriers. Ils organisèrent le jeu de l'évacuation. Là encore, on constata que les scènes mouvantes qu'ils avaient vécues demeuraient fortement empreintes dans leur souvenir. Aucun simulacre de la réalité ne manquait à leur mimique. Ils feignaient la peur, l'affairement, les boches étant annoncés. Ils cherchaient activement un cheval, une voiture. Ils entassaient les matelas, les paillasses, la paille, sur le véhicule. Les enfants étaient, auprès de leurs mères, juchés sur l'échafaudage de literie et d'objets ménagers. Les bêtes suivaient le cortège, représentées par les bébés de l'école. Et ils s'en allaient sur les routes, l'échine courbée par la lassitude, mêlés au formidable charroi qui, lentement, s'acheminait vers le centre du pays.

Pendant pour distraire toutes ces inquiétudes, pour chasser les noires réminiscences d'un passé encore proche, les mairies s'évertuaient à multiplier les occupations. Les petits, beaucoup plus qu'elles ne s'y seraient attendues, s'intéressaient à leurs œuvres d'entraide et de charité. L'hiver venu, toute l'école bourdonna d'une intense activité. On tricotait pour les soldats. Les mains menues, habiles au piquage et au parfilage, n'avaient point encore manié le crochet. On leur enseigna ce geste nouveau. Bientôt, après quelques expériences malheureuses, elles excellèrent à former les mailles et à les entrelacer. Les heures de besognes manuelles furent presque exclusivement consacrées au tricotage. On ne pouvait, à la vérité, confectionner de savants lainages tramés de dessins esthétiques. On se contentait de fabriquer d'amples et chauds cache-nez. La Mairie fournissait les laines, laines aux couleurs voyantes, les seules que l'on se procurât à cette époque. Les roses, les rouges et les verts durent rendre visibles de loin les bêtes bénéficiaires de ces cravates. N'importe! Les gosses mettaient un zèle louable à achever rapidement leur ouvrage. Ils emportaient après la classe pour l'allonger, à la veillée,

d'un notable morceau. Ils arrivèrent ainsi à doter des compagnies entières de ce précieux vêtement.

Et, ensuite, les maîtresses les convièrent à participer aux œuvres ayant pour but d'offrir des cadeaux de victuailles aux soldats. On sait que le fameux *Noël au soldat* fut, en grande partie, alimenté par l'argent des écoles qui, en quelques jours, versèrent plusieurs centaines de mille francs. Depuis le début de la guerre, d'ailleurs, les éducatrices abandonnent aux œuvres patriotiques une part de leur traitement. Elles ouvrent des collectes. Elles envoient, aux troupes ordinairement en garnison dans leurs communes, des caisses contenant des lainages, des conserves, des viandes fumées, des fruits, du tabac, du vin.

La première fois qu'il fut question, à la « maternelle », d'expédier ces caisses, les gosses manifestèrent un grand enthousiasme. Ils vidèrent leurs tirelires et les plus pauvres portèrent, dans leur main étroitement close, un sou arraché à leur mère. Le jour où, les denrées achetées, on dut présider à leur emballement fut quasi un jour de fête. Les gosses arrivèrent très affairés. Tous apportaient des suppléments de comestibles. L'un était chargé d'une orange, un autre d'une mandarine, un troisième d'une banane, d'autres de plus humbles présents encore, quelques pastilles, des débris de gâteaux. Ce serait pour eux un crève-cœur, presque une honte que de ne rien donner. Leurs yeux, quand ils remettent leur offrande à la maîtresse, brillent de joie. Un d'entre eux, suivi de sa petite sœur, porte précieusement une bouteille de vin vieux. On avait envoyé cette bouteille à leur mère malade. On l'a extraite de la cave où elle dormait, attendant, pour être bu, quelque occasion solennelle. Elle réconfortera une escouade gelée.

Et maintenant, tandis que les maîtresses achèvent l'arrangement des caisses, les gosses, tous les gosses qui savent tenir une plume, écrivent aux destinataires. On laisse les petits cœurs libres de parler à leur guise. Tous ont tracé, sur la blanche page, le « Cher soldat » qui touchera le *poilu*, enfermé, comme un troglodyte, dans sa tranchée. Tous lui souhaitent la sérénité, la joie, le bonheur. Tous rêvent pour lui la gloire et les croix qui la symbolisent. Tous lui disent leur certitude que la mort l'épargnera et que sa dure baïonnette emportera

victoire. Affalés sur les tables, une longue langue rose sortant de la bouche comme un pistil d'une fleur, tous envoient un chant d'espoir et leur amour, même ceux qui, sur leurs rondes têtes, portent déjà l'auréole des rubans noirs.

Et ces gosses, conduits par leurs maîtresses, accomplirent encore d'autres actes de patriotisme charmant. C'est beaucoup mieux que l'on doit le succès de la *Journée belge*, de la *Journée du 75* et autres *Journées* fameuses. Costumés en zouaves ou en spahis, et les petites filles en Alsaciennes, ils s'en allèrent, traverser rues et ruelles, vendre le drapeau belge, le canon miniature, les médailles de tous modèles. Comme s'ils sentaient l'importance de leur rôle, ils montrèrent une activité fébrile, harcelant le passant, pénétrant dans les magasins et dans les maisons. Mieux que les grandes personnes, ils surent sourire, et, par ce sourire si frais, attirer la bienveillance, stimuler la bienfaisance. Ils drainèrent ainsi les sous et les pièces d'or et d'argent. Le soir venu, ils rapportèrent des coussins vides de leurs insignes et les maîtresses comptèrent, dans les aumônières, de respectables sommes.

Beaucoup, parmi ces enfants, vivent dans une pauvreté voisine de la misère. Avant la guerre, ils avaient tous plus ou moins des bonbons en poche ou, de temps à autre, des sous pour en acheter. Depuis le mois d'août, ils sont privés de cette unique douceur. Ils ne s'en plaignent pas. Ils disent :

— Maman m'a dit qu'après la guerre elle m'achèterait des bonbons.

Et cette promesse et cet espoir les invitent à sourire. Si cependant un sou, par hasard, leur échoit, ils oublient l'aspect merveilleux du bocal de l'épicier. Le sou grossit le denier du soldat. L'amour-propre provoque cette générosité. N'importe ! le gosse, en s'imposant une telle privation, donne l'exemple aux gens de France, qui, carapacés d'égoïsme, oublient les devoirs de la fraternité.

ÉMILE MAGNE.

PRISONNIERS DE GUERRE

(Suite) (1)

(SEPTEMBRE 1914 — JUILLET 1915).

VI et VII

[Supprimé par la Censure.]

VIII

Une nuit, au mois de juin, nous entendons des coups de sifflets stridents, puis deux détonations, soudain un cri, et des bruits de bottes, toute une foule pressée. Nous nous levons : le Portugais, le Boxeur de Montmartre, Amédée et moi. Komic lui-même se laisse glisser le long de son lit. Nous ouvrons les fenêtres. Sur l'ancien chemin de ronde, deux sentinelles passent, soutenant un Russe qui se lamente. C'est un prisonnier qui voulait s'évader ; un soldat allemand a tiré sur lui, puis a jeté le signal d'alarme que nous avons entendu. L'homme est d'abord conduit à la Kommandantur, où il sera interrogé tout de suite. Peut-être a-t-il des complices ? Il pleure et se laisse porter par ses gardiens. Il a vu l'infirmier ; mais non, on le pansera demain. Il pourrait essayer de fuir une deuxième fois. Nous pouvons nous recoucher, nous ne serons pas éveillés de nouveau.

On ne compte pas beaucoup d'évasions au camp. Deux sous-officiers français, au mois de novembre 1914, s'étaient allés, ayant pris toutes leurs mesures. Le soir, ils rentraient tard à leur compagnie ; le matin, ils portaient de bon

(1) Voy. *Mercur de France*, n^{os} 419, 420 et 421.

sure, si bien qu'on était habitué à ne jamais les voir dans le parage où ils étaient connus. Ils ne prévirent absolument personne de leurs intentions ; leur fuite passa inaperçue. Ils avaient laissé leurs effets, comme d'habitude. L'un, qui possédait un dolman fantaisie, l'avait plié sur son paquetage. Dans une poche de cette tunique, on découvrit une lettre d'adieu. Elle était adressée au capitaine allemand qui commandait la compagnie. Les deux Français remerciaient cet officier qui « les avait toujours traités en soldats ». Cette évocation fit pousser de grands cris aux Allemands ; ils annoncèrent que les deux sous-officiers avaient été tués à bout portant à la frontière hollandaise. On nous gratifia de deux sentinelles et de sanitaires teutons. Les employés furent plus étroitement surveillés. En janvier, nous apprîmes que les deux évadés étaient rentrés sains et saufs en France. Ils avaient écrit à quelques-uns de leurs amis, au camp.

Une autre évocation qui fit quelque bruit fut celle de deux soldats. Ils approchaient de la Hollande. La lune brillait cette nuit-là. Ils marchèrent quand même, prudemment. Ils étaient à cinq cents mètres de la frontière. Ils ne le savaient pas. Ils tombèrent sur une des nombreuses patrouilles allemandes qui sont en surveillance, dans ces parages. Un soldat fut tué, l'autre repris. Il revint au camp. Il passa en conseil de guerre et fut condamné à trois mois de prison.

Trois prisonniers aussi partirent, sans carte ni boussole. Ils suivaient, pour ne pas se tromper, les voies de chemin de fer, en vertu de cet axiome que tout chemin mène à Rome. Un express, qu'ils n'avaient pas entendu jusqu'alors, passa en vitesse. Il était chargé de munitions, de canons et de troupiers qui hurlaient. D'instinct, les trois hommes se jetèrent à plat ventre, le long du talus. C'est ce qui les perdit. Ils furent signalés à la prochaine gare, traqués, découverts et, comme ils n'avaient pas de papiers, arrêtés. Trois mois de prison.

Des Russes s'évadèrent, également. Ils s'enfuirent, sans se grimer, avec leurs bottes, leurs tuniques vertes et leurs bonnets de mouton. Ils marchèrent longtemps. Pas un civil n'osa les approcher. Ils furent enfin arrêtés par des soldats.

Le bruit se répandit, un matin, que ce n'était pas sûr, le passage par la Hollande ; on traitait facilement les suspects à la frontière ; les Allemands au reste avaient débordé dans

ce pays, comme en Belgique, et l'on y était infailliblement capturé. Aussi, ceux qui annonçaient, chaque jour leur fuite prochaine et ne portaient pas, qui étudiaient des cartes et relevaient leurs itinéraires, déclarèrent désormais qu'ils passeraient par la Suisse.

Nous étions assez rarement réveillés la nuit, à la « Revierstube » (salle de visite), où les plus anciens sanitaires du camp couchaient depuis le mois de mars. Quelquefois, un fou, échappé de quelque lazaret, venait jusque chez nous et s'en allait de même ; — un temps, les lazarets et les baraques étaient encombrés d'hommes atteints de folie, une démente douce, passagère, par suite du typhus. Quelques blessés vinrent aussi nous voir. Oui, cela se produisait quelquefois : un prisonnier se traînait jusque chez nous, couvert de sang. Il avait reçu un coup de baïonnette d'un soldat allemand, soit dans le dos, à la cuisse ou près du front. La baïonnette allemande, lorsque le coup est vivement porté, coupe comme un couteau et entaille la chair qu'elle soulève.

— Qui t'a blessé ? — Quelle sentinelle ? — A quel endroit ? — A quelle heure ? — Il faut le dire à l'inspecteur du camp... Pas maintenant... Demain... Ils n'ont pas le droit de donner des coups... Tu le diras à ton capitaine... Couche-toi là...

Nous le présentions à la visite, non pas à Herr Rasehr, qui aurait étouffé l'affaire, mais au Stabarzt. Il ordonnait une enquête. Le commandant allemand se dérangeait, le chef du bataillon et son chien se concertaient avec le Stabarzt. La sentinelle accusée trouvait toujours des excuses : le prisonnier l'avait insulté, ou bien, il urinait contre une baraque ; l'enquête aboutissait ou n'aboutissait pas. Nous ne pouvions le savoir ; mais les grands manteaux gris s'étaient agités.

Quelques soldats allemands de garde, dans le camp, distribuaient ainsi des coups de poing, des coups de pied, des coups de crosse, brutalités ordinaires chez eux ; mais ils regardaient encore à qui ils s'adressaient. Ils s'abstenaient avec les Français, qui se plaignaient avec audace jusqu'à Son Excellence, le général gouverneur du camp. Ce toupet renversait les Allemands, qui se rattrapaient sur les Russes, peuple obligeant, serviable et silencieux.

Il se produisait néanmoins quelques rixes entre Russes de différentes races, mais sans gravité. Les Polonais étaient à

part, les Juifs se réunissaient de leur côté et priaient depuis le matin jusqu'à la nuit, les moujicks chantaient des chansons plaintives, comme le « *Conducteur de troïka* ». Quelquefois ils paraissaient sur l'estrade, dans un concert, après un chanteur français.

Les Russes avaient le goût du commerce. Ils exerçaient tous les métiers. Ils apportaient de l'eau, le matin, aux Français et vidaient les vases de nuit. Ils balayaient, nettoyaient, tout cela pour une écuelle de soupe ou vingt-cinq pfennigs par semaine.

Parfois des bagarres entre Français et Russes; ils échangeaient surtout dans leur langue des injures variées. Cependant, les Français avaient pris quelques leçons de langue russe; ils retenaient surtout les termes injurieux et les épithètes grossières; aussi lorsqu'un Russe se fâchait et invectivait contre un Français, longuement, des phrases de choix comme : « Que ta mère soit couverte par un régiment de cosaques et les enfants de tes enfants maudits jusque dans leur neuvième génération... », l'autre répliquait promptement en langue russe par des injures précises qu'il avait apprises. Après quoi, l'honneur était sauf.

Le camp était maintenant sérieusement réorganisé. Les prisonniers pouvaient sortir de leurs retranchements grillagés. Bien mieux, on les conduisait en promenade. C'est le capitaine de la 1^{re} compagnie qui avait essayé le premier ce genre de sortie. Les hommes, habillés proprement et cirés, partaient, escortés de sentinelles. Ils traversaient les villages, parcouraient des bois et s'arrêtaient dans quelque auberge où ils buvaient de la bière, à leurs frais. Des femmes et des enfants venaient les voir. On ne leur montrait plus le poing, comme au début. Des jeunes filles leur disaient :

— Bonjour, messieurs les Français...

Je ne sais quel était le dessein secret des autorités allemandes en essayant ces rapprochements des prisonniers français avec la population indigène; mais nos compatriotes en rapportaient des impressions générales, qui se traduisaient ainsi :

— Il y a quelque chose de pas clair... sûr... Pour qu'ils soient si gentils, faut qu'ils reçoivent une raclée.

Les Russes allaient aussi en promenade. Et ils chantaient des refrains militaires quand les Allemands le leur demandaient. Les Allemands n'insistaient pas auprès des Français

qui entonnaient ingénument la *Marseillaise*, le *Chant du Départ* ou *Sambre-et-Meuse*. Au reste, le nouveau général, qui venait du camp d'Erfurt, dut interdire la *Marseillaise* ; il permettait les concerts à la condition qu'un feldwebel y assistât.

Une bibliothèque a été organisée. Le « Frauenklub » nous a envoyé des livres. On trouve là tous nos classiques, Molière, Stendhal, Balzac, Taine, des romans de Michelet, des livres d'histoire d'Alexandre Dumas, Anatole France, Henri de Régner, Rudyard Kipling, Willy, etc. Beaucoup de ces livres sont annotés, en marge, dans notre langue. Ils portent pour la plupart l'ex-libris de Madame Rosa Delbrück.

Les prisonniers peuvent lire les journaux allemands, notamment le *Lokal Anzeiger* et le *Berliner Tageblatt*, qui donnent en première page les communiqués des empires du centre et en deuxième les communiqués des Alliés. Ces journaux ont, chaque jour quatre et parfois six pages, souvent des suppléments. Ils parlent du courage des Français, de l'héroïsme des soldats français et de leur générosité. Ils annoncent aux populations que l'alliance avec la France, nation engagée contre ses intérêts dans la guerre actuelle, rétablirait la paix en Europe, etc.

Les Anglais et quelques Français jouent au football le soir, après la soupe. C'est ce qui a donné aux Allemands l'idée d'établir des barres fixes, anneaux et trapèzes. Les Russes manœuvrent, comme sur le terrain d'exercice, commandés par un sous-officier russe, sous la direction des feldwebels allemands. Les Français sont aussi contraints de manœuvrer ; mais ils le font quand ça leur chante et, je ne sais pourquoi, on ne les y oblige pas, alors que les Russes sont punis, lorsqu'ils se dispensent de gymnastique.

La nourriture est toujours aussi écœurante. Nous avons vu apparaître dans la soupe des quartiers de morue salée, du lapin de conserve, et toujours du maïs, quelque peu de riz et de l'orge. Le gland liquide du matin a été remplacé par une soupe très légère. Les prisonniers qui reçoivent des colis de chez eux ou de la Croix-Rouge arrivent à se nourrir ; s'ils ont de l'argent, ils peuvent acheter des pommes de terre à la cantine où l'on vend également de la salade et des œufs (vingt pfennigspiece.) Le pain que les prisonniers reçoivent de France est la plupart du temps moisi. Je revois encore Komic rentrant

la salle de visite avec deux gros pains jaunis et verdâtres, complètement abîmés et pour quoi il avait déboursé dix pfennigs, car tout colis, de quelque dimension qu'il soit, est remis son propriétaire contre la somme de dix pfennigs.

Les lettres mettent un mois pour nous parvenir et demandent souvent à peu près autant pour se rendre en France. Tous les retards sont réglementés. La Kommandantur reçoit encore des lettres adressées à des prisonniers dont le décès a été certifié depuis plus de trois mois. L'autorité allemande ne présente nullement les familles. Il faut que ce soit un ami du défunt qui se charge d'annoncer cette nouvelle. Si personne n'a été désigné, il est rare que quelqu'un s'avance pour cette triste mission. Beaucoup d'hommes sont morts brusquement, au début du typhus, dans des baraques isolées. Leurs familles continuent de leur envoyer des colis qui sont partagés entre les indigents.

Le soir, les prisonniers font des concerts en plein vent. Un orchestre a été organisé. Les instruments, violons et fifres, sont fabriqués par des Russes. Des chanteurs d'occasion entonnent des romances, comme au coin d'une rue barrée, à Paris. Il y a des jeux, depuis le saute-mouton jusqu'à colin-maillard. Des hommes vont fumer leur pipe le long des grilles du nouveau camp, du côté où l'on voit les toits rouges de Berlin, le bois de sapins noirs et la ligne du chemin de fer. Des trains chargés de soldats passent. Ils crient « hourrah », en nous apercevant. Un jour, les Français, irrités par ces clameurs, répondirent par des coups de sifflets, devant les sentinelles étonnées, qui ne disaient rien, cependant, car elles n'avaient pas reçu d'ordre sur ce point que l'autorité était loin d'avoir prévu. Et voilà une nouvelle industrie introduite dans le camp : la fabrication et la vente des sifflets. Les prisonniers couvraient ainsi les « hourrahs » des soldats allemands qui ne pouvaient plus que nous montrer le poing. Un soir, les trains chargés de troupes défilèrent en silence et, depuis lors, les prisonniers ne portent leurs sifflets à leurs lèvres que lorsqu'ils sont injuriés.

C'est le long de cette promenade, près des grilles, que se tenaient les trottoirs, si je puis dire. Il y a des personnes qui ont trouvé ça. Elles font les chemins de bois. Elles ont des clients. Leurs prix vont jusqu'à un mark, et parfois moins.

Conséquence toute naturelle : il y avait des maladies vénériennes au lazaret.

Autre distraction. Lorsque les Allemands ont une grande victoire de leurs armes à nous annoncer, ils tirent sur une ficelle, et trois drapeaux se mettent à flotter. L'un, celui du Kaiser, l'aigle noir sur fond blanc, apparaît sur un poste-observatoire, bâti à l'entrée du camp ; les deux autres, noir, blanc et rouge, sont hissés sur la cantine et la « Garnison-Verwaltung », domicile de l'inspecteur du camp, Herr Hartmann.

Le bruit d'une grande bataille se répand toujours de la même façon parmi les prisonniers ; c'est le caissier des mandats qui l'annonce à ses employés, ou un feldwebel qui le dit à un sanitaire qui l'aurait dit à un employé des lettres, etc... On n'ose croire, on discute... Un peu plus tard, les drapeaux aux trois couleurs sont arborés, puis une heure ou deux après, on voit flotter le drapeau blanc qui annonce la confirmation officielle de ce kolossal succès.

Les premiers temps, on sonnait les cloches à Oberzwehren ; mais cela se produisait si souvent que l'on n'y croyait plus. Un soir qu'elles carillonnaient à toute volée, Komic me dit :

— Cette fois-ci, mon vieux, ça y est. Sûrement, c'est la paix, ou bien, ils ont pris une patrouille.

Les drapeaux flottaient régulièrement pendant quarante-huit heures. Il y eut cependant une exception à cette règle. Une nuit, le pavillon de la cantine disparut. Il ne restait plus que la hampe. Une enquête ordonnée n'amena aucun résultat. Les Allemands ne renonçaient pas. Enfin, une indiscretion permit de découvrir le secret de cet enlèvement. Des Polonais avaient arraché la bannière noire, blanche et rouge ; l'étoffe leur en avait paru assez solide pour y tailler des chaussettes russes.

Chaque dimanche matin, un prêtre, prisonnier français, disait la messe, dans une tente de l'ancien camp. L'aumônier allemand venait encore nous voir. Il avait distribué aux malades — et ils furent nombreux, un moment — des portraits de Benoît XV. C'était une photogravure de Nikola Percheid. Dans un décor d'oliviers et de cyprès, le nouveau pape était représenté, de profil, et l'on voyait, sous le chapeau romain, le long visage au menton ferme, les yeux profonds et le nez conquérant du successeur de Pie X.

Cependant, le jeune médecin Rasehr, qui avait eu le typhus, était revenu de convalescence. Sa première visite fut pour nous. Il ne reconnaissait plus sa chère « Revierstube », que nous avions transformée en dortoir, à notre usage. Il nous interrogeait :

— Alors, vous avez eu typhus ?... Komic aussi ? Et La-cosse ?...

On lui montra Lacosse, qu'il aimait particulièrement. Il l'emmenait jadis, avec lui, dans ses expéditions à travers les lazarets et le laissait se morfondre pendant des heures, près d'un lit, tant que Lacosse s'asseyait et s'endormait. Rasehr parlait aux malades, prenait des leçons de français, écrivait de petites notes sur ses registres, puis il se souvenait soudain d'Amédée. Il l'appelait :

— La-cosse !

L'autre sursautait, se frottait les yeux. Le docteur riait.

— La-cosse, il est somnolent... C'est bien ainsi qu'on dit en français ?

Le docteur Meinhardt était également rentré au camp, mais il ne s'attardait plus à parler aux sanitaires. Le typhus l'avait transformé. On le voyait passer loin de nous, comme s'il nous gardait rancune ; quant aux Russes, il les écartait de son chemin, avec des : « Platz !... Los !... Weg !... »

Quelques lazarets fermaient leurs portes. Il y avait beaucoup moins de malades et seulement trois décès par jour.

Alors que la vie normale d'un camp de prisonniers semblait reprendre, on découvrit soudain une épidémie de phlegmons. C'était la plus inattendue des conséquences du typhus. Il y avait, au grand hôpital, deux salles réservées à des malades convalescents, atteints de plaies gangreneuses aux bras, aux poignets et aux jambes. On transportait là des fiévreux pour qu'ils soient opérés : ils avaient des « parotitis », « mastoïditis », « otitis », et autres abcès, notamment derrière l'oreille. Le typhus, à son déclin, produisait chez les derniers malades une sorte de gangrène des membres. C'était du moins ce que nous expliquait Amédée que le Stabarzt avait nommé interprète à la salle d'opérations. Cette haute fonction, il la devait, non pas à sa connaissance de l'allemand, qui était nulle, mais à sa façon de donner des détails sur sa fièvre et de dire, en allemand, au médecin principal qui le soignait pendant sa

maladie le chiffre de sa température. Amédée ne manquait jamais, non plus, de répondre « Jawohl », à tout propos ; le Stabarzt s'était persuadé que Lacosse pouvait faire un bon interprète ; il l'avait pris avec lui, aux « opérés ».

On ne peut pas dire qu'il se produisit, de ce fait, des scènes extrêmement comiques. Lorsque Amédée apercevait à l'horizon un soldat allemand qui apportait des ordres aux médecins français, il trouvait toujours le moyen de disparaître. Il était l'interprète qui ne veut pas interpréter, ce qui faisait dire à un major :

— C'est fabuleux, ce garçon-là ! Il n'est jamais là quand on a besoin de lui.

A part ce léger travers, Amédée était le meilleur interprète du monde, respectueux, poli, discipliné, et quand il ne pouvait autrement faire, écoutant les discours étrangers, qu'il scandait de hochements de tête et de « so, so... » déferents et avertis.

A la salle d'opérations, Amédée se trouvait souvent avec un Stabarzt hargneux, qui se nommait Lessers, portait perruque et se prenait de querelle avec les chirurgiens français. C'est ainsi qu'un jour il entra dans une vive colère contre un docteur breton qui opérait un prisonnier de l'appendicite. Les deux médecins s'injurièrent copieusement. Le Stabarzt soutenait que le Français ne savait pas s'y prendre ; le major répondait qu'on le laissât travailler en paix ; l'Allemand aussitôt de répliquer :

— Vous oubliez, Monsieur, que vous êtes ici en Allemagne !

Le malade que l'on avait commencé d'opérer n'attendit pas la fin de cette querelle. Il mourut entre les deux chirurgiens qu'il séparait de toute la largeur de son corps.

C'est ce même Stabarzt qui eut l'idée d'injecter du sang de typhique à des cobayes. Amédée était chargé de surveiller le Russe qui soignait ces animaux.

— Je ne sais ce qu'ils sont devenus, nous disait Lacosse, mais ce que je sais, c'est que le Stabarzt est mort. C'est le troisième docteur allemand qui meurt du typhus.

Cependant les médecins allemands, se souvenant qu'ils étaient chirurgiens, opéraient les phlegmons gangreneux. Ils coupaient des poignets, taillaient des jambes et des pieds. Il

y avait trente amputés, à la suite du typhus, dans une seule salle du grand lazaret. On comptait également, au mois de juin, une quinzaine de cas de diphtérie et une dizaine de « fièvre typhoïde ».

Vers la fin de juin, on parlait beaucoup d'une épidémie de choléra qui sévissait dans un camp de prisonniers. Des sanitaires français devaient y être envoyés sous peu de jours. Les docteurs allemands, disait-on, établissaient la liste des infirmiers qui partiraient.

Dans les compagnies, des affiches sont apposées, sous un grillage, contre les murs des baraques. On y demande des volontaires pour aller travailler dans les mines. Nourriture meilleure que dans les camps, et salaire d'un mark par jour, annoncé par le manifeste. On cherche aussi des ouvriers agricoles. Enfin, on relève les prisonniers qui ont donné des professions libérales ou déclaré qu'ils étaient fonctionnaires, employés de banque, etc. Ils seront envoyés pour défricher des marais, — par représailles, disent les Allemands. Cela me rappelle la réflexion de Herr Rasehr :

— Oh ! nous savons nos prisonniers maltraités en France. Nous avons des lettres que ne voit pas votre censure.

Des sous-officiers français conseillent aux hommes : « Si l'on ne vous force pas, ne bougez pas... Vous êtes trop peu nourris pour travailler. Du reste, nous ne devons pas travailler pour eux. »

Mais les feldwebels ont reçu des ordres : ils inscrivent les noms et adresses de tous les prisonniers ; on photographie ensuite tous les hommes, puis on commence une sérieuse mensuration. Cela se fait lentement, d'une façon méthodique.

Les Allemands sont plus aimables à l'égard des Français. « Ce sont de bons soldats », disent-ils. Les lecteurs de la Kommandantur ne nous cachent pas leur espoir d'une alliance future entre l'Allemagne et la France.

— Et qui sait ? dit l'un. On a vu des choses plus bizarres pendant la guerre des Balkans. Il faudra bien que vous repreniez Calais aux Anglais.

Des femmes, des jeunes filles habillées de blanc viennent nous voir, le long des grilles. Elles nous regardent sans dire : « Franzouze, kapout ! » Il y a progrès.

Les Russes, qui sont toujours affamés, — ils ne reçoivent pas de colis, — se promènent avec leurs assiettes sous le bras. Les Français leur donnent la moitié de leur soupe. Les moudjicks l'engloutissent, assis par terre, près du chemin de ronde où les Allemands montent la garde.

Un matin, le Stabarzt Rickert apparaît dans la salle de visite. Il y a bien des mois qu'il n'y était venu. Il relève les noms des sanitaires présents, puis ils'en va.

— Ça y est, dit Komic. C'est pour Breslau.

Nous demandons aux sanitaires allemands. Ils ne savent rien. Nous apprenons dans les compagnies que l'on cherche tous ceux qui sont infirmiers. Le bruit a couru que les infirmiers seraient renvoyés en France. En quel honneur ? Le Stabarzt Rickert reçoit ainsi des listes qui lui donnent un total de cent quinze sanitaires français. Il ouvre une enquête pour savoir ceux qui sont réglementaires.

— Êtiez-vous infirmier sur la ligne de feu ? demande-t-il à quelques-uns.

Entre temps, le bruit se répand que les sanitaires seront dirigés sur X où sévit toujours le choléra. Le docteur Rickert ne découvre plus que soixante sanitaires réguliers. Les médecins allemands se consultent. Le professeur d'Iéna paraît perplexe.

Des gens bien renseignés disent à présent que les infirmiers français vont retourner en France. C'est certain. Un accord est établi entre les deux puissances, etc. Cette nouvelle se répand. Le Stabarzt a renoncé aux vérifications et interrogatoires. Il réunit, dans un ancien lazaret, tous les sanitaires qui se sont présentés pendant le typhus pour soigner leurs camarades. Un feldwebel lit une longue liste où nous sommes inscrits : Mouton, le Portugais, le Boxeur, Amédée et moi.

— C'est ce que je pensais, dit Lacosse, le Stabarzt nous a mis là, d'office.

Nous sommes aussitôt isolés dans une tente de l'ancien camp. Des sentinelles nous surveillent. Nous ne pouvons plus sortir. Komic, qui n'était pas sur la bonne liste, vient nous voir. Nous apprenons un peu de vérité. Des prisonniers qui ne tenaient pas à rentrer en France ont demandé aux docteurs allemands de les rayer de la liste des sanitaires. Le Stabarzt a effacé leurs noms, sans difficulté.

Un feldwebel nous dit, pour passer le temps :

— Vous n'emporterez pas un trop mauvais souvenir d'ici.

Le lendemain matin, 15 juillet 1915, nous partons sous une pluie fine qui commence de brouiller l'horizon. C'est à peine si nous avons le temps de dire adieu à nos amis, tant ce départ a été promptement ordonné. Nous franchissons les grilles du camp. Les sentinelles referment les portes derrière nous. Nouvel arrêt, derrière les baraquements du corps de garde. On nous fait ranger sur deux rangs, par groupes de dix. Un officier casqué et botté s'approche de nous. Derrière lui, viennent Messieurs les lecteurs de la Kommandantur. A chacun échoit une section de dix sanitaires. Je me trouve à côté d'Amédée. Le soldat allemand qui est chargé de nous fouiller nous prie de lui montrer nos sacs et notre linge. Il s'excuse de la besogne qu'il doit faire : « Mais, n'est-ce pas ? c'est la guerre. » Il nous retire aimablement tous les carnets de notes que nous pouvions avoir. Amédée voit ainsi disparaître son cahier d'allemand ; il avait cru nécessaire d'apprendre cette langue, le jour qu'on l'avait nommé interprète. Le lecteur nous remet une grande enveloppe.

— Donnez-moi votre adresse en France. Nous vous enverrons ça, après la guerre.

Il nous remercie et se retire. L'officier se promène, regarde sa montre. La pluie ne cesse pas. Les faubourgs fument par toutes leurs usines. Les blés, devant nous, sont couchés par les orages. Nous attendons. On nous compte de nouveau ; les sentinelles nous entourent.

— *En avant, marche !* dit l'officier allemand.

Nous rejoignons le chemin qui menait au camp. Nous nous retournons pour voir l'effet des baraques noires, symétriquement alignées, des tentes trapues, qui suivent les ondulations du sol, et quelques pauvres arbres que l'on remarquait à peine, dans ce désert sans végétation, où il ne poussait que des planches goudronnées.

Ainsi, j'avais vécu là, pendant une année environ... Je regardais longuement, pour la dernière fois, avec un brin de mélancolie, comme il sied, quand on quitte pour toujours un endroit, si monotone soit-il, où l'on a espéré et souffert.

Et puis, ce ne fut plus que la joie du retour. Nous retrouvons la gare d'Oberzwehren où, dix mois auparavant, nous avions débarqué dans la nuit.

Un train arrivait. On nous fit monter dans des wagons de quatrième classe; une cloche sonna; nous partîmes.

Nous suivions la ligne Cassel, Francfort, Darmstadt, Fribourg et Constance. Peu de soldats dans toutes ces gares, peu d'employés aussi; quelques jeunes recrues, qui ressemblent à des enfants de troupe, nous regardent curieusement, à Darmstadt. Des dames en voiles noirs, des enfants. Pas de cris. Ces grandes gares, désertes en ce moment, paraissent immenses, avec leurs nombreuses voies et leurs quais abandonnés.

Entre Fribourg et Constance, un hangar pour zeppelins. Des cavaliers courent dans la plaine. Des sentinelles sont disséminées dans des bosquets de bois. Un soldat monte la garde sur la toiture du hangar, à côté d'une mitrailleuse. Notre train s'arrête là, vingt minutes. Des officiers aérostiers s'approchent de la voie; ils viennent pour nous parler. Ce sont toujours les mêmes questions. Je remarque une fois de plus que ces messieurs s'expriment en un français correct.

Nous arrivons le 16 juillet, à onze heures du matin, à Constance. On nous fait cantonner dans une petite caserne de banlieue. Le pain que l'on nous donne est gris, sans comparaison comme goût et qualité avec celui que nous touchions au camp. Le 19 juillet au soir, arrive l'ordre de nous tenir prêts. Des soldats allemands nous fouillent encore une fois. Ils retirent des pièces d'or françaises à deux sanitaires à qui ils remettent en échange du papier. Un homme crie aussitôt :

— Planquez les jaunets!

Les soldats allemands ne trouvent pas d'autre argent français sur les prisonniers rapatriés.

On nous conduit à la gare. La foule se presse sur notre parcours. Pas un cri. Des enfants, en casquettes bleues et rouges, nous suivent. Ils marchent pieds nus. Nous traversons une ville, où les arbres sont nombreux. Des officiers suisses nous attendent à la gare. Ils nous comptent. Nous nous retrouvons ensemble, Amédée, le Portugais, le Boxeur... Ce n'était vraiment pas pour Breslau...

Aussitôt que nous avons quitté Constance, des acclamations nous saluent. Des Suisses crient : « Vive la France ! » et agitent des drapeaux. Et c'est ainsi jusqu'à Genève, jusqu'à Lyon.



Maintenant, rentré en France, je me rappelle les monotones journées vécues là-bas. Ces dix mois dans un camp retranché, loin du monde civilisé, me paraissent longs comme des années. — Si, du moins, il nous en restait quelque chose... Oui, peut-être... quelques mots allemands que nous avons emportés.

Au mois de juin, les sous-officiers et caporaux français, chefs de section, devaient, chaque matin, répondre en allemand aux questions — (toujours les mêmes) — que leur posaient les feldwebels.

— Combien d'hommes avez-vous? — Combien de malades? — Combien de disponibles? etc.

C'est en allemand que se prononçait le « garde-à-vous » (Achtung!), le commandement du repos (Ruhe) et l'invitation au silence. Au reste, ceux-là seulement qui parlaient l'allemand obtenaient quelque chose de nos gardiens, qui pensaient sans doute ainsi nous germaniser un peu.

Les prisonniers de guerre retiendront quelque temps encore dans leurs souvenirs le *morgen* (bonjour) que les feldwebels prononçaient *morienne* quand ils traversaient nos lazarets. Ils se souviendront de *Los!* (en avant), *Platz!* *Raus!* (dehors), *Schnell!* (vite), *Weg!* (loin), de quelques injures internationales, comme *Schweinerei Franzose* (cochonnerie de Français), de *Brot* — le pain, parce qu'ils en manquaient — et du mot, le plus étonnant de tous, que les Allemands ne prononçaient pas sans terreur: le *Typhous*, parce que cette épidémie fut, pendant cinq mois, la souveraine incontestée du camp.

N'attendez pas que je dise mes impressions de rapatrié et la joie qu'un Français peut éprouver de rentrer en France... Il est une chose cependant que je ne saurais garder: ce qui m'a le plus surpris, je crois bien que c'est le peu de salut que l'on accorde, en France, aux officiers. Je puis l'avouer: j'ai appris, là-bas, la rude discipline allemande. Je sais maintenant me tenir immobile comme un arbre, ce qui ne gêne en rien au moment de l'action.

J'ai vu, chez les Allemands, la persévérance, la ténacité dans l'effort. Ils ont construit des tentes qui tremblaient lorsque le vent soufflait; ils en ont fait des baraques solide-

ment construites. Cet été, ils ont aménagé des fontaines et des abreuvoirs qui ne craindront pas le gel de cet hiver ; ils ont échafaudé des lazarets mal compris ; mais les derniers bâtis ne répétaient pas les erreurs des premiers.

Et je retiendrai encore leur patience, leur goût de l'ordre, leur amour de l'organisation, toutes « qualités vraies que nous devons, — selon le mot de M. Maurice Barrès, — hériter d'eux », sans quoi cette guerre ne nous aurait rien appris.

Il est de grandes conquêtes que nous devons entreprendre : sur nous-mêmes.

ÉMILE ZAVIE.

LA CASA SECA

(Suite 1)

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

PRÉLIMINAIRES. — L'action se déroule dans la Manche espagnole, trop peu connue malgré Don Quichotte, la beauté de ses paysages silencieux et la survivance de ses coutumes, de ses costumes, de ses types traditionnels.

Dans cette sauvage province, la différence d'âme qui sépare comme deux races le peuple et la bourgeoisie apparaît si crûment qu'il a suffi à l'auteur de réunir quelques récits régionaux dont les personnages vivent encore pour composer ce livre, moins roman que symbole, à deux pas de l'authentique Casa Seca (la Maison Sèche).

I. LA BROUSSE. — Sur le plateau, devant une cabane accrochée à un arbre, le vieux berger *Joaquin* rapporte à sa femme *Dionisia* une fillette endormie, d'environ trois ans, découverte au pied d'un olivier. Les misérables adoptent sans autre formalité la belle enfant qui ne sait que son nom : *Candida*. Et *Candida* grandit entre eux, libre, mélodieuse et insouciante, comme un oiseau de la brousse.

II. EN VILLE. — Vers la même époque, une petite fille naît dans une ville voisine. Elevée sous la férule de sa mère, *Doña Pepa*, avec sa sœur aînée *Milagros*, cette *Nieves Alarcon* devient en quelques années un parfait modèle d'éducation bourgeoise.

III. LE RIO DE L'AIGLE. — Le berger *Joaquin* étant mort, à douze ans *Candida* hérite d'une chèvre qu'elle entraîne un jour d'été jusqu'au Rio. Presque sous ses yeux un aigle gigantesque enlève sa favorite ; et tandis qu'elle se désespère, un coup de feu rejette les animaux à bas. Le chasseur paraît. C'est *Juan-José Jimenez*, propriétaire de la Casa Seca. Il refuse la chèvre que la fillette lui offre en signe de gratitude, et s'éloigne. Pendant cette minute, *Candida* s'en est éprise, chimeriquement.

IV. CORRIDA. — A douze ans, la jolie *Nieves* assiste à une course de taureaux, dans la petite ville de province. Les péripéties de la corrida s'entremêlent à ses intrigues de jeune señorita ambitieuse. Elle vient d'apprendre la ruine de son amoureux, *Antonio Herrera*, et lui bat froid ; mais, par

(1) Voy. *Mercur de France*, n° 411, du 1^{er} août 1914. Nous enverrons gratuitement ce numéro à ceux de nos nouveaux abonnés qui nous en feront la demande. Sont considérés comme nouveaux tous les abonnements pris depuis avril 1915.

contre, prodigue à *Francisco Jimenez* (le plus jeune fils de la Casa Seca) ses plus séduisants sourires.

V. A LA FONTAINE. — Candida, devenue grande, doit remplacer Madre Dionisia dans les soins du ménage. Elle va, pour la première fois, chercher de l'eau à la fontaine proche de la Casa Seca. Survient Juan-José Jimenes, qu'elle n'a plus revu depuis l'incident du Rio. Elle n'a pas cessé de l'aimer. Il s'en aperçoit et, brutal, exige un rendez-vous que la taciturne accepte sans comprendre, sans pouvoir même soupçonner, tant elle est candide, sous arrière-pensée.

VI. A LA FENÊTRE. — Selon la coutume espagnole, Francisco Jimenez, fiancé à la jolie Nieves Alarcon, l'entretient, le soir, à la fenêtre de sa chambre. Marivaudage. Francisco réclame finalement un baiser, que Nieves refuse avec une incomparable vertu. Au fond du cœur, ses riches fiançailles n'ont pu détruire une préférence secrète pour Antonio Herrera, qu'elle a volontairement trahi.

DEUXIÈME PARTIE

I

Nieves à Antonio Herrera.

Toujours cher Antonio,

Je te parle en toute confiance, car je sais combien ton amour est généreux et j'ai besoin que tu m'aides à remplir mon devoir.

Je dois épouser Francisco Jimenez lundi prochain, à l'église de la Merced. J'ai donné mon consentement. Ne te fâche pas, hélas ! Je ne suis pas assez savante pour te raconter par lettre le détail de notre malheur, mais je te jure que je te fournirai de vive voix toutes les explications que tu pourras désirer. Il a fallu me soumettre ; ma mère voulait ce mariage, et tu sais que j'ai toujours été une fille obéissante, même aux dépens de mon cœur. En outre, elle a fait un vœu à Sainte-Marie-des-Neiges, et si j'y manquais nous encourrions toutes deux les peines éternelles.

N'augmente pas mon chagrin par une réponse méchante, je t'en supplie. Songe que je t'écris avec des larmes dans les yeux, et ôte-toi de la tête toute intention de scandale le jour de mes noces ; ce serait ma mort. O Antonio de mon cœur, agis en caballero !

J'irai vivre à la Casa Seca, señora de campagne comme l'est Milagros depuis quatre ans ; ma mère nous y rejoindra sans doute avec don Pedro.

Plains-moi et reste calme. Personne ne peut prévoir ce que réserve l'avenir. Si le hasard nous réunit quelque jour, Dieu m'est témoin que tu ne regretteras pas ta patience.

Un triste salut de ta fidèle

NIEVES.

II

Dans la cabane envahie par la nuit, Candida se terrait, éperdue. Une minute avait foudroyé son rêve, — à jamais, à jamais terni la lumière de ses yeux...

Durant trois jours elle ne franchit pas la porte; du chevet de Dionisia elle devinait bien quelle ombre rôdait là-bas, derrière les chênes-verts, mais n'imaginait pas qu'il pût y avoir quelque chose de commun, encore, entre elle et cette ombre.

Puis, l'eau manquant, elle dut retourner à la fontaine.

Le soir tombait, aucune femme ne s'était attardée sous les arbres : elle ne fut pas surprise d'apercevoir Juan-José qui guettait sa venue.

— Allez avec Dieu ! dit-elle simplement.

Tandis qu'elle regardait l'eau rejaillir dans sa cruche, il l'accabla de reproches et de protestations : Pourquoi lui en voulait-elle ? A vingt ans, une fille sait bien ce qu'elle espère lorsqu'elle accepte un rendez-vous dans une maison écartée... Du repentir ? Le dommage n'était pas si grave ! D'autant moins qu'il se sentait ensorcelé depuis leur rencontre ; il n'arrivait pas à l'oublier, ne supportait plus l'idée de se passer d'elle... Hé bien, il la sortirait de sa cabane, l'installerait dans une maison de campagne, avec une servante, lui donnerait des robes, de l'argent, comme un époux ; oui ?

Il s'attendait à un élan de joie. Elle l'enveloppa d'un coup d'œil songeur, et, posant sans hâte sa cruche sur la tête, se retourna pour s'en aller.

— Mais je veux une réponse. Que signifient ces manières ? cria-t-il. Je t'offre plus que tu ne pouvais attendre, plus que je n'ai jamais offert à une drôlesse de ta sorte... et tu te tais ?

Dressé devant elle, il lui secouait le bras d'un air menaçant :

— Mon cantajo vacille, l'eau va vous inonder, señor.

Il frappa du pied avec emportement :

—Fixe tout de suite la somme que tu escomptes pour revenir au quinto.

Elle eut un léger haut-le-corps et s'éloigna, de sa démarche cadencée et sûre, sans lui jeter un regard.

— Fille de rien, malhonnête ! jura-t-il, plus humilié que si elle l'eût bravé.

Ils franchirent la région des chênes-verts, descendirent le plateau, s'enfoncèrent dans la brousse à la nuit noire. Et là, sans y songer, Candida reprit son chant avec une telle indifférence qu'il en cessa de grommeler, ahuri ; — puis sa colère fit irruption.

— Tais-toi ; cesse de me provoquer ou tu t'en repentiras, foi de Jimenez ! Pose ton cantajo sur une hanche et écoute-moi. Je ne t'ai pas forcée à me rejoindre, l'autre jour : tes yeux en disaient plus long que moi... Le nieras-tu ? Non. Alors, où est ma faute ? Tu ne croyais pas que je te demandais de me rejoindre pour m'apprendre des soledades, tout de même ? Et ma fièvre... Chacun la connaît, cette fièvre. D'ailleurs lorsque j'ai jeté tes herbes sur le carreau, tu ne t'es pas retirée ; pendant que je te rappelais ta promesse d'autrefois, tu répétais : « Je ne vous refuse rien ». Tu comprenais pourtant bien ce que je désirais, hija mia. A la première étreinte, tu as pâli comme un cierge, sans me repousser ; tu restais muette, inerte, la main sur les yeux... Voyons, tu n'étais pas paralysée, si tu voulais te défendre ?

Ensuite... Ensuite je ne me souviens plus de toi. J'ai dormi, je crois.. En tous cas, en me réveillant, j'ai trouvé la porte ouverte et la maison vide. Pourquoi ? T'ai-je brusquée ? Tu ne résistais pas. T'ai-je trompée ? Aucun homme ne t'aurait mieux prouvé sa reconnaissance. Alors ? Alors ?

Elle le laissait gesticuler sans ralentir sa marche, évitant avec un soin paisible les touffes de houx qui cherchaient à retenir sa jupe. L'odeur libre et amère de la brousse, seule, les séparait.

— Je sais que tu penses à moi depuis longtemps, tu me l'as avoué l'autre matin à la fontaine : malgré ton orgueil, tu acceptais de me servir, et ensuite tu t'es donnée sans débats. Et maintenant que je t'offre mon amour, avec l'aisance, non seulement tu n'acceptes pas, mais tu me gardes rancune. Pourquoi ces contradictions ? Ne fais pas la sotte et réfléchis

plutôt aux avantages que te réserve un amant riche, qui ne te déplaît pas.

La nuit s'éclaircissait sous la lune montante... Il parlait, parlait, convaincu qu'elle ne résistait que par intérêt et céderait à une offre plus forte ; mais comme il prétendait l'obtenir au meilleur compte, il s'évertuait à ne gonfler ses discours que de promesses venteuses.

Elle se taisait toujours.

... Brusquement, la petite cabane accrochée à un olivier se profila dans la pénombre, et Juan-José, qui la supposait encore loin, sursauta.

— Dieu de Dieu, nous voici arrivés sans que tu desserres les dents : veux-tu me rendre enragé ? Les chiens qu'on prive d'eau mordent.. Prends garde, Candida, je suis le maître par ici.

— Le maître de quoi ? défia-t-elle.

La voix du quémendeur redevint suppliante :

— Je t'offre une fortune, songe : une maison dans la sierra, une servante, toutes les robes que tu voudras, — et moi pour te cajoler. Ne t'entête pas.

Elle avait pris son cantajo à bout de bras et pénétrait déjà sous l'étroite ouverture.

— Réponds-moi un mot, un seul : acceptes-tu ?

De la hutte où scintillait une tremblante lueur, les syllabes jaillirent comme des pierres :

— Rien, adieu.

Un juron formidable se répercuta dans la lande ; des branches craquèrent.

— A qui donc parlais-tu ? s'étonna la vieille.

— A Juan-José Jimenez.

— Tu l'as rencontré sur ton chemin ?

— Il me suit depuis la source...

— Que te veut-il ?

Elle affirma, sincère :

— Je l'ignore.

— Il est riche. Les Jimenez possèdent presque toute la région, de grands troupeaux et plusieurs haciendas comme la Casa Seca. Don Juan-José t'a parlé d'amour ?

— Seigneur, non ! protesta Candida en frissonnant.

— C'est dommage, dit la vieille qui, la sachant incapable de mentir, ne soupçonna rien de plus.

Les rencontres se multiplièrent.

Affolé par ses refus, décidé à satisfaire sa passion coûte que coûte, Juan-José ne s'en tenait plus à l'offre d'une maison ; il implorait le mariage et tentait de l'éblouir par l'énumération de ses richesses.

— Quand bien même vous me donneriez tous vos douros, qu'en ferais-je ? lui jeta un jour Candida excédée.

Juan-José en perdit le souffle... Dédaigner l'argent à ce point, c'était de la démence ! Jusqu'alors, les pauvresses qu'il avait mises à mal, après quelques criaileries, s'étaient sagement contentées des présents qu'il daignait leur octroyer, sans cesser de le traiter en maître. Et cette pastora nourrie de fromage de chèvre refusait un sort de señora, et non pas même avec respect, mais en l'accablant, lui, de sarcasmes et de sottises ! Elle connaissait des proverbes secs comme des coups de triques qu'elle appliquait avec une rigueur intolérable, ou des coplas d'un mépris à se casser la tête contre les pierres...

Bafoué, vaincu, enflammé, le grand Jimenez dépérissait de jour en jour comme un taureau tourmenté par un taon.

Un matin, Candida le trouva étendu à quelque distance de la cabane, enroulé dans sa cape comme un moribond, et protesta :

— La brousse ne doit pas être empoisonnée par les bêtes crevées.

— Fille de l'enfer, tu m'aimais pourtant, autrefois.

Elle haussa les épaules :

— L'eau passée ne fait pas tourner le moulin.

— Je ne bougerai pas d'ici que tu ne m'aies promis de me suivre.

— Grand bien vous fasse, señor.

Mais, au crépuscule, l'obsession de cette forme cadavérique échauffa ses nerfs ; elle s'approcha :

— Retirez-vous, don Juan-José.

— Ay mñer, tu m'as jeté un sort ! Je ne dors plus, je ne mange plus, je ne commande plus. Que m'importe de vivre, débile comme un agonisant ?

Elle remarqua sa mine harassée avec irritation.

— Que voulez-vous, pour Dieu !

— Toi.

— Non.

— T'épouser.

— Ça !

— Tu régneras à la maison, sur mes frères, sur leurs femmes, sur leurs serviteurs.

— Et puis ? railla-t-elle.

— Je me soumettrai à toutes tes volontés. N'as-tu aucune ambition ? Tu refuses les bijoux, les toilettes... Les voyages ne te tentent-ils pas ?

— Et puis ?

— Je t'aime. Tu es la plus belle, la plus fière... O Candida, si je t'ai déplu, pardonne-moi. Je baise tes pieds dans la poussière.

Son rire insultant le fit bondir.

— Mon cœur n'est qu'une blessure et tu t'amuses à le déchirer. Dieu, Dieu, faites-moi mourir !

Elle l'enveloppa d'un regard méchant :

— Le vent emporte vos paroles comme des plumes... Allez-vous-en, don Juan-José ; le Seigneur ne vous écoute pas.

— Mais enfin quel crime ai-je commis ? hurla-t-il avec fureur. Un acte dont aucun homme à ma place ne se serait privé... Pouvais-je prévoir que tu m'en voudrais si durement quand tu te livrais si vite ?

— Je ne vous reproche pas l'acte, dit-elle.

— Alors quoi, doux Jésus !

— Sais-je...

Et ce qu'elle ne pouvait expliquer, en effet, parce que son cœur était trop farouche et son vocabulaire trop humble, c'est qu'elle avait moins souffert du déchirement infligé à sa chair qu'elle ne souffrait maintenant d'avoir perdu son idole, de se sentir dépouillée de sa religion, de sa certitude, de toutes ses joies, — par cette brute...

Il la devina si hostile qu'il se roula contre terre à demi fou sous son regard impitoyable. Puis elle laissa tomber :

— Si j'acceptais, don Juan-José...

Il tressaillit, croyant qu'elle se moquait ; mais sa bouche restait grave.

— Si j'acceptais, j'y mettrais une condition.

— Je promets d'avance.

— Attendez ; il faut d'abord m'entendre, prononça-t-elle avec âpreté. En vous épousant, comme je ne vous aime pas, je reste libre.

— Oui.

— Et je regarderai qui me plaira.

Il sursauta, retomba.

— Soit.

— Réfléchissez.

Il préférerait ne pas réfléchir.

— Comme tu voudras.

— Vous avez compris ? insista-t-elle.

— Oui.

— Et vous acceptez ?

— Candida...

— Non ?

Il cria :

— Le ciel m'entend : j'accepte.

— Et puis, nargua-t-elle en l'imitant, passé le péril, saute le saint !... Mais peu importe, je ne redoute personne, veuillez revenir dans une semaine, j'aurai choisi.

— Pas avant ?

— Pas un jour.

Par un singulier illogisme, la lâcheté dont il faisait preuve adoucît cette fille si fière. Pour la première fois ce soir-là, elle prit conseil de la vieille, qui s'indigna :

— Juan-José Jimenez, le mariage, et tu hésites ? Tu perds la tête ! Quand retrouveras-tu un aussi bel homme, solide, riche, amoureux... Que te faut-il donc ?

— Il achète mon corps.

— Et qu'as-tu d'autre à lui offrir ? Il fait son métier d'homme. Tu devrais lui baiser les mains.

— Oh... il répare un tort.

— Auquel tu t'es assez facilement prêtée, sans reproche, chiquitilla. Je sais que ces choses arrivent plus vite qu'on ne pense ; mais tu peux quand même te féliciter d'en sortir avec l'anneau d'or au doigt au lieu d'un innocent sur les bras. Et pour finir, quel grief lui gardes-tu, puisque tu lui as cédé de ton plein gré, qu'il désire t'amener devant le señor curé et ne demande qu'à te rendre heureuse ?

Candida murmura, si sourdement que la vieille ne put ouïr, pas plus qu'elle n'aurait pu comprendre :

— Heureuse ! Je portais un ciel, pour lui, dans mon âme.

Elle objecta tout haut :

— Chacun va se moquer de moi dans cette maison de riches. Je ne connais que les habitudes de la brousse, mettez-vous à ma place.

— Que j'aïlle au chaud et raillent les gens, prononça madre Dionisia avec autorité. Jusqu'ici je n'ai pas voulu t'ennuyer de mes plaintes, mais qu'arrivera-t-il si je reste infirme ? Ta dentelle nous suffit à peine quand je me charge du ménage ; et pour aller la vendre toi-même, tu te feras voler... Sans compter qu'avec ces yeux-là les hommes ne te laisseront jamais tranquille.

— Vendre ma dentelle... ? répéta Candida terrifiée.

— C'est clair ! Mieux vaut ne dépendre que d'un seul, *niña* ; crois-en l'expérience de la mère qui t'a nourrie quand tu n'étais qu'un chat affamé, — et adoucis un peu sa vieillesse.

— Vous avez raison, dit la vagabonde, frappée au cœur par ce rappel à la gratitude.

Elle ne discuta plus.

D'ailleurs un morne dégoût étouffait en elle l'intérêt de l'avenir. Ici ou là, avec ou sans Juan-José, qu'importait, maintenant que de toutes façons il lui fallait vivre *sans Lui* ?

Et la semaine suivante, lorsque le Jimenez reparut avec son fusil sur l'épaule et une figure de l'autre monde, avant même qu'il eût ouvert la bouche, sans sourire ni amertume, elle lui jeta son consentement.

III

Leur union fut bénie à la hâte dans l'église du village voisin, cette petite église rose dont le clocher se dressait comme un index vers le ciel, devant la brèche des sierras.

Pénétrant là pour la première fois, Candida ne comprenait rien aux cérémonies dont on l'entourait ; ses connaissances religieuses se bornaient à peu près aux formules qui servent à s'exclamer ou à jurer, et à la prière qu'elle répétait machinalement chaque soir avec madre Dionisia.

Lorsqu'elle remarqua contre l'un des murs une série de personnages nus qui rôtissaient dans les flammes :

— Qu'est-ce que cela ? s'enquit-elle.

Juan-José la renseigna :

— Ce sont les damnés qui brûlent en enfer.

— Pourquoi damnés ?

— Parce qu'ils ont péché.

— Péché?...

Surprise par le ton solennel, elle se fatigua l'imagination à déterminer un péché, au point d'en oublier la messe nuptiale... Seuls les témoins, l'officier légal et quelques enfants rôdeurs y assistaient. Mère l'Expérience n'avait pu se lever; et malgré les menaces du chef de famille aucun des habitants de la Casa Seca ne jugeait opportun d'approuver sa mésalliance.

Dans la carriole qui les ramenait chez eux, Candida remarqua cet isolement :

— Votre famille m'en veut ?

— Tout s'arrangera vite, affirma Juan-José.

— Vais-je trouver beaucoup de monde ?

— Cinq personnes, en attendant le retour de mon frère Francisco et de Nieves Alarcon, qui font leur voyage de noces en France.

— Cinq personnes ?

— D'abord doña Pepa, la mère de mes deux belles-sœurs, et don Pedro son homme... d'affaires, enfin un ami très tendre qu'elle épouserait par convenance si le testament du défunt n'avait prévu le cas pour lui supprimer ses rentes. D'ailleurs elle aurait bien tort : le Pedro marque dix ans de moins qu'elle et court les filles... Maître de la caisse il ferait sauter les écus ; ainsi réfréné, c'est lui qui épluche les noix de la vieille au dessert ; sans compter qu'au lieu de gémir en cachette, elle peut s'offrir le luxe de crier tout son saoul quand elle découvre une de ses fredaines.

— Elle crie beaucoup ?

— Oui, pas mal.

— Chez vous ?

— Que veux-tu, niña ! Angel et Milagros l'ont réclamée à cause de l'héritage... Elle est insupportable, c'est vrai, — mais ils craignaient qu'en l'abandonnant à l'influence de Pedro, le gaillard n'en profitât pour se tailler la part trop large ; car elle dispose de la fortune Alarcon jusqu'à sa mort.

— Ay de mi, que de complications ! murmura Candida désespérée.

— Très simple, au contraire : tâche de ne pas trop plaire au luron et de ne pas trop déplaire à la vieille...

— Mais les autres ?

— Milagros... un peu aigre ; fais-lui compliment sur sa robe pour l'adoucir. Ma sœur Esperanza... une bonne fille qui ne pense qu'à son perroquet. Mon frère Angel... Ah ! de ce côté-là rien à craindre ; si tu ne te déguises pas en pâtre, il ne songera jamais à te regarder.

— Pourquoi ?

— Ne cherche pas à comprendre, c'est trop spécial.

— Jésus-Maria !

— Ne t'effraye pas si vite, chevrette ; tu entres dans la Société, voilà tout, prononça Juan-José avec une certaine emphase. — Et je parierais bien un couple de dindes qu'il ne te faudra pas quinze jours, intelligente comme tu l'es, pour te plaire dans ta nouvelle situation et apprécier l'argent dont tu faisais fi au milieu de la brousse.

Elle entra dans la Société ! Cette Casa Seca pleine de haines et de vices, dominée par les deux sierras noires que Juan-José appelait « *sa situation, l'argent* », c'était la Société. Et elle lui sacrifiait la brousse au parfum libre et puissant, la brousse aux grands ciels chimériques !

— Madre Dionisia, pourquoi m'avez-vous jetée en prison ? songeait-elle désespérément, obsédée par le désir de bondir hors de la voiture et de s'enfuir à travers les plantes.

— Voici le chemin des troupeaux ; nous arriverons dans quelques minutes, dit Juan-José. Un vrai plaisir de se mettre à l'abri, Santos ! Depuis hier, il souffle un froid à faire courir tous les chiens sans queue.

Un vent glacial sifflait entre les rideaux de cuir, contrariait l'effort des mules, et remplissait la pénombre d'épouvante. La nuit les rattrapa tandis qu'ils gravissaient la côte, et les murs blafards qu'on discernait là-haut entre les oliviers, avec leurs fenêtres noires béant comme des gueules presque à ras de terre, éclatèrent plus sinistres...

Devant, derrière, à droite, à gauche, grouillante et grognante dans l'ombre, une multitude nauséabonde s'élevait avec eux ; et lorsqu'ils se trouvèrent devant la maison, Candida

transie reconnu qu'elle pénétrait dans la Casa Seca au milieu d'un troupeau de porcs qui rentraient à l'étable.

Sur le seuil, l'écho d'une voix irritée l'atteignit :

— Il sera bien temps d'admirer cette va-nu-pied demain ; suivez-moi, Pedro.

— Maison de femme riche ; la maîtresse commande et crie, salua-t-elle sans s'émouvoir. Cela nous promet de beaux jours.

— C'est ce que nous verrons, jura Juan-José. Pour l'instant, nous allons manger.

Ils barbotèrent de flaque en flaque à travers la cour et entrèrent de plain-pied dans un des locaux d'enceinte : c'était la salle des repas.

Une suspension éclairait fantastiquement les personnages réunis autour de la table, trois, — ou quatre, si l'on comptait le cacatoès auquel Esperanza Jimenez, à cette minute même, débitait d'un ton suraigu sa leçon quotidienne :

— Borracho, vidita mia, da un bezo... a la mamà, da un bezo, da un bezo... a la mamà (1).

Debout près du perchoir où se dandinait l'animal, la jeune fille tendait ses lèvres à la rencontre du bec, de telle sorte que, projetés en ombres caricaturales contre le mur, leurs deux profils n'en paraissaient qu'un, répété en sens inverse.

— Ma sœur, présenta Juan-José.

Elle fit brusquement demi-tour et avança son nez crochu, ses yeux ronds, d'un air hébété :

— Bonsoir, dit Candida.

— Bonsoir, répliqua une voix revêche de l'autre côté de la table. La nouvelle venue se retourna pour saluer une jeune femme surchargée de falbalas et de faux cheveux dont le mauvais goût accentuait jusqu'au ridicule la laideur d'un visage fané.

— Ma belle-sœur Milagros... et mon frère Angel, son mari, conclut Juan-José en désignant un homme à moitié dissimulé par l'ombre. Comme celui-ci s'inclinait, les médailles suspendues à son cou pendeloquèrent, sa figure maigre et jaune vint s'illuminer sous l'abat-jour ; et, remarquant ses yeux louches, son air confit en dévotion, pour la troisième fois Candida retint un sourire.

(1) Ivrogne, ma petite vie, donne un baiser... à la maman.

— Puisque les connaissances sont faites, à table, reprit l'aîné d'un ton impératif. Où se cache doña Pepa ?

— Veuillez excuser ma mère, Juan-José, soupira Milagros. Ses douleurs l'ont obligée à dîner dans son lit.

— Don Pedro avec elle, je suppose.. Bien. Bien. On a pris des repas sans eux dans cette maison, on peut en prendre d'autres. Assieds-toi ici, Candida ; ton couvert sera toujours placé à ma droite, que chacun se le tienne pour dit... Viens.

Elle s'assit, oscillant toujours entre le rire et l'horreur. Vivre avec ces gens-là, dans cette salle étouffante, non pas un soir, ni dix soirs, *mais toute sa vie*, — le pourrait-elle ? Elle examinait les murs surchargés de lithographies, de photographies, de glaces en étain, de cadres en rocailles, de céramiques, de porcelaines, de verre filé, contre un sombre et malpropre papier à fleurs, et un regret douloureux de la cabane l'envahit... Hélas ! les roseaux entre lesquels filtrait de l'air, la porte qui encadrait l'horizon immense, le brasero ami creusé dans le sol, la simplicité de la vieille, le silence du ciel et de la nuit...

— Je me sauverai ! se répétait-elle, suffoquant dans l'atmosphère de tabac qui s'épaississait de seconde en seconde.

Rester devant cette pile d'assiettes à voir défiler tant de plats inconnus, soir après soir, matin après matin, elle qui n'avait faim que d'espace, pourquoi ? Ces gens-là ne vivaient donc que pour manger ?

Juan-José essayait en vain de susciter une conversation ; ses remarques s'éteignaient dans un silence sépulcral. Profitant de la bombance, Milagros et Angel engloutissaient à s'en rendre malades. Esperanza se levait à tout instant, arrachait des mains d'un serviteur déguenillé les plats ou les boissons, les posait sur la table, puis se rasseyait d'un air sombre en s'étouffant de bouchées énormes. Dans son coin, mélancolique et mécanique, le perroquet ressassait :

— Borracho, vidita mia, da un beso... à la mamá ; da un bezo, da un bezo, da un bezo... à la mamá. »

Ah Dieu ! ce repas interminable reflétait donc l'avenir ? Pas tout à fait cependant. Si mal qu'on voulût l'accueillir, et malgré son avarice, doña Pepa tenait à étaler devant cette gueuse les convenances d'une maison bourgeoise un jour de noces ; et la procession des victuailles se déroulait avec une

pompe aussi médiocre qu'ostentatoire : aux omelettes à l'huile succédaient les poulets étiques, au cocido chargé de lard des poissons malodorants et des crevettes monstres et des mélanges dont la seule vue lui soulevait le cœur.

Au dessert, ayant par hasard aperçu sa pâleur, Juan-José se leva et l'entraîna sans prendre congé des siens.

Ils sortirent.

Candida se retrouva dans la nuit pure et fraîche, sous les étoiles qui clignotaient autour du profil chagrin de la lune ; et encore une fois elle voulut se sauver, s'arracher, comme une gitane sauvage qu'elle était, à cet homme qui l'avait achetée pour son bon plaisir et qu'elle haïssait.

Mais il la tenait impérieusement aux poignets et ne la lâcha que dans leur chambre. Elle se laissa tomber sans mot dire sur une chaise.

— Ils ont été un peu froids, formula Juan-José en manière d'excuse. Cela passera vite. Esperanza est une bonne fille !

— Aux simples apparaît la Mère de Dieu, coupa-t-elle d'un trait.

— Ha, ha, déjà les proverbes. Chacun possède le sien ?

— Chacun.

— Milagros ?

— Quoique la guenon se vête de soie, elle reste guenon.

Sa voix s'affermissait. Elle éprouvait un étrange réconfort à faire sonner entre ces murs les paroles de Dionisia.

— Et mon frère ?

— La croix sur la poitrine et le diable dans la poche.

— Qui t'a donc si bien approvisionnée de sagesse, démon ?

Il s'efforçait de rire, — flatté de découvrir tant de « sel » à sa femme, mais un peu inquiet de l'usage qu'elle menaçait d'en faire.

— Qui ? La vieille.

— Alors ma famille te déplaît ?

— Si vous voulez.

— Essaye donc de me tutoyer.

— Je ne peux pas.

En vérité elle n'avait jamais employé le *tu* ; suivant l'usage populaire de la province, elle disait *vous* et *señora* à sa mère elle-même.

— J'espère que tu t'entendras mieux avec Francisco et Nie-

ves ; mais tâche de te rapprocher des autres d'ici leur retour : ie ne veux pas que tu t'ennuies.

— Vous ne voulez pas que je m'ennuie ? répéta-t-elle amèrement.

— Non, sur ma parole, et si quelque chose te tente...

— Virgen, la plus belle !

— Quoi ?

— Dormir.

Elle s'était approchée de la fenêtre, nerveuse comme une bête mise en cage.

— J'ai pensé te satisfaire en choisissant notre chambre au nord.

— Je n'aime que le soleil.

— Mais l'été tu préféreras l'ombre.

— L'ombre, c'est la mort.

Au même instant, comme elle s'appliquait à scruter la nuit, une exclamation lui échappa :

— Les sierras noires !

Derrière les barreaux, la masse menaçante de deux sierras se déchiquetait contre le ciel clair ; et c'était bien les sierras noires, les geôlières redoutées et fuies depuis l'enfance qui bornaient la vue de sa chambre d'épousée.

Elle retomba sur sa chaise, les jambes tremblantes. Une peur superstitieuse annihilait sa résistance ; et Juan-José, qui appréhendait la lutte, put s'en emparer et l'étreindre avec rage...

Ce soir-là comme naguère il ne domina qu'une victime muette, une enfant éperdue d'angoisse et de nostalgie.

IV

Dès le lendemain, elle découvrit le maléfice qui faisait paraître les montagnes si sombres : un incendie avait dévasté les flancs de l'une, et la glaise rouge-sang de l'autre se montrait à nu.

Par une sorte d'amère jouissance à défier son destin, elle voulut les garder devant les yeux et refusa de changer de chambre. D'ailleurs, le paysage primitif qui s'étendait du pied des monts maudits jusqu'à sa fenêtre lui plaisait... C'était un grand espace couvert de la végétation drue de la brousse avec quelques places chauves barbelées d'asphodèles, un lieu solitaire dont la tristesse s'infiltrait dans l'âme comme une eau d'ou-

bli. Elle s'en enivrait pendant des heures, au grand mépris des dames de la Casa Seca, qui, n'ayant jamais songé à regarder un horizon campagnard de leur vie, n'hésitaient pas à supposer idiote cette pastora toujours absorbée dans sa contemplation.

Elle les laissait dire, silencieusement. Les dames de la Casa Seca ne lui en imposaient pas plus que la Casa Seca, maintenant. Et la Casa Seca, dépouillée du prestige de l'éloignement, n'était qu'un ensemble d'étables, d'écuries et de greniers, flanqués d'une aile d'habitation pour les maîtres, une vaste ferme s'ouvrant sur une cour bourbeuse.

A l'extérieur, bastide de terre sèche à un étage dont les murs crépis à la chaux, les tuiles rouges et les fenêtres noires se détachaient crûment contre l'azur, elle faisait plus d'effet : quelques figuiers de Barbarie décoraient sa façade, une nuée de pigeons l'enveloppait. Par derrière, une bouche de citerne recevait l'eau du ciel, assez rare si l'on s'en rapportait à la maussade appellation du lieu ; à vrai dire, les malins du pays prétendaient que l'adjectif « sèche » caractérisait plutôt l'âme que la propriété Jimenez, — et sans doute pouvait-il s'appliquer indistinctement à toutes deux. Par devant, la pente dévalait, semée de pierres crayeuses, de pies aux ailes noires et blanches, de troupeaux dont les toisons fauves éclairaient la brousse comme des fleurs de giroflées.

L'horizon s'ouvrait extrêmement vaste de ce côté-là, ondulé, avec le lit du rio zigzaguant au pied des collines et les vallons presque nivelés par la distance ; très, très loin les montagnes reparaissaient, bleues comme l'azur dans lequel enfonçaient leurs cimes, tellement immatérielles qu'elles augmentaient encore l'impression d'élargissement.

Une seule arête fixait le regard dans cette étendue : au nord-est, la petite église où Candida s'était mariée. Parmi les maisons rampantes du village, elle s'enlevait si nette, avec son clocher pointu et sa croix penchée qui découpait dans l'air une grêle dentelle de ferrure, qu'elle semblait à peine posée sur le sol. Une déchirure du cirque montagneux, à l'arrière, lui offrait pour fond un pan du ciel.

Candida apprit vite à aimer ces lointains et se détourna d'autant plus de son entourage. En vain, Juan-José essayait-il de l'associer aux intérêts communs. Elle bâillait lorsqu'il

citait trois chiffres, à moins qu'elle ne raillât l'âpreté au gain qui le dominait ainsi que tous les siens.

... Une avarice transmise de père en fils, à bon droit proverbiale, que celle des Jimenez. Ils possédaient une grande partie de la province et l'exploitaient en tyranneaux.

Non contents de tarifer l'eau de leurs sources, ils répandaient du pétrole sur le rio et sur les étangs pour obliger les gueux, bon gré mal gré, à y recourir. Ils vendaient très cher les racines de la brousse comme combustible de chauffage, à condition que l'acquéreur se chargeât de les extirper, réalisant ainsi le double bénéfice d'arrondir leurs revenus en défrichant leurs terres. Ils tiraient parti de tout, astucieusement, sordidement ; élevaient des poulains, des dindons, un peuple de cochons qu'ils nourrissaient avec les glands fournis en abondance par les chênes-nains ; déboisaient la région qu'ils couvraient de leurs bestiaux sous la garde de bergers à peine payés, comme Joaquin jadis ; cédaient aux étrangers des terrains de mines à des prix exorbitants ; prêtaient de l'argent aux malheureux à des taux usuraires... bref ne reculaient devant aucune friponnerie pour s'assurer d'un gain, quel qu'il fût. De notoriété publique, l'ancien Jimenez, cacique (1) du village voisin, exemptait des taxes ceux qui le régalaient de suffisants pots-de-vin. Les juges de la ville leur étaient tout acquis, car un petit-cousin Jimenez siégeait parmi les députés et moyennant de maigres subsides enveloppait les siens d'impunité.

Dans leur maison, où ils se faisaient servir sans salaire par les femmes et les filles de leurs débiteurs, même rapine. Par tradition, les señoras Jimenez savaient tondre un œuf : les armoires restaient fermées, les rations se distribuaient au haricot près.

Cependant la Casa Seca n'échappait pas à l'inévitable coutume espagnole, et un peuple de faméliques sans sou ni maille, pouilleux, loqueteux, au ventre vide, faisait insouciamment partie du domaine. Candida les préférerait de beaucoup aux patrons.

Ceux-là, elle les observait d'un œil impitoyable : autant que sa fière nature pouvait s'arrêter à un dégoût, elle abhorrait

(1) Personnage principal d'un petit bourg espagnol, qui s'arroge l'omnipotence, dirige les votes, répartit les impôts et prélève sur les misérables une sorte de dîme.

surtout doña Pepa, vulgaire, avare, égoïste et sensuelle, prête au sentimentalisme théâtral après les scènes les plus basses, qui, à table, avalait goulûment les meilleurs morceaux en prodiguant les sermons sur la charité, préconisait la « bonne tenue » avec d'intolérables grimaces et condamnait chez autrui tout ce qu'elle s'accordait à elle-même. Ce tempérament de bourgeoise repue, dont les seuls élans étaient de jalousie et les seuls mobiles d'intérêts, lui inspirait une sorte de répulsion physique.

Et elle n'arrivait pas mieux à supporter les mines pincées de Milagros, la stupidité d'Esperanza, les regards papelards d'Angel, le cynisme de don Pedro, le gros rire de Juan-José...

Jamais elle ne se mêlait à leurs entretiens. Qu'eût-elle pu dire ? Ils étaient d'une autre race. Pour elle, leurs plaisanteries n'avaient pas de gaieté, leurs colères pas d'émotion. Elle s'en isolait d'un cœur glacial.

Passant de sa pensive solitude à leur société médiocre, tout en eux l'étonnait et la choquait, — la politesse même, qui lui semblait une forme admise de la folie : ces durs Jimenez, incapables de tendre un verre d'eau sans regret, n'« offraient »-ils pas leur maison au moindre arrivant ? Les invités, qui asphyxiaient les femmes de fumée de tabac aux repas et les outrageaient de galanteries de brutes, ne se mettaient-ils pas « à leurs pieds » en les quittant ? Et que de protestations, de compliments, de paroles amicales pour cacher une universelle malveillance... ! Or, tous se satisfaisaient de ces formules dont ils connaissaient la fausseté, tous s'infligeaient la même comédie sans que personne en fût dupe !... A la mort d'une vieille tante à héritage, Angel avait résumé leur affliction en déclarant que « ce n'était en somme pas sa nourrice qui l'étranglait », et à huis clos la famille se disputait comme une meute de chiens sur les legs testamentaires ; mais lorsqu'un étranger apportait d'un air désolé ses condoléances, chaque Jimenez lui serrait la main avec des soupirs à faire girouetter les moulins de la province. Candida ne savait plus si elle avait envie d'en rire ou de s'en indigner. Elle se sentait essentiellement si différente, elle qui ne mentait jamais contre sa pensée, même d'une expression de visage ! Les dames de la Casa Seca, en présentant un objet à leurs connaissances, ne manquaient pas d'ajouter :

— Cela vous appartient.

Candida n'offrait ses robes à personne, mais sa générosité réelle se mesurait moins. Et c'était bien le pire reproche dont on l'accablait : elle donnait comme une fille du peuple, sans hésitation ni prêche, à tous ceux qui frappaient. Dès qu'un mendiant modulait l'appel plaintif : « Por Dios, señora », elle se dirigeait vers la cuisine.

Et comme il en venait d'innombrables, des bobos (1), des tontos (2), des enfants impudents, des pauvresses à demi nues, des claque-dents à figure fataliste, journellement la fureur de doña Pepa se renouvelait :

— Pourquoi faire l'aumône à ces bandits, mujer !

— Des bandits plus nobles que nous.

— Ils nous assassinaient tous, s'ils le pouvaient.

— Dieu vous entende ! répondait Candida...

Ce qui ne pacifiait pas la situation.

Jamais pourtant la vagabonde ne daignait se plaindre des tracasseries auxquelles l'exposait cette inimitié. Mais ayant découvert par hasard qu'Angel supprimait en cachette la moitié des provisions destinées à Dionisia, elle courut au bureau où son mari alignait des chiffres, criant :

— Juan-José, suis-je tombée ici dans une caverne de voleurs ?

Il la contraignit à s'expliquer, sourit de sa colère et lui assura que les envois seraient dorénavant surveillés par le Tío Escolastico, son homme de confiance.

— Personne d'autre ne t'a contrariée ?

— Oh ! moi... laissons. Mais je vous préviens que si la mère manque du nécessaire, je m'en vais.

Il jeta sa plume à l'autre bout de la pièce et en moins d'une minute rejoignit son frère.

— La première fois que tu barboteras dans les provisions de la rebouteuse, gare à ton museau ! As-tu compris ?

Le cadet, jaune citron, fila doux. Mais cela non plus ne pacifia point la situation...

On en voulait surtout à l'étrangère de l'inadmissible pouvoir qu'elle conservait sur son mari, au lieu de lui obéir comme une épouse ordinaire. Elle devait le dominer par un sortilège, car,

(1) Simples.

(2) Sots.

malgré sa ladrerie, il eût dépensé sans compter pour lui plaire et certainement répandu le sang de ses veines pour s'en faire aimer. Il parvenait à peine à posséder son corps.

Non qu'elle y apportât du mauvais vouloir ; elle lui pardonnait même d'avoir abusé de son ignorance ; mais elle ne pouvait lui pardonner son perpétuel souci de dépouiller les misérables : la vilenie l'atteignait comme une humiliation personnelle.

La première fois qu'elle en fut témoin, ils se promenaient dans la campagne, après une semaine de pluie. Deux femmes lavaient des vêtements au bord d'un marécage : l'une était vieille, l'autre enceinte ; leur respiration pénible hachait le silence.

Comme elle s'apprêtait à répondre à leur salut, Juan-José s'avança de quelques pas, la main déployée :

— L'argent, dit-il.

— Mais c'est l'eau du ciel, Señor ! gémit la vieille.

— Tombée sur mon territoire ; que chacun paye son patacon, décréta le Jimenez.

Et tout à coup Candida se trouva entre eux.

— Don Juan-José veut plaisanter, pauvres ; prenez ces réaux pour les enfants et lavez en paix.

Pendant que les femmes formulaient avec stupeur le sacramentel « Dieu vous le rende », elle entraîna son compagnon sans lui jeter un regard. Il tenta de protester :

— Cela ne se fait pas qu'une femme commande à son mari, ni qu'elle lui donne tort en public. Et pourquoi gaspiller ton argent si mal à propos : n'as-tu pas vu que la Sanchica porte un dixième enfant ? Des gens qui prétendent crever de faim et n'arrivent pas à payer leur terme, une honte ! Faut-il encore leur faire des cadeaux ?

Et comme Candida se taisait, il ajouta :

— Toi, niña, tu n'entends rien aux affaires.

Elle songeait :

— De cet homme-là j'aurais consenti à devenir la servante ! et elle le méprisa. Elle le méprisa trop, — comme elle le dominait trop, — pour qu'il pût jamais, malgré tout son amour, gagner une place dans son cœur.

V

Nieves Alarcon Jimenez à Doña Pepa.

De Paris.

Très chère mère,

Nous sommes arrivés à Paris depuis trois jours et je n'ai pu t'écrire tant nous menons une vie agitée. Ici le temps compte, figure-toi ; chaque minute vaut une heure : les gens ont l'air aussi pressé que s'ils s'acheminaient vers une corrida ou craignaient de manquer un train. Personne ne sourit, personne ne flâne... Quelle ville terrifiante que cette ville de plaisir !

Il faudrait des années pour te raconter ce que je vois, plus de choses en un jour que chez nous en douze mois ; aussi m'en tiendrai-je aux impressions principales, peu favorables aux Français, je l'avoue, sauf en ce qui concerne les magasins. Tu ne peux t'imaginer, mamà, la grandeur des magasins de Paris ; et on y trouve tout pour rien : ce matin j'ai choisi un tour de cou en fausse-hermine beaucoup plus large que celui de Milagros... devine combien ? Je te l'affirme : dix pesetas. Et sans marchander.

Francisco fait des folies. J'ai beau le retenir, il ne peut voir une jolie cravate sans l'acheter. Avec quelle collection va-t-il revenir à la Casa Seca, et qu'en fera-t-il, Purissima ! A moins de séduire les chevrières... Bien qu'il m'offre chaque fois des fleurs ou un bibelot de compensation, je suis trop raisonnable pour ne pas le gronder.

Nous allons presque tous les soirs entendre des zarzuelas (1) que je ne comprends guère ; mais pendant le spectacle j'examine les toilettes des femmes, avec une certaine surprise. On m'avait toujours dit que les Parisiennes s'habillaient bien : qu'en penser ? Elles se contentent de parures si mesquines que la moins élégante de nos señoras les dédaignerait : des robes qui ne contiennent pas six varas (2) d'étoffe entre la jupe et le corsage, à peine garnies, et de couleurs si étranges qu'on les montrerait du doigt chez nous. De même dans la rue je remarque des jeunes dames coiffées de casseroles, de soucoupes ou de tasses, enfoncées jusqu'à la nuque, sans autre décoration qu'un nœud ou une aigrette.. Songe à nos

(1) Saynètes.

(2) La vara mesure 82 centimètres.

grands feutres couverts de plumes, de velours, de fleurs, de galons, de gazes : au moins, *voilà* des chapeaux !

Oui, vraiment, peut-on trouver les femmes séduisantes, ici ? On dirait qu'elles se promènent en peignoir, dépourvues de poitrine, de hanches, de tailles, et maigres comme des allumettes. Francisco me répète tout le temps que s'il ne m'avait pas avec lui il chercherait en vain une compagne appétissante depuis son entrée à Paris. On vante toujours leur chic... Leur chic ! Pour aller au théâtre elles s'affublent de la mantille comme la guenon de Rosita Mayoral quand nous lui prêtions un bout de chiffon ; et les plus riches s'empaquentent dans des châles de Manille à devenir la risée d'une cigarière du pays.

Du reste, je ne sais pourquoi l'Espagne est autant à la mode parmi eux, car il faut s'appliquer pour la reconnaître. Par exemple, on organise des sevellanas dans presque tous les cafés-chantants, rien de plus comique... Figure-toi, mamà, une salle qui écoute et regarde sans pousser un « olé ! » sans battre des mains, sans chanter, sans crier, sans acclamer, sans jeter une fleur, ou un chapeau, ou un cigare. Et devant ce public glacial, de pauvres *tiples* clignent des yeux, font des mines et se contorsionnent sous prétexte de danses... Je disais comique, n'est-ce pas plutôt lamentable ?

Autre chose : on prétend les Français galants.

Entre toi et moi, *pas un* ne m'a encore fait un compliment dans la rue, et Francisco, qui s'apprêtait à se battre toutes les cinq minutes, commence même à les trouver impolis. Dimanche, à l'église, personne ne s'est prosterné devant l'autel majeur, et j'ai vu des femmes du peuple entrer la tête non couverte : n'est-ce pas scandaleux ? Quant à la messe, le curé déformait le latin d'une façon si drôle que nous parvenions mal à cacher notre fou rire, et, depuis, Francisco ne cesse de l'imiter :

« Dominūs vobiscōm... »

Notre excellent Don Innocencio en sait donc plus que le grand prêtre de la Madeleine ?

Jésus, Marie, encore une sonnerie ! Le dîner, sans doute, et je ne suis pas habillée : qui peut s'habituer à cette presse d'Europe ? Je regrette notre Manche à tout instant : on se moque de nous, ici, en disant que les conducteurs du progrès en Espagne sont le bœuf, l'escargot et la tortue... Possible ; mais du moins nous y vivons en paix, et au soleil. Eux,

qu'ont-ils donc à nous offrir ? Leur froid, leur pluie, leur tristesse, leur bousculade dans la rue ? Grand merci !

Cependant, comme Francisco tient à prolonger notre voyage, je lui obéis, malgré mon désir de vous rejoindre ; une bonne fille devient par la force des choses une bonne épouse, et tu connais ma déférence à tes ordres.

Veux-tu embrasser Milagros et Esperanza, dire bien des choses à chacun des hommes, saluer la femme de Juan-José, et garder pour toi, chère mère, les meilleures affections de ta dévouée — NIEVES.

— Parfaite petite ! larmoya doña Pepa lorsqu'elle eut terminé la lettre. Quelle fleur d'éducation ! Elle ne néglige même pas cette pastora de malheur. Mais pour celle-là, tu peux lui transmettre la commission, Pedro ; je renonce à lui adresser la parole.

Pedro, ravi de l'aubaine, partit aussitôt à la recherche de « la pastora de malheur », mais ne la trouva nulle part : comme l'après-midi touchait à sa fin, il crut qu'elle rêvassait dans sa chambre et rôda autour de ses fenêtres. En vain. Candida venait de se sauver de la Casa Seca et, seule, pour la première fois, rendait visite à Dionisia.

Mère l'Expérience continuait à vivre dans la brousse, ayant refusé avec sagesse d'encombrer les Jimenez de ses infirmités. Depuis son mariage, la jeune femme, très surveillée, ne l'avait revue qu'en présence de Juan-José et naturellement sans essayer de lui parler cœur à cœur.

Mais ce jour-là sa colère l'entraînait, en dépit des interdictions. Elle atteignit vite la hutte devant laquelle, paisible, les mains sur les genoux, Dionisia se chauffait au soleil déclinant :

— Bonsoir, señora.

— Dieu te garde, ma fille.

— Mine fraîche et mains tièdes... Vous allez bien ?

— Petit à petit, la vieille file son écheveau... Pourquoi viens-tu sans ton mari : une querelle ?

— Non, mère.

— Alors raconte-moi ce qui se passe là-bas ?

En quelques phrases rageuses, Candida lui dépeignit son entourage, sa nostalgie. L'autre hochait la tête :

— Nous ne t'avions pas élevée pour jouer à la dame. Cette grosse Pepa, la Milagros et la Esperanza sont des pestes, mais elles savent vivre. Tu devrais les imiter.

— Elles savent vivre ! Elles dorment et mangent comme moi, et si elles parlent plus, leur bavardage ressemble aux gloussement des poules, ce qui n'a rien d'enviable... Ah ! je m'ennuie, madre ! Ici les jours passaient trop vite. Là-bas, j'ai les mains pleines d'heures dont je ne sais que faire.

— Tu peux te remettre aux fuseaux, te peigner. Non, je ne te plains pas. Ton mari a cessé de poursuivre les filles ?

— Par malheur.

— Ne dis pas de sottises. Il ne te manque rien, en somme.

— Rien ? Jugez vous-même. On donne un bal au village, ce soir. Toute la Casa Seca désirait s'y rendre, sauf moi.

— « A votre disposition ; je resterai aussi, me dit en soupirant Concha, la petite servante que je traite comme une sœur. — Toi ? et pourquoi ? — Je ne peux pas abandonner la señora. » J'ai ri. « Me sers-tu de nourrice, Conchita ? Ne suis-tu pas assez grande pour veiller ou me coucher seule ? » — « Baya, una señora ! » répétait-elle en se retirant. Il paraît que je l'avais scandalisée... Milagros et Esperanza serraient les lèvres avec mépris et la vieille Pepa m'a inondée de discours : sais-je ? Qu'une femme de bonne éducation ne demeure jamais seule à la maison, pas plus qu'elle ne sort sans son mari, ou sans sa mère... et ceci, et cela. Je pensais lui demander : « Une femme de bonne éducation sort-elle avec son don Pedro, señora ? » Mais je me suis tue pour venir droit chez vous, seule, afin de mieux prouver ma liberté.

— Puis tu t'étonnes, après, de leur mauvais vouloir !

— Por Dios, gronda l'errante, si je ne peux plus même sortir ou rester seule à mon gré, autant m'attacher tout de suite avec une chaîne, comme un chien. J'arrive au bout de ma patience.

— Où que tu sois, fais comme tu vois, répliqua la vieille sans s'émouvoir. Tu as tiré le meilleur numéro : ton mari t'obéit, on te sert, tu manges bien. Et tu te fâches parce qu'on te demande d'aller au bal ? C'est enfantin.

— Oui... Bonsoir, mère, il se fait tard.

— Avec Dieu ! Mais, crois-moi : ne gâche pas ton bonheur sans raison.

Et Candida revint à la Maison Sèche, lentement. Elle s'assit devant la porte, près d'un vieux valet abruti qui marmottait la litanie des Béatitudes :

— Bienheureux ceux qui pleurent...

Ses yeux errèrent sur la lande endeuillée ; des femmes ramassaient du linge à ras des houx ; quelques petites filles dansaient en se tenant par la main et leur refrain vibrail dans l'air léger :

« Novio o o o ô ô... »

Elle ne chantait plus, elle. Ni le matin, ni le soir : jamais plus...

Uneraie d'ombre gagnait mystérieusement la terre. Encore un crépuscule ! Crépuscule après crépuscule, combien en avait-elle traversé sur ce banc, aspirant au sommeil, tandis que la lumière roussissait les pointes de la brousse et s'avivait au ciel comme une chair de pastèque... Crépuscules léthargiques où se répercutait le son grave des clochettes de bronze à la rentrée des troupeaux, Angelus du soir que scandaient à contretemps les grelots des courtilières... Encore un crépuscule ! et elle se demandait désespérément :

— Elle m'a dit de ne pas gâcher mon bonheur. Je marche donc dans le chemin du bonheur, madre Dionisia, — du bonheur ?

Jamais, jamais, dans la solitude de la brousse, s'était-elle sentie solitaire comme ce soir ?

— Francisco et Nieves te font saluer, chuchota dans son cou la voix de Juan-José. Don Pedro te cherche depuis une heure pour t'en avertir ; je me suis chargé du message.

— Francisco et Nieves savent donc que j'existe ?

— Tout le monde sait que je possède la plus belle femme de la province, protesta-t-il avec une lueur dans les yeux.

Et Candida détourna la tête... Une parole de tendresse l'eût détendue, conquise ; elle en avait soif. Mais elle se raidissait, farouche, devant ce désir auquel le cœur ne participait point.

VI

L'hiver s'acheva dans les giboulées. Sur ces plateaux désertiques où si peu d'arbres cramponnent la terre, le vent et les caprices du ciel se livrent furieusement à leurs rondes. Mais au

premier rayon de soleil les lointains s'illuminent, l'air devient de pur cristal : car dans toute l'Espagne il n'est pas d'atmosphère plus délicate que celle de la Manche.

Et de même l'âme de Candida, si pleine d'ombre à la Casa Seca, s'allégeait et vibrait, transparente, à la lumière. Un hasard lui avait rendu la nature. Un jour qu'elle cherchait de l'avoine pour ses pigeons à l'écurie, elle exhuma d'un vieux coffre une selle de dame aussi vermourue que biscornue, et désira s'en servir. Ce fut un concert de criailleries :

— Aucune femme convenable ne monte à cheval sans nécessité, vociféra doña Pépa. Vous offensez les usages pour nous déshonorer.

— D'autres señoras Jimenez s'en sont chargées avant moi, riposta la fille du peuple en désignant sa trouvaille, ravie d'offenser « les usages » en même temps que la vieille.

Et l'espoir de reconquérir sa liberté lui donna la patience de convaincre Juan-José... Il résista aussi longtemps qu'il put en tirer bénéfice, puis au premier signe de découragement se hâta d'acheter un bel alezan à longue queue dont la robe, au soleil, étincelait comme une coque de marron à reflets cuivrés.

Pour la première fois, Candida le remercia d'un regard joyeux et du même coup obtint la permission de s'en aller quand il lui plairait en promenade, pourvu qu'elle se fît toujours suivre de son écuyer... Le Tio Escolastico, qu'on promut à cet honneur, exhibait à l'ombre d'un béret déteint une figure de vieille femme nue comme la paume, une bouche vigoureusement dentée, et, dans ses iris clairs, un sourire d'enfant : il accusait indifféremment soixante, quarante ou six ans. Dès la première sortie, la jeune femme gagna son admiration : le nouveau cheval, Brillante, s'emballait au milieu d'un pacage de taureaux et le Tio se précipitait à l'aide : Doña Candida lui jeta par-dessus l'épaule :

— Paix, hombre ! Je ne crains rien.

Il s'aperçut vite, en effet, qu'elle passait partout avec le sang-froid et la volonté d'un homme ; ce qui ne l'empêchait pas de gâter maternellement les petits, ou de soigner sa femme malade comme aucune des dames de la Casa Seca n'eût été capable de le faire. Aussi lui tenait-il l'étrier avec religion et l'aurait-il suivie jusqu'en Purgatoire.

Ils s'éloignaient le matin à travers le *campo* couvert de rosée

que des milliers d'araignées étoilaient de dentelles d'argent. Contre le ciel limpide, les lignes des mamelons se délimitaient nettement ; le soleil projetait sur la piste l'ombre légère des chênes-nains et tout le long de leur promenade, à deux pas des chevaux, des petits lapins se sauvaient, la queue en l'air. A perte de vue s'étendait la brousse, d'un vert neutre qui faisait éclater comme un coquelicot le foulard rouge d'un chevrier ou briller en bouton d'or la jupe jaune d'une gitane : toute nuance devenait fleur, et l'air cru semblait de l'eau.

Ils ne croisaient presque personne. De loin en loin, quelque paysan à blouse ronde, dont les pieds balançaient contre la bedaine de son âne, interrompait pour les saluer sa cantilène nasillarde. De part et d'autre, on échangeait le : « Allez avec Dieu » d'usage, puis l'écho de la « Virgen del Pila..aa.ar » s'envolait dans l'azur et le silence reprenait, insondable comme la lumière. Ils ne parlaient pas, ne se guidaient pas, balancés paresseusement au-dessus des arômes que le soleil montant dégageait des romarins et qui les engourdissaient jusqu'à l'âme.

Même en période de pluie, aussitôt que doña Pepa commençait une scène, Candida faisait seller les chevaux et fuyait vers les sierras du sud dont les croupes ondulaient, tachées de jour et de nuit sous le jeu des nuages. Le chemin n'était qu'ornières, les chevaux enfonçaient dans une glaise rouge ; mais à la première montée, Brillante s'enlevait au grand trot, et la griserie de l'espace la ressaisissait. Car on pouvait avancer des heures et des heures vers ces monts voilés d'azur sans les atteindre, sans même paraître s'en rapprocher ; et dans cet envol fougueux à travers les solitudes, il semblait à Candida qu'elle courait droit au ciel.

Elle refit toutes ses promenades d'enfant, redescendit dans les ravins dont les houx peignaient au passage le poil de Brillante, traversa cent fois la grande rivière à gué, piqua des galops effrénés dans les vegas léthargiques, escalada les collines, se laissa entraîner au milieu de brousses plus hautes qu'elle par le Tio raide sur ses étriers, subit des averses, s'amusa de la grêle, affronta les cyclones qui menaçaient de l'abattre avec sa monture... Tout cela joyeusement. Mais jamais elle ne consentit à tourner bride du côté de la grande Laguna.

Le soir, ivre de grand air, elle revenait vers la Casa Seca

qui s'allongeait blafarde sur sa croupe plantée d'oliviers; la dernière montée s'effectuait au galop, dans un nuage de pies : puis, devant la porte, un arrêt brusque.

Les premiers temps, les joueurs de cartes la dévisageaient d'un regard narquois, les femmes suspendaient l'épouillement de leur chevelure pour échanger des réflexions malveillantes, et la marmaille vautrée dans le fumier l'accueillait avec des cris d'animaux; mais bien vite l'indifférence de la jeune femme les découragea.

A l'intérieur, doña Pepa et les belles-sœurs n'exprimaient leur dédain que par un silence grimaçant. Qu'importait? Et les pauvres et les riches, et la Casa Seca tout entière, qu'importait à Candida, depuis qu'elle avait retrouvé sa brousse?

Elle en gardait une joie si profonde qu'elle subissait le repas du soir et la nuit comme dans l'hébétude. Et le lendemain elle repartait, n'imaginant pas de destinée plus belle à toutes les heures qui la séparaient encore du Campo Santo.

VII

Mais le souffle du printemps, énergique et radieux, se mit à rôder sur la lande.

Un jour de mars, la fantaisie de Brillante amena la jeune femme devant les ruines qui servaient d'abri à son ancien ami le potier. Il s'ébahit à la voir, sans la reconnaître. Des chèvres aux mamelles traînantes brouaient entre les cantajos rouges; l'air faisait cliqueter les feuilles d'eucalyptus, et, sortant on ne savait d'où, une voix de muchacho gémissait : « Avuela... Avuela... »

Rien n'avait changé.

Elle retrouvait les gens, les lieux aussi simples et calmes qu'elle-même... Qu'elle-même? Un grand voile de songerie l'enveloppa tandis qu'elle laissait l'alezan repartir à son gré.

Non, elle n'était plus simple, elle n'était plus calme. Depuis quelque temps le silence de l'espace l'entourait d'une vie confuse, comme d'un appel incessant et incompréhensible. Elle ne jouissait plus de sa solitude, elle ne sentait plus sa liberté. Son sang brûlait. L'air qui glissait autour d'elle activait cette ardeur jusqu'au vertige et l'emplissait du même tourment que suscite à l'estomac une faim inapaisée. Elle n'était plus calme. Que lui manquait-il donc? Elle errait comme jadis,

loin des propos vils et des êtres méchants, elle communiait avec le vent, elle appartenait toute à la nature : alors ?

Alors elle oubliait de s'apercevoir que cette nature entrait dans la période où les plantes recueillent leurs forces pour recevoir avec ivresse le baiser du printemps, — la période dangereuse où les êtres, comme les bêtes, deviennent de tout leur émoi les esclaves du Renouveau...

Elle laissait Brillante marcher en hochant de la crinière sans remarquer la direction qu'il prenait, sans entendre les exclamations d'Escolastico à sa suite... D'habitude, la señora faisait un détour d'un demi-kilomètre pour éviter la plus vague finca et ce soir elle piquait droit sur le village ? Fallait-il la prévenir ? *Caracoles*, quelque caprice !.. Il se remit à siffloter philosophiquement.

Lorsqu'ils arrivèrent en face du clocher, d'un choc, Candida s'éveilla.

Autour d'eux les gamins jetaient des pierres, des porcs grognaient en se sauvant, et, suspendues aux fenêtres entre les chiffons criards, les perdrix de chasse s'effrayaient dans leurs cages. Leur apparition faisait émeute ; si bien que, voyant les bonnes femmes rester l'aiguille en l'air et les yeux ronds à la considérer, l'arrivante se mit à rire :

— Comment donc sommes-nous là, Escolastico ?

— J'ai suivi la señora...

— Au fait, je désirais visiter l'église : tant mieux.

Elle allait peut-être comprendre pourquoi les dames de la Casa Seca s'y faisaient transporter en grande toilette tous les dimanches et pourquoi le Tio l'appelait si dévotement la Maison de Paix, alors qu'elle-même ne gardait du jour de son mariage qu'un très pénible souvenir ?

Dans le local blanchi à la chaux, vaste comme une grange, elle revit d'abord la fresque des damnés... Puis une Mater Dolorosa vêtue de velours noir, et de hideux ex-voto de cire la rendirent perplexe :

— A quoi tout cela peut-il servir ? songeait-elle.

Et le Tio la rejoignit. Après avoir marmotté quelques oraisons devant la Vierge, il en vanta le costume somptueux et les richesses envolées.

— Des troupeaux de brebis, des bijoux, des habits brodés

d'or, des mille douros... C'était une des Vierges les plus cosues de la province.

Mais Candida écoutait distraitemment; elle regardait une porte close :

— Où va-t-on par là ?

— Au couvent des Carmélites ; fermé, señora. Leur règlement interdit à tout homme et à toute femme d'y pénétrer.

— Les Carmélites ? Que font-elles ?

— Elles rachètent des âmes du Purgatoire. Elles ont renoncé au monde, à la famille, aux joies, aux peines. Elles prient.

— Laissez-moi seule, demanda-t-elle.

Et elle demeura seule, longtemps. Une procession avait eu lieu le matin. Parmi la jonchée de lavandes qui embaumait la pénombre, un Saint revêtu d'oripeaux attirait sur ses brancards toute la lumière gemmée du vitrail. Candida ne le voyait pas.

La pensée de ces femmes claustrées dans la prière, si proches, l'oppressait et l'attirait à la fois comme un danger et comme un ordre.

— Elles ont renoncé au monde... à la famille... aux joies... aux peines... est-ce possible, Dieu saint ? répéta-t-elle à haute voix.

Et elle sentait en elle une lutte étrange, le conflit de deux influences qu'elle ne déterminait ni ne comprenait et qui décuplaient jusqu'à la souffrance l'inquiétude ressentie en plein air.

— Ma tête est pleine de poussières, aujourd'hui, formula-t-elle encore avec énervement.

D'une galerie perchée dans l'ombre, quelques sons d'orgue s'échappèrent. Elle leva les yeux. Les notes tombaient comme une pluie tiède, pénétrante, et ondulaient d'un bout à l'autre de la nef ; le musicien restait invisible.

Alors une mélancolie divine submergea son agitation. Sans plus réfléchir, elle se découvrit dans la Maison de Paix dont parlait Escolastico, et la vision des Carmélites claustrées lui revint avec douceur, bienfaisante comme le sommeil aux membres fatigués... Elle ne cherchait plus rien, elle ne voulait plus rien ; elle s'enfonçait dans une torpeur pleine de délices.

Elle serait restée là jusqu'à la nuit si le vieux Tio ne l'avait reprise.

En sortant, elle se persuada qu'elle revoyait l'horizon d'un œil froid et galopait sans plaisir ; mais à mesure qu'elle s'éloignait,

gnait son calme l'abandonnait... Et de nouveau les murmures indistincts l'assaillirent, de nouveau l'appel incompréhensible se mit à tourbillonner, si impérieux et si tenace, que son âme éperdue s'épuisait en vain à le repousser.

Elle n'entendit pas le salut des serviteurs devant la porte, entra d'une traite à la salle commune où personne ne la remarqua : les Jimenez discutaient.

— Je dis que Nieves est trop délicate pour supporter une chambre au sud. Au nord elles sont toutes prises : Milagros ne peut interrompre la neuvaine qu'elle a commencée hier, à San José ; pour moi l'idée seule de passer les mois d'été dans la chaleur me donne la migraine : donc il ne reste que l'appartement de la señora Candida, — bataillait doña Pepa. — Or, la señora Candida habite plus souvent la brousse que la maison ; que lui importe de déménager au soleil ?

— Ma femme préfère la vue des sierras, je ne veux pas l'en priver, protesta Juan-José.

— La vue des sierras... Nous l'aimons tous, en été.

Une voix calme intervint :

— Nieves rentre bientôt ?

Les femmes sursautèrent. Quoiqu'elle n'élevât aucune prétention à la Casa Seca, Candida, par son mariage, représentait quand même la *señora principal*, et personne n'eût osé lui manquer en face.

— Francisco écrit qu'ils rentreront dans quelques jours, et ma pauvre mignonne n'a pas l'habitude de la campagne, expliqua doña Pepa avec l'attendrissement qu'elle prodiguait toujours aux absents.

— Oh ! qu'elle prenne notre chambre, rien de plus facile... Puisse-t-elle seulement la remplir de bonheur !

— Comme nous, précisa Juan-José.

— Comme nous, répéta la vagabonde d'un ton si grave que son mari lui-même n'en discerna pas l'ironie.

— Mais tu n'as pas peur du soleil du sud, Candida ?

— Le soleil, c'est la vie, murmura-t-elle en frissonnant.

Et il lui parut que le trouble qui la poursuivait depuis le début de l'après-midi l'envahissait tout à coup et la secouait comme la foudre, de la tête aux flancs.

CAMILLE MALLARMÉ.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les idées finalistes et l'idée de progrès. — La mentalité des physiologistes. — Conception chimique de la vie et de la mort, d'après le professeur Amé Pictet, de Genève.

Depuis la guerre, on délaisse la biologie pour la sociologie, et on a raison ; mais, en revanche, les sociologistes, pour justifier leurs systèmes, cherchent souvent un appui dans les idées des biologistes ; or, ils ne connaissent guère de ces idées que les plus surannées, et ainsi ils se trouvent être les propagateurs des erreurs et des préjugés qui ont retardé les progrès de la science de la vie. Parmi ces erreurs est le *finalisme*, mal non moins dévastateur que le militarisme dans un autre domaine ; celui-ci a entravé la solution de bien des questions sociales, celui-là a répandu des ténèbres devant les yeux de ceux qui cherchaient à pénétrer les secrets des phénomènes de la vie.

Cependant, les véritables biologistes ont réussi à se dégager de ces ténèbres. J'entends par « véritables biologistes » ceux qui observent les réactions et l'évolution des animaux et des plantes dans les milieux mêmes où ces êtres vivent, et non ceux qui, en leurs laboratoires, ou bien examinent l'aspect de coupes minces pratiquées dans le corps ou les organes, ou bien s'efforcent d'obtenir les réponses d'un muscle ou d'un nerf détaché de l'organisme vis-à-vis d'une excitation plus ou moins artificielle comme l'électricité... Ces anatomistes et ces physiologistes sont souvent des techniciens remarquables, — en Allemagne, ils ne sont pas rares, — mais ils ne se rendent pas suffisamment compte que l'être vivant est le résultat de la réaction de la matière vivante vis-à-vis du milieu extérieur, résultat plus ou moins bon, plus ou moins mauvais suivant les cas, et que l'être vivant est le siège de nombreuses désharmonies.

En suivant le développement d'un individu, on voit apparaître de multiples particularités, les unes utiles, les autres indifférentes ou même nuisibles ; si ces dernières prédominent, l'être disparaît. Chaque jour, au cours des âges, il s'est formé une foule d'espèces nouvelles, et la plupart ont été anéanties presque aussitôt ; pour des milliers et des milliers d'ébauches manquées, il y en a eu quelques-unes réussies à peu près. Et, voici qui est curieux : les défauts pré-

sentées par les êtres viables, souvent, au lieu d'être éliminées dans la suite des générations successives, se sont renforcées, et sont arrivées parfois à mettre en péril la vie des êtres qui les présentaient; et c'est ainsi qu'ont disparu beaucoup d'espèces vivantes dans les âges géologiques. La *loi du progrès* est maintes fois en défaut, et doit être considérée comme une notion subjective, tout à fait relative; suivant les points de vue, les appréciations peuvent être très diverses.

Les physiologistes, eux, au contraire des véritables biologistes, sont en général des finalistes convaincus, bien qu'à la suite de Claude Bernard ils parlent à tout propos de déterminisme. Les physiologistes n'ont-ils pas pour métier de rechercher l'utilité des organes? Ils ne conçoivent guère qu'une particularité morphologique puisse n'avoir aucune utilité et encore moins qu'elle puisse être nuisible; plus un organe est volumineux, plus il doit avoir d'importance, et il s'est trouvé même des physiologistes pour mesurer les facultés intellectuelles au moyen du poids du cerveau. La formule mathématique est précise, et pourtant elle ne constitue qu'une estimation fort grossière.

L'homme est considéré trop souvent comme le terme final d'une remarquable évolution progressive présentée par le règne animal, et comme un être chez lequel il ne persiste plus guère d'imperfections. Pourtant son corps est le siège de nombreuses désharmonies, et ses activités internes sont faites pour déconcerter les esprits imbus de logique. La machine humaine, avec toutes ses imperfections, avec tous les heurts de son fonctionnement, semble porter un défi à la raison humaine.

Metschnikoff a cité, parmi les imperfections de l'appareil digestif, les dents et le gros intestin. Ce dernier n'est plus guère qu'une fabrique des poisons qui déterminent la vieillesse, et ses parois sont fréquemment, comme les organes qui fonctionnent peu, le siège d'inflammations et de tumeurs.

L'intestin, c'est la voie d'entrée des aliments dans le sang; tout un flot de substances liquéfiées pénètrent par les papilles de l'intestin grêle, mais ce flot comprend non seulement des substances utiles, mais encore une foule de « poisons » qui menacent l'organisme, et le foie doit parer au danger. Souvent il ne suffit pas à la tâche, et il doit pour cela défaire, du moins provisoirement, une partie du travail effectué par le tube digestif. Il y a ainsi beaucoup d'énergie perdue dans l'organisme.

Au niveau des reins s'échappe un autre flot de substances liquides, et parmi celles-ci il y en a de nuisibles et d'indifférentes, mais aussi d'utiles; en particulier le médecin doit veiller à ce que les phosphates ne soient pas rejetés en trop grande quantité. La notion des « produits d'excrétion » a d'ailleurs été envisagée d'une façon fautive par

la plupart des physiologistes; les substances rejetées par l'organisme ne sont pas nécessairement des substances nuisibles; d'autre part l'élimination peut se faire imparfaitement; des produits tels que l'acide urique peuvent s'accumuler dans les tissus et les téguments. Ce dernier cas est fréquent chez les insectes: leurs couleurs brillantes sont dues souvent à une accumulation des produits d'excrétion dans la peau, et alors ces produits peuvent remplir des rôles importants dans la vie de l'animal. Le cas de la chlorophylle, ou matière verte des plantes, n'est qu'un cas particulier de l'utilisation des pigments ou matières colorantes.

Les plantes, comme les animaux, sont souvent le siège de travaux superflus. Ainsi les fruits sont le résultat de réactions chimiques intenses et très variées, et on ne voit guère leur utilité pour la plante.

§

Si les physiologistes sont souvent des finalistes, il ne devrait pas en être de même des chimistes. Or, c'est le contraire; les chimistes comptent parmi eux les savants les plus réactionnaires: des finalistes, des vitalistes, des spiritualistes, des croyants en des pouvoirs ou forces surnaturels... L'essor de la chimie en Allemagne n'a pas arrêté celui du néo-vitalisme, bien au contraire.

Je ne songe pas à classer parmi les esprits réactionnaires l'illustre chimiste genevois Amé Pictet, surtout au moment où ses vues récentes et si originales sur la vie et la mort constituent un réel progrès pour la biologie, mais je regrette pour leur importance qu'elles soient entachées de l'erreur finaliste.

Qu'il faille chercher la solution du problème de la vie et de la mort dans la chimie, cela n'est pas douteux.

Les chimistes ont reconnu que toutes les propriétés des composés organiques, propriétés physiques, chimiques et biologiques, sont en relation étroite avec la constitution des molécules, avec la disposition architecturale des matériaux qui les constituent. Ce n'est ni l'espèce, ni le nombre des atomes de sa molécule qui font d'un composé organique une matière colorante, un antiseptique ou un parfum, c'est uniquement la manière dont ces atomes sont groupés les uns par rapport aux autres. M. Pictet est d'avis avec raison qu'il faut chercher dans la structure des molécules les propriétés d'ordre *biologique*.

Il est acquis, par 50 années de patientes recherches, que les 150.000 composés organiques que l'on connaît à cette heure, quelque grande que soit leur diversité, appartiennent, au point de vue de la structure moléculaire, à deux types seulement:

Dans le premier type, les atomes dont ils sont formés, que ce soient des atomes de carbone, d'oxygène ou d'azote, en satisfaisant les uns par les autres tout ou partie de leurs affinités, s'unissent en chaînes plus ou

moins longues et à peu près rectilignes. Ainsi se forme la partie centrale de la molécule, une sorte de colonne verticale, sur laquelle viennent ensuite se greffer latéralement d'autres groupes atomiques.

Dans le second type, ces mêmes atomes s'unissent sous l'influence des mêmes forces attractives, mais en formant des chaînes qui sont fermées sur elles-mêmes. Le squelette de la molécule n'est dès lors plus un chapelet d'atomes, c'est un anneau. Et sur cet anneau peuvent venir s'appliquer les mêmes groupements périphériques.

Cette distinction entre *composés à chaînes ouvertes* et *composés cycliques* est capitale. Mais il n'y a pas un abîme entre les deux sortes de corps, car on arrive à agir sur les molécules de manière à fermer sur elle-même une chaîne ouverte : c'est la *cyclisation*.

Une pareille cyclisation se produit fréquemment au sein des êtres vivants, en particulier des plantes ; celles-ci sont, comme tout être vivant, le siège de synthèses et de destructions ; elles fabriquent de la matière vivante et les matériaux de *construction* de cette matière, mais aussi d'autres corps, qui ne sont, en réalité, que des produits de *démolition* de cette même matière. Dans cette dernière catégorie, M. Pictet place : les huiles essentielles, les terpènes et les camphres (dont plusieurs représentants constituent nos parfums ou nos condiments les plus appréciés) ; les colorants et pigments végétaux, depuis la chlorophylle jusqu'aux anthocyanes ou pigments des fleurs ; les différentes résines, les caoutchoucs, les tannins, les glucosides, les divers principes amers ou astringents ; enfin les alcaloïdes. Toutes ces substances, qu'on ne trouve pas dans les graines, s'accumulent dans la plante au cours de sa vie. Ce sont des produits de dénutrition, comme l'urée, l'acide urique et les substances biliaires chez l'homme.

Pour M. Pictet ce sont des *poisons* dont l'organisme doit se débarrasser à tout prix sous peine d'intoxication.

L'animal y pourroit en les rejetant au dehors, mais la plante, qui est dépourvue d'organes excréteurs, ne peut que très imparfaitement le faire. Elle doit donc se résigner à vivre avec eux, et se borner à les rendre inoffensifs en les maintenant en dehors du *circulus vital*.

M. Pictet fait remarquer que ce sont tous des composés cycliques, et de ce fait ils ne peuvent plus être des substances nutritives de la cellule. Un fil de fer peut passer à travers une ouverture étroite, mais il ne passe plus si on le roule en cerceau. De même les molécules cycliques ne peuvent plus passer à travers les méats des membranes cellulaires ; elles s'accumulent là où elles se produisent, et elles sont incapables de se répandre au sein de l'être vivant. Les poisons restent ainsi inoffensifs. *La plante se défendrait contre les poisons en les cyclisant !*

Nous voilà donc en plein dans le finalisme. Certains s'étonneront

de voir figurer, parmi les poisons et les substances inutiles de la plante, la chlorophylle. Des notions telles que celle de « poison » empoisonnent la science. L'oxygène, à certaines doses, devient un poison convulsivant; l'acide cyanhydrique n'est pas un poison pour maints animaux inférieurs.

J'aime mieux M. Pictet lorsqu'il dit :

Seule la disposition des atomes en chaînes ouvertes permet l'entretien et les manifestations de la vie; la structure cyclique est celle des substances qui ont perdu cette faculté; enfin la mort résulte au point de vue chimique d'une cyclisation des éléments du protoplasma. Le serpent qui se mord la queue, symbole de l'éternité chez les anciens, mériterait de devenir, pour le biochimiste moderne, le symbole de la mort.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

La Revue : Wagner juge ses compatriotes, en 1872. — *La Revue de Paris* : nos combattants en Turquie. — *Revue bleue* : considérations d'un grand Espagnol : M. Blasco-Ibañez, sur la guerre. — *La Grande Revue* : un bel essai de M. G. Jean-Aubry sur Remy de Gourmont. — Memento.

La Revue (1-15 novembre) achève la publication des lettres inédites de Wagner et Nietzsche que lui a données, avec des commentaires, la sœur du philosophe, M^{me} Elisabeth Forster-Nietzsche.

En 1872, Nietzsche venait de publier *la Naissance de la Tragédie*. Il fut assez maltraité par Ulrich de Wilamwitz, dans une brochure à laquelle Richard Wagner répondit par un article publié sous forme de lettre à Nietzsche.

On y trouve ces lignes d'un intérêt actuel incontestable :

Chaque peuple a en soi un germe servant à sa « crétinisation ». Chez les Français, nous voyons que l'absinthe achève ce que l'Académie a préparé; surtout nous voyons que les Français tournent en ridicule, comme font les enfants nigauds, tout ce qu'ils ne comprennent pas, ce que l'Académie, à cause de cela, retranche de la culture nationale. Mais notre philosophie n'a pas encore le pouvoir de l'Académie, et notre bière n'est pas aussi dangereuse que l'absinthe. Aussi interviennent d'autres qualités, propres à l'Allemand, telles que sa jalousie, et la perfidie qui en dérive, le besoin de souiller de bave ce qu'il envie; à cela se rattache une insincérité d'autant plus désastreuse que le temps lui a conféré l'apparence de la loyauté, et ces poisons sont suffisamment graves pour remplacer assez aisément ceux que nous n'avons pas.

Mettez en balance les griefs de Wagner contre les Français et contre ses compatriotes. L'absinthe et l'Académie nous portent à railler ce que nous ne comprenons pas, prétend Wagner. Que cela pèse peu auprès des qualités « propres à l'Allemand » que dénonce l'auteur des *Nibelungen* : jalousie, perfidie, le besoin de souiller de bave ce qu'il envie, l'insincérité avec l'apparence de la loyauté !

On retrouverait aisément ces propres termes dans les diatribes actuelles de quelque *Gazette de Cologne* contre nous ou contre les Anglais.

§

La femme d'un médecin des troupes coloniales confiée à **la Revue de Paris** le soin de publier les lettres de son mari qui sert dans la presqu'île de Gallipoli, « pour que l'on connaisse, dès maintenant, l'héroïsme de ceux qui combattent accrochés à la presqu'île turque, depuis des mois, obscurément, loin du sol natal ». Cette correspondance s'étend de mars à octobre 1915.

Voici quelques lignes datées de Lemnos, le 19 mars :

Je suis chargé d'une mission avec le capitaine G... et le sous-lieutenant P... Nous devons explorer le pays, ou plutôt un secteur déterminé, pour arrêter l'emplacement d'un bivouac. Sol escarpé, rocailleux, aride et parfumé de thym, où paissent des moutons. Des bergers grecs, d'un pittoresque classique, nous parlent la langue d'Homère. Nous sommes charmés de comprendre quelques mots. Un beau vieillard a la complaisance de nous conduire, une à une, à toutes les sources où boivent ses agneaux. C'est joli parfois. Il y aurait de quoi rimer longtemps, mais pas de quoi faire boire un régiment. Cherchons plus loin.

Du 4 avril, à Ramleh.

Vent de sable du désert, Kamsin, qui a commencé hier soir. Toute la nuit bourrasque et poussière de sable. Il fait froid, au réveil. Au lointain, une lumière terne. On a soif. Vers 10 heures, la lumière revient pour la revue des troupes passée par le général d'Amade. Spectacle militaire fort beau, mais qui retarde d'un siècle.

C'était le souvenir de Bonaparte et d'Aboukir qui planait sur la revue. Décor prestigieux. On avait sorti les galons. Les chéchias des Africains se montraient toutes rouges. Le soleil était de la fête. Sur le gris ocreux des sables, les couleurs des uniformes resplendissaient, les armes recouvraient leur éclat ; les soldats de la République grandis par le mirage du désert, ressuscités de l'histoire, s'apprêtaient au Triomphe. Tous les Français de l'Égypte, une foule énorme délirant d'enthousiasme acclame l'armée. Le général d'Amade présente les troupes au général Ian Hamilton, commandant en chef de l'expédition d'Orient. Ce jour-là on nous donna notre drapeau. Nous étions tous électrisés. Dans les tribunes nous reconnûmes des toilettes familières. Des fleurs tombèrent au pied de nos chevaux ardents... C'était la gloire du passé, l'époque de Napoléon que nous représentions. Nos destinées étaient pleines de promesses, mais le combat n'avait pas encore prononcé. Ceux qui allaient mourir se grisaient une dernière fois des sourires des femmes et de l'ivresse de l'histoire.

Du 6 mai, en pleine guerre, en Turquie :

Les blessés. L'un assiste sans un geste à son éviscération. Sous la chemise, une fluctuation gluante, liquide, vivante et chaude, estomac, intestins... Par-dessus, on ajuste un pansement et on emporte. L'un a la bouche

fracassée, le sang coule, il en avale beaucoup, et il se sent mourir. Un petit Breton a une balle dans le ventre. Elle n'est pas sortie. Sang, douleurs, cris, sang, plaintes. Nous nous penchons tous sur ces horreurs et nous essayons de faire quelque chose. Une poussière sale, pénétrante, envahissante, vient de partout. Le vent se joue de cette poussière, en jette dans les plaies béantes.

Je parcours le champ de bataille : il y a des soldats qui se dissimulent dans les tranchées. On les voit à peine, eux, mais il y a beaucoup de désordre autour. Puis, des canons anglais, des canons français, des brancardiers qui portent des blessés. Et cela continue. L'imagination ne peut rien trouver comme cette réalité. Je voudrais qu'il ne reste rien dans mon cerveau de ces heures de sang et de mort.

Les esprits un peu faibles se déséquilibrent. Peu gardent la notion réelle et immédiate des choses. Il y a une exaltation psychique, déformante, qui obscurcit tout et conduit à déraisonner. A la nuit, les mains permanganatées et poisseuses de sang, je mange une demi-boîte de singe, des petits beurres, une orange, et je bois du vin. Les blessés se succèdent. Il n'y a pas de trêve. Nous sommes tous éreintés et nous avons l'air de fantômes, sales, horribles, excités. Tout de même, quand nous nous rapprochons, un même sentiment de pitié et de réprobation nous unit. Il n'y a pas pire que la guerre.

Du 12 mai :

Notre régiment avait passé la nuit en réserve. Pour une fois, ils avaient dormi, nos braves troupiers. Le matin du 12, c'était un réveil maussade, par une pluie fine. Les hommes préparaient le café, faisaient leur toilette. La fourmière commençait son travail de la journée. Tout d'un coup, une estafette au galop s'arrête devant le commandant N... et lui remet un petit carré de papier. Le clairon sonne le rassemblement du régiment. Nous avons pris notre tenue de guerre, et nous nous groupons auprès du chef de corps. De la tranchée boueuse, une oriflamme neuve, aux couleurs éclatantes, pointe vers le ciel.

Un petit homme sale, sans dorures ni galons, tient fièrement notre drapeau. Cet homme a été prodigieux d'héroïsme à Koum-Kaleh, ici même, sur cette terre, où il a mené la charge en avant, sous une grêle de mitraille, et devant les pires menaces de mort. D'autres soldats, hirsutes, couverts de boue, font une escorte au drapeau. Ceux-là ont été choisis, parmi tous les nôtres, pour être décorés de la médaille militaire. Il y a un sergent sénégalais... Le général d'Amade arrive à pied. Il pleut. Une tristesse prodigieuse plane sur nous, quand, aux sonneries du clairon, les rangs s'alignent... Où est le régiment?... Les autres sont morts.

Le général ne donne qu'une croix, une à N..., au chef... : tous méritent de la porter. Quatre sous-officiers reçoivent la médaille militaire (citations de Koum-Kaleh).

Les nuages se rapprochent. Il pleut. Sur la côte d'Asie flottent de gros flocons blancs. Nous sommes transis. « Ce soir le régiment sera placé aux avant-postes en première ligne », annonce le général.

J'aime beaucoup N... Il est d'une bravoure très brillante et, sur tous, il exerce un grand ascendant. Il y a eu, sous la pluie, un petit déjeuner en

son honneur. Un capitaine de l'état-major anglais y assistait. Nous avions du jambon d'York, du champagne, etc.

Vers 5 heures, je vais avec le docteur L... rendre visite au colonel N... Il est là, maigre, ascétique, souriant, crâne, la rosette très neuve sur la poitrine. Il y avait des obus qui pleuvaient aussi. V... a eu la croix. M... le grade. La tente du colonel s'adosse à la maison ruinée. Devant, petite banquette de moellons et, là-dessus, cinq à six obus d'où sortent des gerbes de fleurs. Les loustics ont placé un écriteau : « Villa Marie-Louise. » Je photographie l'ensemble.

Le colonel N... a reçu une deuxième balle qui a traversé, comme la première, le bras gauche. Il est fatigué, mais son intelligence est toujours aussi vive, aussi prenante. Ses aperçus sont si originaux et vrais.

Et voici une ligne bien mélancolique pour clore la première partie de ces notes si vivantes et si pleines de pitié pour les pauvres hommes :

Reçu *le Temps*, où l'on dit sèchement notre épique débarquement à Koum-Kaleh...

§

M. V. Blasco-Ibañez publie, dans la **Revue Bleue** (13-20 novembre), des pages impressionnantes sur « la guerre ». Il n'en prévoit pas la fin avant 1917, et même pour plus tard. Plus la durée des hostilités s'accroît, plus le grand écrivain espagnol a confiance dans le succès final de la France et de ses alliés.

A qui objecte le manque de combattants, si la lutte se prolonge, il répond :

Le nombre des combattants diminuera, rien de plus. Les armées, qui comptaient des millions d'hommes au début de la guerre, se réduiront à quelques centaines de milliers de soldats ; mais comme la diminution se sera produite de part et d'autre, le combat pourra continuer dans les mêmes conditions qu'au début, avec cette seule différence que les fronts seront moins étendus et les masses humaines moins profondes.

Si les pertes ne sont pas égales, le désavantage sera pour nos ennemis. Une offensive coûte que coûte, souvent aveugle et irréfléchie, une tactique brutale et prodigue d'hommes, commandant des attaques en rangs serrés, sont causes que les effets du carnage sont plus terribles dans les troupes impériales que dans les armées de la Liberté. La différence de population entre l'Allemagne et la France est compensée par cette disproportion des pertes. En outre, la Russie est un réservoir inépuisable d'hommes, et l'Angleterre a, en Amérique, en Asie et en Océanie, des colonies d'où elle peut tirer des combattants.

Oui, il y aura toujours des hommes. Ce qui manquera, ce sont des militaires de profession, des militaires d'avant la guerre, et c'est là une infériorité pour l'ennemi. De la terrible armée allemande des temps de paix, formidable machine de combat, polie, articulée et graissée avec un soin jaloux, que reste-il ? La célèbre garde impériale n'est plus, selon le mot du général Joffre, qu'une collection d'uniformes. Les cadavres de ceux qui revê-

taient de droit jadis ces uniformes pourrissent dans le sol de la France et de la Pologne.

M. Blasco-Ibañez a vu nos troupes sur le front. Le spectacle de notre armée « démocratique » l'a émerveillé. Il retrouve en elle les vertus de nos sans-culottes de 1792, par quoi elle vaincra, comme ceux-ci surent vaincre.

A ceux qui disent : le manque d'argent arrêtera la guerre, M. Blasco-Ibañez répond : « La guerre est un mal et pour le mal on trouve toujours de l'argent. » Il le prouve, par l'exemple de nations de l'Amérique latine, où les ports marchands font défaut, alors que l'armée y est outillée, armée à la prussienne.

L'avenir, selon M. Blasco-Ibañez, verra peut-être l'entrée dans le conflit mondial de neutres dont on ne prévoit pas l'action.

La seule chose certaine, — lisons-nous, — c'est que l'humanité sortira de ce conflit, pauvre, d'une pauvreté qui fera contraste avec le gaspillage d'autrefois. Bien des années passeront avant que le travail ait pu recouvrer les centaines de milliards perdus, dans la fumée des explosions meurtrières, convertis en ferraille inutile, ou employés à nourrir d'immenses masses humaines qui n'ont su que produire la mort.

Jadis, dans les guerres de courte durée, le vainqueur espérait être enrichi par les trésors presque intacts du vaincu. Aujourd'hui celui qui triomphera restera presque aussi appauvri, dans les premières années de paix, que le vaincu. Il peut nourrir l'espoir d'une compensation, mais pour cette compensation il ne devra compter que sur les ressources du vaincu, et comme, dans la guerre moderne, les pertes sont énormes et les indemnités atteignent des chiffres monstrueux, avant que le vaincu ait gagné par son travail de quoi payer celle qui lui sera imposée, il s'écoulera bien un demi-siècle. Par suite, à la fin de la guerre, durant les premières années de paix, la pauvreté générale sera la seule chose certaine et positive. Aucun peuple n'aura le privilège d'échapper à cette misère. Les états du Nouveau-Monde, bien qu'ils soient éloignés du théâtre de la lutte, souffriront autant et même plus que ceux d'Europe.

« Après la guerre, nous serons plus pauvres, plus sobres et plus simples qu'avant 1914, sinon par goût, du moins par force », prévoit M. Blasco-Ibañez.

§

M. G. Jean-Aubry donne à **La Grande Revue** (novembre) un excellent article sur Remy de Gourmont. Parmi les motifs de l'admirer et qui assurent à sa pensée la plus longue autorité sur les hommes, M. Jean-Aubry donne, avec un rare bonheur d'expression, cette raison : « Il n'était point guidé par un entêtement personnel, mais par la sagace intelligence des exigences de la vie. » Cela est tout à fait juste. De même, nos lecteurs, qui ont lu le meilleur de l'œuvre de Gourmont dans sa nouveauté et son continuel renouvellement, approuveront jusqu'au bout la page ci-après :

Il avait mesuré sans faiblesse tout ce à quoi entraînait la guerre, il savait mieux que tout autre tous les sacrifices qu'un tel état exige dans le domaine de la pensée, et quel bouleversement il fait naître dans l'ordonnance d'un esprit ; mais il ne s'en sentait pas découragé, il avait l'énergie si rare d'envisager les faits, les hommes et les idées, sans réticences, et jusqu'à leur plus lointaine projection. Il ne s'en était pas lassé, car au bout de toute chose, il rencontrait encore la vie et rien ne le pouvait dissuader de la goûter, si fâcheuse ou si singulière qu'elle pût être ; il n'acceptait pas qu'elle commandât entièrement à ses pensées, mais il savait que la plus vive intelligence ne saurait la faire plier et qu'en fin de compte c'est toujours elle qui a le dernier mot.

Il est mort comme il a vécu, et dans ce grand cataclysme qui eût ruiné un homme de ses goûts et de son âge, il trouvait encore des espérances. Le sort n'a pas voulu qu'il survécût ; nous savons, nous qui l'aimions et qui avons vécu de son œuvre, à quel point il faut s'en attrister.

Combien nous eussions eu encore besoin, lorsque reviendront des heures troublées, de sa perspicace intelligence, de ces leçons de liberté, de ces propos qui nous tenaient sans cesse en haleine et qui sur un mode paisible ne laissaient jamais de repos.

Combien il nous faudra encore remonter le cours de son œuvre et y chercher des directions, cet enseignement toujours adapté aux événements, cette souplesse sans prudence.

Il est malaisé de s'accommoder au doute et de savoir s'y maintenir, mais dans un temps comme le nôtre, où chacun parle et se croit maître de l'essentielle vérité, il faut faire effort sur soi-même pour ne pas se laisser gagner. L'atmosphère du doute est la seule souhaitable pour un esprit, s'il a la force de vouloir agir en même temps et s'il ne se replie pas sur soi-même dans une totale dénégaration.

Remy de Gourmont avait cette vertu si rare ; tout incliné qu'il fût au doute, il avait su conserver une fraîcheur, une douceur, dans l'expression, une ardeur dans le sentiment et dans la vision qui l'apparentaient à notre grande lignée de moralistes, les Montaigne, les Saint-Evremond, les La Bruyère.

M. Jean-Aubry a vu l'homme, avec autant de clairvoyance qu'il a vu l'œuvre de Gourmont. Ces lignes, entre autres, sont un hommage digne de celui qui les a inspirées :

C'est une grande figure qui disparaît et une grande figure française ; il n'y a que chez nous que l'on peut trouver ce sens de la discipline dans la liberté, et de la liberté dans la discipline ; cet esprit de critique et cet esprit d'amour tout ensemble.

En créant la revue, en étant, pendant plus de vingt-cinq ans, l'âme du *Mercur* de France, il disposait, il eût pu disposer d'une autorité considérable sur sa génération et sur les suivantes ; il haïssait les contraintes autant pour les autres que pour soi-même, plus même pour les autres, car pour soi il choisissait celles auxquelles il entendait obéir ; il n'a voulu d'autre autorité que celle qui est conférée par un labeur opiniâtre et libre, et que communiquent à de jeunes activités le respect, l'estime, l'admiration, et surtout l'affection.

MEMENTO.

L'Effort des jeunes (octobre) : — Poèmes de MM. Ambielle, E. Carbon, Ph. Charbaneix, Faisandier, Ch. Masson, etc., et une nouvelle amusante de M. Falgairolle.

La Grande Revue (novembre). — M. P. Fabreguettes : « Nouvelles précisions sur les batailles de la Marne. » — M. A. Mathiez : « Fournisseurs aux armées et conventionnels. » — M^{me} Jeanne Nabert : « Invocation à l'aube. »

La Vie (décembre) : — « Henri Vimard, voyageur français », par M. Marius Leblond. — M. Ch. Régismanset : « Poèmes à des poètes morts. » — « Camille de Sainte-Croix », par M. Privat.

Revue Hebdomadaire (27 novembre) : — M. G. Hanotaux : « Le Gouvernement et l'opinion. » — M. H.-D. Davray : « La Prépondérance maritime et la guerre. » — M. P. Hubault : « La Santé de Paris. » — (13 novembre) : « Le général Gallieni », par MM. Marius-Ary Leblond. — M. Pierre Hamp : « Le Mal d'imagination. »

Revue Bleue (6 novembre) ; — M. P. Flat : « De la petite et de la grande Patrie. » — (13-20 novembre) : M. Péladan : « Les Ombres de la Bible. » — M. E. Schuré : « Le Germanisme de Gobineau. » — M. A. Maurel : « Le Point de vie italien. » — M. F. Rochez : « Chansons et littérature scolaire allemandes. »

Revue des Indépendants (15 novembre) publie le portrait de M. Raymond Poincaré et des vers du président qui font écrire à M. Robert Morche : « Hélas ! M. Poincaré ne cultive plus les muses. » M. Morche termine sa louange de M. Poincaré par ces mots d'une rare éloquence : « L'instant, d'ailleurs, pour les chefs d'Etat n'est pas à la poésie et M. Poincaré le sait mieux que personne. Et si parfois, dans une courte nuit de repos ou de rêve, une muse se prend à frapper à sa porte, ce ne sera certes point l'éphèbe à la douce lyre et aux troublants accords, mais la radieuse divinité que tous attendent : la Victoire ! »

Le Correspondant (10 novembre) ; — MM. Brémont : « De quelques jeunes écrivains morts pour la patrie. » — D^r M. Bouquet : « J.-H. Fabre, le Virgile des insectes. » — (25 novembre) : M. E. Lémonon : « L'Emprise financière allemande en Italie. » — M. H. Bordeaux : « Les Honneurs aux morts. » — « La Chasse à l'or sous la Révolution et aujourd'hui », par M. Marion.

La Revue (1-15 décembre) : — Abbé Félix Klein : « La Rançon des Etats-Unis. » — « Dans les ténèbres alcooliques », par M. Jean Finot. — Fin du « Carnet de route » d'un maître-ouvrier du génie. — M. G. de Banzemont : « Les Origines du Peuple Japonais. »

La Revue de Paris (15 novembre) : — « Poèmes », par la Comtesse de Noailles. — « Ces dames de la Croix-Rouge », par M^{me} Tony d'Ulmès. — (1^{er} décembre) : M. P. Vidal de la Blache : « La Formation de la France de l'Est. » — M. Georges Lachapelle : « L'Accoolisme. » — M. Jean Ajalbert : « Figures d'Aviateurs. »

MUSIQUE

L'Art et la Guerre. — La reprise des grands Concerts n'a pas été brillante. C'est une vieille habitude que l'état actuel des choses et des ressources musicales ne pouvait qu'empirer. Le premier se signalait par la réapparition du nom de Beethoven sur l'affiche, et l'événement a passé, ma foi ! comme une lettre à la poste. L'ovation dont on salua M. Chevillard ne différa guère des manifestations coutumières à son retour annuel au pupitre. *L'Eroica* fut applaudie chaleureusement, mais ni plus ni moins qu'autrefois. Trop, cependant, pour la façon dont elle fut exécutée. On s'aperçoit à l'excès que le front nous enlève la fleur des éléments de nos orchestres. Quant à la *Symphonie Fantastique*, qui ouvrait la séance sous le bâton de M. Gabriel Pierné, elle fut littéralement massacrée. Pourtant on l'applaudit aussi. En revanche, on accueillit fraîchement une courte composition, signée Claude Debussy à la stupeur de tous, intercalée entre les deux pièces de résistance sous cet intitulé pompeux : *Berceuse héroïque pour rendre hommage à S. M. le roi Albert 1^{er} de Belgique et à ses soldats*. Ce tout petit morceau, qui entremêle avec une rare insignifiance des fragments du Chant du Départ et de la Brabançonne, avait toutes les allures d'une mystification que soulignait fâcheusement son titre. Si ce fut une plaisanterie, elle était au moins déplacée ; si non, le cas serait plus grave, et vraiment inquiétant. D'autre part, au Trocadéro, dans une cérémonie dédiée à la mémoire de Miss Cavell assassinée, on entendit du Gluck, que M. Vincent d'Indy fit inscrire au programme. Plus tard, on eut aussi la *Pastorale*, des *Ouvertures* de Beethoven et de Mozart. Ces velléités sont louables, mais combien timides encore ! Pourquoi faut-il qu'à cet égard nos ennemis nous humilient par leur exemple ? Depuis le commencement de la guerre, ils n'ont pas cessé de jouer du Berlioz, ni de représenter le répertoire des alliés sur leurs théâtres. Outre *Hamlet*, *Jules César* et la *Tempête* de l'anglais Shakespeare, on y donne entre autres *Carmen*, *Mignon*, les *Contes d'Hoffmann*, le *Bal Masqué* d'Auber, le *Postillon de Lonjumeau*, la *Juive*, *Madame Butterfly*, *Aïda*, la *Traviata*, le *Trouvère*, *Guillaume Tell*, et même *Orphée aux Enfers*, non de Gluck, mais de Crémieux et Offenbach. Si la salade n'est évidemment pas du meilleur goût, elle témoigne du moins d'une indéniable liberté d'esprit. Un célèbre chef d'orchestre allemand s'est même offert la fantaisie de diriger en Amérique un concert entièrement composé d'œuvres de M. Saint-Saëns. Celui-ci ne comprendra probablement jamais tout l'orgueil méprisant de ce geste, qui aurait pu être le nôtre. Si Wagner eût été Français, il est infiniment vraisemblable que ses chefs-d'œuvre n'auraient pas disparu un instant des scènes

d'outre-Rhin. Ici, pour les ravoïr rien qu'au concert, nous devons attendre sans doute que ceux qui reviendront du front, éclopés ou mutilés peut-être, les réclament avec vivacité, ainsi qu'ils en ont l'intention bien formelle. Et quand ils arriveront exiger « du Wagner ». La croix de guerre sur la poitrine, scandant leur volonté au rythme « des lampions » sur la basse obstinée des coups de leurs béquilles, on verra ce que MM. Saint-Saëns et Masson trouveront à leur répondre. Il est piteux que les élucubrations de ces deux personnages et de leurs congénères académiques semblent avoir chez nous suffisamment d'influence pour qu'on *n'ose pas* transgresser leurs défenses grotesques, malgré l'acquiescement évident et même l'impatience du public mélomane. Il est triste, auprès de tant d'héroïsme militaire, de devoir constater une veulerie civile telle que l'intelligence s'incline désormais muette et résignée devant ce qu'elle sait inepte. Grâce à une poignée de primaires braillards, nous subissons la tyrannie de la Bêtise trépidante et vociférante. Il paraîtrait que M. Frédéric Masson a recommencé des siennes, dans *le Gaulois* cette fois. Il y a quatre ou cinq mois, il aurait terminé un article fulminant contre les Français wagnériens par ce verdict : « S'ils sont inconscients, qu'on les enferme ; s'ils sont conscients, qu'on les fusille. » Si le fait est exact, comme on me l'assura, il serait temps de procéder à l'examen mental de cet individu. La misère est que son gâtisme avéré ne trauche nullement sur le ton des journaux où s'imprime sa prose. Certains de nos grands quotidiens sembleraient souvent rédigés à la Salpêtrière ou aux Petits-Ménages. Ainsi qu'on l'a pu voir par les extraits qu'en a cités le *Mercure*, la presse italienne a relevé cet état lamentable de la nôtre, ce marais d'ignorance, de fanfaronnade, d'enfantillage ou de sénilité où pataugent nos folliculaires agités. On voulait espérer quelque lassitude à la longue dans cet entêtement à ridiculiser le peuple « le plus spirituel de la terre », dans cet affolement de matamores ou de mouches du coche, qui contraste si indécentement avec le sang-froid de notre population et la vaillance simple et résolue de nos soldats. Mais, si cet affolement n'est, en réalité, que superficiel et factice, il semble que la contagion s'en répande chez la plupart des gens en vue. Parmi ceux qui écrivent ou s'expriment publiquement, il en est peu qui ne revêtent ipso facto, inconsciemment peut-être, une attitude, qui ne versent dans une emphase empoulée dont la surenchère fatale aboutit à d'étranges aberrations. On en eut récemment une preuve nouvelle. Depuis août 1914, les revues musicales ont suspendu leur publication. Trois non mobilisés, MM. Charles Hayet, Francis Casadesus et Ernest Brodier, ont eu l'idée d'en fonder une dans le but de « constituer un document historique du mouvement de l'art musical, des travaux, projets des compositeurs, artistes, directeurs de scènes lyriques et de concerts symphoniques »

durant les hostilités. Rien de plus licite, assurément, que de telles préoccupations. On pourrait même les souhaiter plus larges et d'une ambition plus haute. Elles ne seraient point superflues. Les premiers numéros de *la Musique pendant la Guerre* relataient quelques interviews ou correspondances qui projettent des clartés plutôt troublantes sur la mentalité actuelle de maints compositeurs. M. Paul Dukas est à peu près le seul qui montra, dans la circonstance, pondération, bon sens et dignité. M. Saint-Saëns reçut les interrogateurs à la manière d'un hérisson roulé en boule. Il leur conseilla vertement de renoncer à leur dessein, d'envoyer leur argent pour les blessés et « d'écrire dans les grands journaux ». Et il leur fit la déclaration que voici :

J'ai refusé d'écrire le ballet que je m'étais engagé à donner à Monte-Carlo. Je ne puis chanter lorsque la France souffre. Pour moi, la France avant tout, la musique ensuite, et si, pour qu'elle sorte immédiatement victorieuse de cette horrible guerre, il suffisait que je m'engage à ne jamais écrire une note de ma vie, je briserais ma plume avec joie.

Il est malheureusement trop probable que la victoire nous coûtera des sacrifices plus cruels que celui de la plume de M. Saint-Saëns. La charité invite à ne point insister : passons. M. Gustave Charpentier, « Membre de l'Institut », lui aussi, s'effara tout d'abord : « Travailler, dites-vous, composer, bâtir une œuvre nouvelle ?.. J'avoue n'avoir pas songé une minute à faire de la musique. » Il est vrai que cela ne le change pas beaucoup d'avant la guerre. Et M. Charpentier bifurqua tout de go dans le panégyrique de... *Mimi Pinson*, laquelle « n'a jamais été aussi heureuse de savoir chanter », car « ses chansons font baisser la température des typhiques ». A la vérité, elle les chante « après le bain du soir des malades ». M. Messenger, quoique avec plus de flegme, n'eut renoncé pas moins pareillement à son art : « Le temps n'est pas propice au travail. La pensée est ailleurs. Il y a trop de douleurs autour de nous. » Le spectacle en devint sans doute insupportable à M. Messenger, car l'interviewer nous apprend que, depuis cette conversation, « il s'est embarqué pour l'Amérique ». Quant à M. André Gédalge, il fut épique :

Je ne pense à aucune musique. Nuit et jour, depuis un an, j'entends à l'horizon gronder la bataille. Si j'étais en état de penser à autre chose qu'à ceux qui, plus heureux que moi, sont dans la fournaise, je voudrais écrire *la Marseillaise*. Malheureusement pour moi, elle a été déjà écrite : en tout cas, comme musique, je n'entends, je n'écris, je ne comprends qu'elle.

Zimbadaboum ! Et allez donc ! On augure pourtant que M. Gédalge continue à dormir dans son lit, à déjeuner et à dîner dans des assiettes, et peut-être à fumer sa pipe après le pousse-café. On aimerait à contempler sa mine si, commandant une entrecôte aux pom-

mes à sa cuisinière, celle-ci lui répliquait tout net : « Moi, Monsieur, en fait de cuisine, je ne comprends que le rata servi dans des gamelles. » L'héroïsme est à bon marché alors qu'il ne s'agit que d'aligner des phrases redondantes, tout en restant plus ou moins le dos au feu et le ventre à table, en vaquant par ailleurs à ses occupations ordinaires. Et nul de ces messieurs n'a garde d'en omettre aucune, on peut en être sûr, sauf précisément celle à quoi les convierait plausiblement, sinon peut-être leur génie, du moins leur situation. Il semble qu'ils aient honte d'être, à tout le moins par profession, des artistes. Ils ont peut-être lu naguère ce *proprio motu* de M. Edmond Haraucourt dans *le Journal* :

En ce temps-ci, il n'y a plus d'artistes, sinon parmi les bons tireurs... Notre production est un luxe de paix, et la France est en guerre ; nous étions somptuaires, et, de ce fait, notre mission est suspendue, notre rôle annulé, notre maîtrise surannée... *Faites n'importe quoi, excepté de l'art*. Il n'y a pas de sots métiers, il n'y en a jamais eu, et il y en a moins que jamais... Foin de nos vanités, mais ayons l'orgueil de nous rendre utilisables ! Je vous jure que je balaierais les rues, si on m'y invitait, et sans dépit, sans dégoût, sans révolte, sans regret, fier de ramasser le balai qu'un gars a laissé là pour descendre dans la tranchée. Si on me réquisitionnait pour décharger des camions ou brouetter du fer, je sens que j'en pleurerais de joie...

« Qui veut faire l'ange fait la bête », opinait un « Français de France » qui s'appelait Blaise Pascal. On n'eut jamais tant d'occasions de s'en convaincre. Cependant M. Haraucourt n'a pas tout à fait tort : « si on le réquisitionnait », il n'aurait qu'à obéir tranquillement — ou même en « pleurant de joie », s'il le préfère. Au surplus, qui l'empêche, s'il en a tant envie, de s'embaucher parmi les braves fonctionnaires municipaux qui expédient tous les matins la toilette des rues et ruisseaux de notre capitale sans en être plus « fiers » pour ça ? Il ne lui était pas impossible non plus, si sa santé le lui permet, de se procurer le prétexte de verser de si douces larmes. Il n'avait qu'à s'engager, comme d'autres, dont un de nos plus grands musiciens, d'âge territorial, réformé pour « défaut de poids » et trois fois refusé aux révisions successives, qui finit par se faire pistonner pour... être pris, et y réussit. Sans se servir de son mouchoir autrement que pour se moucher, il a réalisé le rêve de M. Haraucourt, et conduit aujourd'hui un camion automobile transportant munitions et explosifs, poste qu'un récent accident révéla n'être pas sans danger. L'artiste ici, silencieusement, a choisi ce qu'il estimait son devoir, et sa décision emporte le respect. Mais ceux qu'on ne « réquisitionne » pas et qui, pour des raisons à priori légitimes, ne se réquisitionnent pas eux-mêmes, n'auraient-ils point d'autre devoir, s'ils sont artistes, que de s'épancher en déclamations boursoufflées, en écœurantes jéré-

miades ? M. Haraucourt n'est pas encore de l'Académie. S'il n'y a pas là qu'un oubli, c'est une iniquité inqualifiable. Mais il en sera, c'est certain. Aussi est-on un peu ébouriffé de le voir lancer des décrets sur les choses de l'art. Aussi, par contre, ne se sent-on guère étonné de la conception qu'il s'en fait. L'art, à son avis, est « somptuaire » ; il serait un produit « de luxe », sorte de bibelot de la foire aux « vanités ». C'est un signe des temps qu'une opinion semblable puisse être proclamée sans vergogne par quelqu'un tenant une plume. Nous vivons depuis un demi-siècle dans une ère de mercantilisme avide et dément qui, au rebours de ce que voulait Stuart Mill, au lieu de « subordonner la production à l'homme », subordonne l'homme à la production, et dont l'arrogante sottise en impose au vulgaire par la monstruosité de ses résultats matériels. Et cette folie d'affaires, laquelle, au fond, est la cause initiale du cataclysme où se débat le monde civilisé, en même temps qu'avili l'être humain, semble avoir ravalé peu à peu tout idéal à sa mesure. On parle couramment de retour à « l'état normal », mais en n'entendant par là que l'économique, celui de l'industrie et du commerce, et en en excluant quasi-naturellement, et même avec affectation, ce qui, selon Chateaubriand, constitue le brevet d'immortalité de l'homme, et le distingue des autres créatures. Parce qu'un hystérique avarié, un dégénéré simiesque, une bande de junkers, de restres, d'agrariens, d'armateurs et de trafiquants accapareurs ont déchaîné cette guerre européenne fratricide où les peuples dépositaires de la culture et de la civilisation humaines s'entretuent, il faudrait que l'expression suprême de toute culture et civilisation, l'art, se cachât honteusement, tandis que désormais la raison sociale de la France serait « Potin, Paquin, Dufayel et les Successeurs de Chauchard ». Et on brode ce thème inconscient de divagations d'énervés. Trêve de niaiseries tout de même ! De ceux qui ne sont pas au front ou employés à la défense, chacun à sa place, sans doute, et à sa tâche pertinente. Est-il si difficile à M. Gédalge de faire tout bonnement son cours de contrepoint et de fugue au Conservatoire aussi « normalement » que sa servante lui confectionne son souper ? Que M. Charpentier mimipinsonne, que M. Haraucourt balaie, s'il leur plaît. Que M. Messenger s'en aille en Amérique, M. Saint-Saëns aux Canaries et M. Masson à la douche. L'industriel à son usine et le marchand à son comptoir, c'est entendu. Mais l'artiste, où et quand que ce soit, sert son pays à sa manière, et qui est la plus noble de toutes. Il ne faut pas laisser dire que l'art est un objet de « luxe », un divertissement « vaniteux ». L'art est la plus haute fonction humaine, la faculté propre de l'homme, celle qui n'appartient qu'à lui, et dont, loin de rougir jamais, il doit être orgueilleux de ressentir en soi la force incoercible et l'exercice imprescriptible. Ce serait un bien pau-

vre artiste que celui qui pourrait, ainsi qu'on ouvre ou ferme un robinet, régler le flot de son inspiration au gré des contingences, et c'est un piètre sire celui que celles-ci, si terribles soient-elles, sont capables d'affoler comme un enfant, de paralyser comme un malade ou de démoraliser comme un lâche. Il y a deux mille cinq cents ans, sévit durant vingt-sept années une autre guerre fratricide, guerre atroce entre toutes, elle aussi, où les vaincus étaient égorgés ou faits esclaves, et qui faillit anéantir Athènes. C'est pendant cette guerre du Péloponèse que Sophocle, y compris *Œdipe Roi*, produisit tous les deux ans jusqu'à sa mort une trilogie accompagnée parfois d'un drame satyrique; que se place, sauf *Alceste* et *Médée*, l'œuvre entier d'Euripide, à côté des deux tiers au moins de celui d'Aristophane. Et de cette lutte barbare pour une hégémonie économique et politique, que subsiste-t-il aujourd'hui, en dehors d'un fatras de dates où s'embrouillent les gosses à l'école? Il ne reste que de radieux chefs-d'œuvre, en apparence indifférents, et qui nimbent à tout jamais le nom d'Athènes disparue d'une gloire intangible. Dans le patrimoine d'un peuple, combien de ses victoires pèsent autant que ses chefs-d'œuvre? Bien peu, et celles-là seulement, comme sera la nôtre, qui, en sauvant le génie de sa race, ont garanti précisément l'existence de ces chefs-d'œuvre. Mais que valent Azincourt et Trafalgar auprès de *Macbeth* et d'*Hamlet*, Rosbach et Sedan auprès de *Faust* et de *Tristan*, Iéna, Wagram et Austerlitz auprès de *Pantagruel*, de *Candide* et de *la Chariteuse de Parme*? Qu'importe à l'heure qu'il est, auprès d'un tableau du Titien, tout le commerce de Venise, sa domination sur les mers et l'or qu'elle entassa jadis? L'artiste qui crée son œuvre travaille avant tout autre au salut de sa patrie dans les siècles, car à son immortalité. Qu'il n'en abdique pas l'orgueil. « La beauté est une si grande et si auguste chose que des siècles de barbarie ne peuvent l'effacer à ce point qu'il n'en reste des vestiges adorables », a dit notre Anatole France. Mais la beauté fait mieux encore. La barbarie ne prévaudra jamais contre elle. C'est elle qui en efface les vestiges, qui en annule les stigmates et l'opprobre, qui en raie jusqu'au souvenir : elle seule en absout l'humanité.

JEAN MARNOLD.

ART

Quelques tableaux et sculptures (galerie des Indépendants, rue de la Boétie). — Tableaux du Nord et de Belgique (galerie Danthon). — Peinture de guerre. — M. Fougerey (galerie Devambez). — Faïences et tôles peintes de M^{lle} Zillhardt (Delvaux). — Verreries de M. Sala (galerie Druet). — M. Gustave Coquiot : *Rodin*; Bernheim-Jeune.

La Galerie des Indépendants, rue de la Boétie, est un des rares endroits de Paris où l'on ait pu, ces temps derniers, au cours

d'une visite, oublier qu'il y a la guerre. Partout ailleurs, à toute exposition, la guerre est le prétexte, le motif, la raison d'être de la réunion d'œuvres. Le passé, le présent, la vision d'avenir sont appelés à résumer, à développer, à montrer l'idée guerrière, à la traduire grandiose, apitoyée, résolue, populaire, noblement acceptée, frénétique, abominable, héroïque. La guerre empreint de tristesse des pages de beaux artistes ; ses cruautés servent aussi à fournir des scènes douloureuses à des artistes très médiocres ; l'indignation ne fait pas le peintre, et ce peut être une indignation habile soucieuse du succès en reproductions. Bref, à la Galerie des Indépendants, pas d'écho du drame quotidien. Paisiblement, bucoliquement, on a accroché de bons paysages, de francs aspects de nature, des jardins heureux, des eaux tranquilles, des nappes de soleil déchirées par les feuillures, des miroirs d'eaux, des fleurs et des portraits. Ne nous en plaignons pas. Tout le monde ne peut pas faire de la peinture militaire. Il est bon qu'on pense encore à la peinture, tout court, et les peintres ont raison de préparer des oasis de quelques instants parmi les affres du jour. Cette exposition est presque une exposition Altmann. Au moins ce peintre très doué y tient une place des plus importantes. C'est toujours le même talent très prenant, habile, fin, heureux dans les accords de couleurs, recherché et spontané, appliqué à des aspects gracieux de printemps ou d'automne, baignant de lumière claire et jolie les bâtisses neuves des environs de Paris à qui les bouquets de vieux arbres qui les entourent donnent du style. M. Widhopff est plus connu comme dessinateur que comme peintre ; c'est que son effort de dessinateur est plus ancien. C'est un remarquable peintre. Il a la force, l'éclat, la justesse joyeuse. Une nature morte de lui chantante de vigoureuses fleurs roses, c'est quelque chose. La couleur, un peu lourde chez ce peintre, vers les débuts, est devenue heureuse, chaude, libre. On peut voir aussi quelques toiles de M. Maurice Chabas de la plus heureuse harmonie. Sont-elles tout à fait récentes ? Ce sont des vallons heureux, des coteaux étincelants ; le rouge des tuiles chante, la pierre d'un viaduc étincelle de soleil ; c'est délicat et émouvant dans une saine gaieté lumineuse. On verra encore à cette exposition quelques fins profils, un peu mélancoliques dans un aspect de grande jeunesse, de M. Zak, pages fines, émues, appliquées, minutieuses même ; parmi les dessins aux traits vigoureux de M. Dorniac, un de ceux où il maîtrise le mieux son procédé, excellent pour modeler le sujet et aussi pour fixer l'attention, procédé tout de même, un de ses meilleurs ce sont ces *hâleurs* au geste lent, à la tête courbée, à l'effort bien transcrit ; de M. Challié, de M. Madeline on a pu voir là de bonnes pages et de fortes sculptures dans la menue dimension, de M. Soudbinine, et des gravures de Paul Colin, dont l'art de graveur sur bois, puissant et instruit, ajoute

toujours à ses mérites techniques une valeur d'intelligence et bien souvent de charme.

Galerie **Danthon**, ce sont des scènes de guerre et surtout des aspects des villes du Nord ou de Belgique. Le goût et la sincère piété des collectionneurs se portent vers les peintures où récemment des artistes, la plupart septentrionaux, traduisaient leurs sensations originelles et de toujours en imprégnant d'un lyrisme familier les béguinages dormants, les canaux lourds, les grands arbres inclinés sous le poing du vent, avec les feuillures en huppe, les quais aux maisons de briques, bien lavées, aux pignons symétriques et mirant dans le canal une concrétion légère et tremblée, leur reflet.

Le hasard qui conduit les paysagistes dans les pays isolés et découpe leurs motifs ont mené quelques-uns d'entre eux à des coins de villages, de jardins, à des maisons que le fait de la guerre et de sanglantes batailles ont rendus célèbres. Quel peintre de la Grande-Dune ou de la Maison du Passeur eût pu se douter de la future célébrité de son motif ? Cette gloire, cette pitié juste, cette émotion de l'ordre le plus élevé augmente le mérite réel des paysages belges de M. Gilsoul, ou Baertson, ou Willaets, de même qu'un sentiment profond de la même nature vient augmenter l'intensité d'intérêt d'une calme place d'une ville du Nord peinte par Henri Duhem ou d'un marché d'Arras où M. Braquaval a dit avec talent la vie quotidienne et simple de toutes récentes années. Signalons, à cette exposition, de beaux dessins de Lemordant.

Chez Devambez, nous trouvons M. **Fouqueray** et ses fusiliers marins.

Comparerons-nous M. Fouqueray et M. Le Goffic, le peintre et l'historiographe de ces bons soldats ? C'est inutile : ils ont pourtant des points communs, dans l'émotion et la sincérité. M. Fouqueray a toujours peint des batailles navales ; il les choisissait dans l'histoire, il en extrayait un détail typique. Cette façon de voir amène toujours à faire scénique, soit un aspect de théâtre, apothéose ou dénouement différent de la vie. Ce n'était pas très passionnant. Avec ses fusiliers marius, M. Fouqueray a été ramené à plus de relief et de réel. La série de ses dessins de *l'Illustration* est connue. Il tient bien ses personnages, il en sait la vie familière, et il est fort possible qu'il en ait véridiquement saisi le sursaut héroïque dans le corps-à-corps des tranchées.

Mademoiselle **Madéleine Zillhardt** fait une œuvre charmante. Depuis plusieurs années elle s'était avisée d'un petit terroir inconnu dans les régions de l'art décoratif. Elle avait trouvé une matière dédaignée et lui avait constitué un intérêt. Elle façonnait la tôle et la parait de riches couleurs profondes, ce à quoi cette matière se prête. Dans des ensembles, au Salon d'Automne, près des

tableaux de Jaulmes, ou des meubles de Huillard, on vit sur la table de la salle à manger, accortement moderne, des coupes et des plateaux de forme claire et de couleur rare signés de M^{lle} Zillhardt. Depuis la guerre, l'artiste a évolué dans un sens populaire; elle a eu le souci de recréer cet art amusant et ardent, frondeur souvent et parfois passionné, qui inspira ce qu'on appelle les faïences révolutionnaires qui disent candidement la chronique du temps vue par des potiers de village et surtout par des dessinateurs dans les grandes villes ouvrières. Du pichet, de l'assiette, de la boîte à bonbons, M^{lle} Zillhardt a fait des instruments de propagande pour les Alliés. Elle apporte une note d'art spirituelle et émue à l'imagerie décorative de notre temps. L'Exposition a lieu chez Delvaux, rue Royale.

Galerie Druet, un verrier, M. **Sala**, jusqu'ici un peu blême dans ses colorations, va hardiment vers la couleur et y trouve des effets qu'il n'avait encore point obtenus; jolis effets de diaprures parmi des bleus heureux, formes élégantes, irisations intéressantes, tels sont les aspects agréables qu'offrent ces verreries.

§

Il n'y a aucune raison de ne pas croire notre grand Rodin lorsque, préfaçant sobrement d'un autographe le livre que lui a consacré, par les soins de MM. Bernheim-Jeune, notre confrère **Gustave Coquiot**, il se félicite d'y trouver enfin sa biographie exacte et détaillée, et on n'a rien à objecter lorsqu'il se déclare très satisfait des reproductions qui s'y trouvent.

Il sait gré à l'auteur d'avoir choisi et placé ces reproductions de façon à bien donner les aspects de son évolution; on doit l'en croire et y trouver pour ce livre un second motif d'intérêt; c'était d'ailleurs actuellement plus aisé qu'auparavant.

La biographie autorisée de Rodin par M. Coquiot est agréable à lire; elle est en effet très renseignante et, rapprochée de certains récits; de confidences publiés dans *l'Art*, de M. Gsell, elle figure bien la vie d'abord dure et pleine de labeur et d'œuvres de l'artiste.

Il y a en tête du livre une longue étude de M. Gustave Coquiot sur l'art de Rodin; sur cette partie, le maître n'a pas donné d'avis; c'eût été s'associer à des louanges dont il sait l'exactitude. M. Coquiot dit sur les affinités gothiques de Rodin, sur son goût de l'antique, les choses les plus justes et souvent les certifie de propos de Rodin. C'est un profil de plus du grand sculpteur, qui s'ajoute à ceux déjà tracés par Henri Duhem, Geffroy, Maclair, d'autres encore. L'artiste est d'ailleurs assez complexe, pour fournir d'autres aspects à d'autres portraitistes apportant à l'étude de son art leur propre personnalité. Rodin est en effet, comme tous les grands créateurs, difficile à saisir en quelques formules. Il n'a pas toujours dévoilé toute

sa pensée, autrement que par ses recherches de sculpture. Pourtant, j'avoue ne pas bien comprendre M. Coquiot, lorsqu'il dit, en parlant de l'âme de Rodin, qu'il dépeint (ce qui est vrai) comme un individualiste forcené : « Son âme est une âme tout de même de ce temps, mais c'est une grande âme mystérieuse, et si l'on cherche à vouloir le comprendre complètement on sombre dans la sottise ou dans la folie. » A ce point ? Mais tout de même M. Coquiot a passé indemne parmi ces dangers, et son étude, pour pouvoir être discutée sur certains points, n'en offre pas moins un réel intérêt.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Maurice Muret : *L'Orgueil allemand. psychologie d'une crise* ; Paris, Payot et C^{ie}, fr. 3,50. — Pierre Lasserre : *Le Germanisme et l'Esprit humain* ; Paris, Edouard Champion, fr. 1,25.

L'Orgueil allemand. — M. Maurice Muret a passé la première année de la guerre dans son pays natal, en Suisse. Habitué à vivre parmi nous, à se baigner dans l'atmosphère française, cette retraite pour lui, malgré les douceurs du toit familial, était quelque chose comme un exil. A quoi pouvait-il mieux employer ses loisirs qu'à écrire un beau livre ? Mais quel livre serait aujourd'hui à sa place s'il ne traite de la guerre, s'il ne contribue, par sa substance, à préparer la victoire ?

M. Maurice Muret règle son compte à l'Allemagne contemporaine. L'agression allemande n'avait pas été pour lui une surprise. Voici longtemps déjà qu'il avait discerné les symptômes d'un état d'esprit maladif et orgueilleux qui tôt ou tard devait pousser l'Allemagne à tirer l'épée. Très informé des choses de la politique étrangère, renseigné sur les courants intellectuels qui se dessinaient de l'autre côté du Rhin, l'orage qu'il voyait venir ne lui apparaissait que comme la confirmation des craintes dont il s'était fait l'interprète. Dans son volume sur la *Littérature allemande d'aujourd'hui* publié en 1910, il terminait par ces lignes le chapitre consacré à l'historien Lamprecht : « Comment ne pas se défendre de quelques inquiétudes ? Comment ne pas se demander quel avenir une génération formée à l'école du pangermanisme tentaculaire réserve à l'Allemagne, à l'Europe, au monde entier ? »

La catastrophe, provoquée par la mégalomanie germanique, a eu des causes multiples que M. Maurice Muret s'est appliqué à analyser et qu'il résume en un seul mot : *l'Orgueil allemand*. C'est l'orgueil qui, selon lui, passant des classes dirigeantes dans les masses intellectuelles et populaires, a perverti tout un peuple, aujourd'hui abandonné à l'assouvissement de ses instincts.

Les Allemands, écrit l'auteur, ne cessent de répéter : « Nous étions pacifiques, nous n'avons pas voulu le désastre qui met le monde en sang. » Et ils invoquent les textes publics et secrets, ils brandissent des documents destinés à les absoudre. Ils répandent aux quatre coins de la terre des brochures où leur bonne foi cherche à se faire jour ! Ces plaidoyers plaideraient moins mal encore que l'innocence de l'Allemagne n'en serait point démontrée.

Les témoignages d'orgueil que j'ai recueillis et systématiquement disposés suffisent à proclamer la responsabilité de l'Allemagne, tant ils crient haut sa faute.

Quand un pays se croit appelé à dominer l'univers, il n'est force au monde qui le puisse ramener à la sagesse. L'heure sonne tôt ou tard où il s'essaye à ces destinées prodigieuses que les sorcières de Macbeth lui ont fait entrevoir pour son malheur. La tragédie dont le vertige germanique menace l'humanité pouvait être encore retardée. Elle ne pouvait plus être retardée longtemps. L'orgueil allemand devait engendrer la « Guerre Allemande ».

M. Muret discerne sept formes différentes de l'orgueil allemand, dont il analyse successivement les caractéristiques, en montrant quels en sont, dans chaque domaine, les représentants types. L'école historique de Henri de Treitschke, contemporaine de l'ère bismarckienne, a formé cette génération d'hommes où se recrutaient les premiers propagateurs du chauvinisme impérial. Guillaume II a été élevé dans cette atmosphère ; il a trouvé son panégyriste dans un autre historien, Karl Lamprecht, inventeur de l'Etat tentaculaire, mort en mai dernier, avant d'avoir vu l'effondrement de l'édifice dont il avait construit les assises.

Après « l'orgueil sur le trône », M. Muret passe à « l'orgueil de race ». Il analyse et décompose les théories des Chamberlain, des Driesmans et des Woltmann et en fait apercevoir la fragilité. A propos de l'anthroposociologie de Woltmann, il lui est aisé de montrer l'usage abusif que les Allemands ont fait des théories séduisantes et mal interprétées du comte de Gobineau. Mais en passant il tient à affirmer que Nietzsche a été classé à tort parmi les fanatiques de la race et que c'est pécher par ignorance que de le confondre avec les théoriciens du pangermanisme. Les lecteurs du *Mercur* n'ont pas besoin qu'on remette sous leurs yeux les passages du philosophe sur lesquels l'auteur de *l'Orgueil allemand* appuie sa démonstration.

... Brouillé avec Wagner, écrit M. Muret, Nietzsche répétait sur tous les tons : « Il faut méditerranéiser la musique. » Nietzsche répugnait de toute son âme au pangermanisme d'art fondé par l'auteur de la *Tétralogie*. Il rêvait, quant à lui, d'une culture européenne, reposant sur une base essentiellement latine. Son surhomme est un Européen, un bon Européen. Nietzsche croyait — et peu importe que cet idéal fût chimérique — à l'unité de l'Europe, d'où sortirait une humanité supérieure. Le patriotisme était, pour le philosophe de Zarathoustra, une faiblesse condam-

nable. Il ne comprenait surtout pas qu'on pût être patriote quand on est Allemand. Ses aveux sur ce point respirent une louable franchise. Non et encore non, Frédéric Nietzsche n'a rien du pangermaniste. Il n'est surtout pas favorable au pangermanisme de race. Soutenir le contraire, c'est se complaire à un paradoxe dont la difficulté peut séduire un rhéteur ; mais c'est aussi contester sans raison et sans profit l'évidence même.

Pour compléter son chapitre consacré au *racisme*, M. Muret rappelle que certains écrivains français ont essayé d'accréditer chez nous la légende que la « race latine » est en décadence. Il signale la part qu'a eue M. Vacher de Lapouge aux fantaisies d'un Woltmann. Mais l'auteur de l'*Aryen* s'en est expliqué ici même (*Mercury*, 1^{er} août 1915). Si les Allemands l'ont mal compris, comme ils interprètent généralement mal tout ce dont ils peuvent tirer parti pour étayer leurs doctrines absurdes ou admirables, M. Vacher de Lapouge n'y a été pour rien.

Le chapitre suivant s'intitule « l'orgueil militaire », ou *césarite*, et donne un aperçu des théories formulées par les stratèges germaniques depuis Clausewitz jusqu'à Bernhardt. Le petit manuel intitulé *Kriegsbrauch im Landkrieg*, publié par l'état-major prussien en 1902, en résumant ces théories, a sanctionné officiellement les pratiques abominables dont l'Allemagne nous offre depuis dix-huit mois le spectacle.

Les campagnes menées par deux pontifes du monisme, les professeurs Haeckel et Ostwald, qui, dès la déclaration de la guerre, se sont mis au service de la politique agressive, permettent à M. Maurice Muret de démontrer l'existence d'un « orgueil scientifique » dont la manifestation la plus éclatante a été le fameux manifeste des 93 intellectuels. Mais la mégalomane germanique a pris un caractère vraiment pathologique dans les écrits et discours des théologiens et prédicateurs qui ont accaparé la divinité pour en faire le « vieux Dieu allemand », et qui prêchent au nouveau « peuple élu » l'extermination de tous ses ennemis. Ne se doutent-ils pas qu'en assumant l'héritage des juifs de l'Ancien Testament ils préparent à leurs compatriotes le sort du peuple d'Israël ?

L'« orgueil mystique » des Dryander et Fritz Philippi va de pair avec l'« orgueil politique » des Paul Rohrbach, Ernst Hassc, Reimer et Daniel Frymann. Un rapide coup d'œil sur l'œuvre néfaste des coryphées du pangermanisme clôt ainsi tout naturellement le livre substantiel de M. Maurice Muret. Il s'est appliqué surtout à nous décrire les ravages d'une doctrine dont l'application sur les champs de bataille a abouti à une guerre monstrueuse. Pour lui, il ne s'agit là que d'une « crise » dans l'évolution du peuple allemand. S'il s'était avisé de remonter plus haut dans l'histoire morale et politique de l'Allemagne, il serait peut-être arrivé à la constatation que

cette « crise » est à peu près permanente depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle. Nous sommes parvenus à en retarder les effets jusqu'en 1914. Il n'en est pas moins vrai que l'Allemagne, aussitôt qu'elle a pris conscience d'elle-même, n'a jamais songé qu'à dominer et à étendre son pouvoir tyrannique sur ses voisins.

L'analyse sagace de M. Maurice Muret aura du moins servi à nous faire connaître, d'une façon complète, les aboutissants d'une série de conceptions monstrueuses dont l'Allemagne, au moment même où elle déchaînait la guerre, s'était trouvée complètement imprégnée.

§

Le Germanisme et l'Esprit Humain. — L'influence corruptrice de la pensée allemande a déjà fait l'objet de nombreuses études. S'il est absurde, comme l'ont fait certains écrivains notoires, de rendre responsables des méfaits de l'Allemagne tous les Allemands même les plus « libérés », il n'en est pas moins vrai que certaines doctrines philosophiques ont exalté la mégalomanie allemande tout en agissant sur nous de telle sorte que notre génie propre s'en est trouvé diminué. M. Pierre Lasserre a voulu mettre de l'ordre dans toutes ces affirmations contradictoires et évaluer à son juste prix l'apport du germanisme dans l'ensemble des conceptions humaines. Son petit livre, inspiré par la claire raison, nous présente une succession de formules heureuses, par où les spéculations intellectuelles des penseurs d'Outre-Rhin apparaîtront sous leur véritable jour.

L'esprit germanique, écrit M. Lasserre, ce n'est pas seulement certaines dispositions de tempérament et d'humeur propres aux Germains et qui viennent chez eux colorer les idées et les sentiments communs aux diverses nations et races civilisées. Il le faut entendre, il le faut définir substantiellement. On fait consister cet esprit dans un fonds d'idées et de sentiments. Il y aurait des idées et des sentiments allemands par eux-mêmes et qui n'auraient pas existé, si cette combinaison de la nation humaine qui s'appelle l'Allemand n'existait pas. La fortune de cette conception a produit une conséquence qui fût apparue monstrueuse à un Français du XVII^e siècle, formé à l'école de Descartes, et que l'on pourrait appeler la nationalisation de l'esprit.

Il suffit de relire certains passages des *Discours à la Nation allemande* pour comprendre ce que M. Lasserre entend par « nationalisation de l'esprit ». Mais l'auteur du *Romantisme français* démontre au surplus que, dans le « commerce intellectuel des peuples », l'Allemagne tient une place à part. Ses écrivains et ses penseurs ne se rattachent pas à des mouvements collectifs d'idées. Isolés dans leur pays, ils s'isolent du monde. Parlant des systèmes de Fichte, de Schelling et de Hegel, M. Lasserre écrit que « ces systèmes nous mettent en présence d'une véritable rupture accomplie entre la pensée germanique et la pensée occidentale ».

Les systèmes de Fichte, Schelling, Hegel, leur façon effroyable de philosopher, sont la mise en œuvre d'un principe issu du kantisme. Ils sont le fruit que le kantisme ne pourrait manquer de produire. Kant est un jardinier qui, quant à lui, conserve du respect pour l'arrangement traditionnel du jardin ; mais il éclabousse et sème la graine d'où jaillira la plante monstrueuse qui ne tardera pas à dévorer et à saccager tout.

Mais, parmi la production de la pensée allemande, M. Lasserre sépare celles, relativement rares, qui participent à la commune lumière de l'esprit humain et celles qui, engendrées des ténèbres spéciales du germanisme, ne font qu'habiller en doctrines métaphysiques ou religieuses la brutale et aveugle affirmation de l'égoïsme et de l'orgueil allemands. Un chapitre de son opuscule s'intitule : « Les Allemands européens et lisibles. » Il convient d'y relever l'hommage absolu au génie de Goethe, « le seul Allemand qui se puisse comparer à Voltaire pour l'importance européenne et qui est comme un Voltaire non maigre, un Voltaire avec de l'opulence ». A propos de Nietzsche, M. Lasserre fait quelques réserves, mais il écrit courageusement :

Il y a en lui un moraliste qui ne le cède point à Schopenhauer, un merveilleux critique de littérature et de musique qui a entendu les lettres françaises avec une finesse dont aucun autre Allemand, depuis Goethe, n'avait donné l'exemple et dont nous pouvons tous tirer bien des lumières. Sa plus forte vertu, pour nous, c'est que ses explications sont spécialement admirables pour dégermaniser les têtes françaises dont une imprégnation de pensée allemande anra plus ou moins profondément dissous la culture et troublé la santé. Le patriotisme n'est pas intéressé — au contraire ! — à ce que nous accablions d'insultes l'homme qui a un goût passionné pour la civilisation de la France, qui éclata en sanglots quand il apprit l'incendie des Tuileries en 1871, et dont les monstruosité de conception et de formulaire sont moins d'un vrai monstre que d'un croquemitaine qui s'épouvante lui-même.

Mais il faudrait pouvoir analyser ici le chapitre que M. Pierre Lasserre consacre à la « Position du Kantisme », le plus important de ce petit ouvrage et qui permet à l'auteur de réduire à néant le dangereux sophisme de l'impératif catégorique. « Il fallait être Allemand pour donner à l'idée humaine du devoir ce visage moins divin que monstrueux. »

M. Lasserre cependant reconnaît que nous pouvons tirer des bénéfices considérables de l'érudition allemande. Mais c'est là une science subalterne. En résumé, « si l'on peut mépriser le germanisme, il faut se garder de le dédaigner. S'il n'a créé ou paru créer quelque chose que par une exploitation confuse et imprudente des difficultés que les nouveautés de la science et de l'histoire modernes ont temporairement créées à l'œuvre progressive de la raison, son succès

même, son grossier succès, nous avertit de tenir compte de ces difficultés pour n'être pas mis en échec. »

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

André Warnod : *Prisonnier de guerre*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Ed. Bauty : *En Alsace reconquise*, Berger-Levrault, 2 fr. — *Tous les journaux du front*, Berger-Levrault, 3 fr. — Georges Docquois : *Dans un port du détroit* (Boulogne-sur-Mer), Ollendorff, 3 fr. 50. — Luigi Berzini : *Scènes de la Grande Guerre*, traduction de Jacques Mesnil ; Payot, 3 fr. 50. — Camille Julian : *La Tradition française* ; Emile Vendervelde : *La Belgique* ; M. Wickham Steed : *L'Angleterre* ; Emile Doumergue : *L'Allemagne religieuse : l'Empire de la Kultur ; le Droit et la Force d'après les Manuels des états-majors français et allemand*, Bureaux de Foi et Vie, 48, rue de Lille. — Henri et André Lichtenberger : *La Question d'Alsace-Lorraine*, Librairie Chapelot, 1 fr. — Charles Vellay : *La Question de l'Adriatique*, Librairie Chapelot, 1 fr. — Jules Sageret : *Prévisions démenties*, Imprimerie Pochy.

Echappé d'un camp de détention en Allemagne, où il a été retenu un certain nombre de mois, M. André Warnod publie le récit de ses tribulations : **Prisonnier de Guerre**, — un carnet de notes, d'ailleurs émaillé de dessins dont on peut toujours dire qu'ils sont de bonne volonté. — Il relate d'abord plusieurs combats, — où naturellement il ne comprit rien, — et la retraite du corps d'armée dont il faisait partie. Attaché au service sanitaire, il se trouva fait prisonnier et joint à une colonne qui était dirigée vers l'Allemagne, — assez surpris en somme de l'aventure. Les captifs, naturellement, ramassaient plus d'injures et de coups que de morceaux de pain ; c'est, paraît-il, la manière allemande. Son odyssée lamentable continuant, le troupeau finit par échouer à Cambrai, qu'occupe toujours l'ennemi, et où les soldats de garde s'emparèrent de la nourriture que des habitants pitoyables apportaient aux détenus. Ensuite, on embarqua tout le monde dans des wagons à bestiaux et les trains commencèrent des trajets interminables sous les huées de la foule hostile qui se pressait aux stations et poussait la malveillance jusqu'à jeter des cailloux. Après plusieurs journées analogues, les prisonniers finirent par arriver à Mersebourg, et l'auteur se trouva parqué avec ses compagnons dans un camp de baraques dont le sol était surtout une plaine de boue et qu'entouraient des fils de fer barbelés. Suit le tableau détaillé de ce séjour, qui n'avait rien d'enchanté, on peut le croire. Les punitions y étaient fréquentes, la nourriture mauvaise et parcimonieusement répartie ; mais le pire désagrément d'une captivité de ce genre, c'était l'ennui, — ce que, dans le jargon des camps, on appelle *le cafard*. Les prisonniers, d'ailleurs, étaient nombreux et divers, — beaucoup lamentables ou bizarres : des Arabes, des Russes, à côté des Français de France. Mais bientôt l'existence s'organisa ; le caractère pratique, inventif, « débrouillard » de la race s'était retrouvé ; les uns firent du commerce, vendirent aux

autres des victuailles et boissons ; il se trouva même un quidam qui installa un café (!) ; d'autres montèrent un bal ; on aménagea aussi une chapelle, où l'on exécuta de la musique sacrée avec des instruments faits de boîtes de cigares ou de boîtes en fer blanc, — et qui devaient faire une sacrée musique ! Parmi tous ces gens désœuvrés, inquiets, — tourmentés le plus souvent, — circulaient d'ailleurs les nouvelles les plus extraordinaires ; on annonçait la prise de Metz, le bombardement d'Aix-la-Chapelle, la capture du kronprinz, etc. Les prisonniers finirent par improviser un théâtre, — ce qui est bien un trait de la race, car, on l'a remarqué souvent, partout où séjournent deux douzaines de Français inactifs, ils éprouvent bientôt le besoin de se livrer au cabotinage. Naturellement, il n'y eut que des pièces improvisées, des costumes et décors *ad hoc*, — un personnel artistique de même espèce, s'il était de bonne volonté ; et M. André Warnod convient, du reste, que ce n'était ni très beau, ni très digne.

Il finit par être échangé ; il rentra en France par la Suisse, et avoue qu'il était surtout abruti du fait de ses tribulations, si bien qu'il lui a fallu du temps pour se remettre. Cela se comprend de soi et peut faire excuser les croquis médiocres dont il a parsemé son livre, — et qui ressemblent fort aux « caribonhommes » dont nous parsemions, dès douze ans, nos livres et nos cahiers de classe.

Les impressions et notes de M. Ed. Bauty, rédacteur en chef de la *Tribune de Genève*, **En Alsace reconquise**, ont été recueillies au cours des promenades que l'Etat-Major fit faire aux journalistes étrangers sur notre front, — surtout dans les Vosges, à la frontière e. sur les premières terres d'Alsace, — promenades où l'on voit revenir les noms maintenant familiers de Metzeral, Thann, *le Vieil Harmand*, etc. On a fait en somme voyager nos invités jusque dans les tranchées, — jusqu'à proximité de l'ennemi ; cheminant derrière leurs guides, les excursionnistes ont fini par arriver jusqu'aux premières lignes. Ils sont aussi montés sur le Hohneck, boisé presque jusqu'au sommet et d'où l'on découvre la terre d'Alsace comme un immense plan relief ; ils sont passés à Thann, qui a bien souffert déjà du bombardement, mais où l'on a déménagé les vitraux de la cathédrale de même que ses sculptures sur bois les plus précieuses, tandis qu'un revêtement de planches était installé pour protéger le porche. — Il serait du reste inutile de donner entièrement cet itinéraire qui se termine par une pointe sur le territoire de Belfort ; par Ballensdorf, à 5 kilomètres d'Altkirch, et Dannemarie, qui a vu les troupes allemandes passer en désordre après leur défaite à Montreux-Vieux. — De ce côté du front, et même dans les journées de calme, le canon tire toujours, mais par intermittence ; des groupes de soldats ennemis accourent en levant les mains ; — et M. Ed. Bauty note

surtout l'impression de tranquillité, d'assurance paisible avec laquelle ses nôtres accomplissent leur tâche dangereuse.

La brochure intéressante qu'il publie est accompagnée de quelques photographies documentaires, mais dont certaines auraient plus d'intérêt si l'opérateur avait su éviter, en tenant son appareil, ce qu'on appelle : *la déformation*, — c'est-à-dire de présenter des clichés où les tours, les murs, les bâtiments penchent « du côté où ils vont tomber » ; — défaut qui apparaît surtout dans deux des meilleures épreuves : la cathédrale de Thann émergeant des maisons ruinées, et pour ce même édifice les revêtements et boîtes de lourdes planches dont on a protégé certaines de ses sculptures.

La librairie Berger-Levrault a entrepris de réunir et republier, — pour l'arrière, pour les curieux et les enthousiastes, — la série des « Journaux de front », une des inventions les plus curieuses que nous aient valu la guerre de tranchées. Je ne sais si cette besogne était absolument désirable ; on peut dire de ces journaux que ce sont surtout des curiosités et qu'il est peut-être maladroit de vouloir les transplanter, s'il est permis de parler de la sorte ; de les faire sortir du milieu favorable qui favorisa leur éclosion. — Mais quand on écrira l'histoire anecdotique de la guerre actuelle, ils fourniront sans doute une documentation précieuse, et méritent d'être collectionnés, au moins comme les témoignages d'un état d'esprit.

C'est une première série de ces feuilles éphémères que présente M. Pierre Albin sous le titre général : **Tous les journaux du front**. On y trouve des reproductions, *fac-simile*, l'aspect même et autant que possible des numéros entiers d'une quinzaine de ces canards, parfois de titre suggestif. C'est *l'Echo de l'Argonne* ; *le Petit Echo du 28^e régiment d'infanterie territoriale* ; *l'Echo des tranchées* ; *l'Echo des Marmites* ; *le Poilu* ; *le Petit Voisognard* ; *le Poilu*, — deuxième du nom ; *le Cri de guerre* ; *Marmite* ; *l'Echo des Guitournes* ; *l'Echo du Carrefour* ; *Ah bath !* journal humoristique ; *le Poilu enchaîné* ; *les Poilus de la 9^e* ; *l'Echo du Ravin* ; *l'Echo des Gourbis*, etc. L'un s'appelle encore *Poilus et Marie-Louise*, — deux titres, dit un passage de l'avant-propos, dont il serait de mauvais goût d'intervertir l'ordre à haute voix. Certains publient des vers, beaucoup des dessins, croquis ou pochades ; la plupart des articles ou nouvelles, — qui ne sont pas drôles tous les jours, mais qu'on peut du moins excuser vu les circonstances. L'un a confectionné des vers de Monsieur Rostand et a réussi à les faire aussi mauvais et avec les mêmes coq-à-l'âne que s'ils étaient authentiques. Mais surtout, il y a là de la grosse farce, parfois même d'un goût douteux : l'histoire de l'Allemand qui mange des suppositoires, les prenant pour des bonbons ; l'anecdote du suif mélangé à de l'essence de térébenthine, adressé à ces Messieurs pour les débar-

rasser de la vermine, et dont ils utilisent tout le pot pour la cuisine d'un soir, etc. — On peut dire de ces gribouillages qu'ils sont en somme de belle humeur; ils indiquent la bonne volonté, les qualités d'endurance, de gaieté quand-même du soldat, — du « trouthon » toujours prêt à faire un pied de nez à l'ennemi entre deux rafales de mitraille. Il y a jusqu'à un interview de Dieu le père, qui doit bien venir de quelque rapin de Montmartre, et des observations heureuses comme cette définition qui a été donnée des zeppelins : « Des machines volantes, énormes et creuses comme tout ce que les Allemands imaginent. »

Récemment d'ailleurs, on nous signalait, dans le même esprit, un *Echo de Tranchéeville*, — « organe hebdomadaire, nullement politique et très peu littéraire » de la 258^e brigade, dont un des derniers numéros racontait l'histoire suivante, — qui peut indiquer, entre parenthèses, quelles sont les préoccupations de notre administration militaire :

« Le sous-lieutenant D... se sent soudain tiré par la capote au moment où passe un ouragan de fer, de feu et de gaz mésodorants. C'est un poilu masqué qui s'est glissé jusqu'à lui comme une couleuvre et tend un pli urgent. Le papier officiel demandait d'urgence, avant dix heures, — et il en était neuf et demie — l'état des hommes de la compagnie désirant toucher du tabac à priser (*sic*). »

M. George Docquois a publié chez Ollendorff un journal des premiers mois de la guerre (juillet-novembre 1914, avec un supplément qui nous conduit même jusqu'à la fin de décembre). C'est le volume qui a pour titre : **Dans un port du Détroit** (*Boulogne-sur-Mer*), lequel n'était pas d'abord destiné à l'impression, affirme l'auteur, et qui a l'intérêt des « à côté » de la lutte. — Nous avons ici, en effet, la relation d'un esprit curieux; des notes prises au jour le jour sur les événements actuels, mais vus de la coulisse, peut-on dire, et qui se trouvent mêlés à des choses locales, à des on dit, des bruits, des potins, — tout ce qui constitue la vie de province, cette fois dans un port de la Manche et avec l'activité qu'y apporte le continuel va et vient des troupes et arrivages anglais. — Dès lors, il se borne à indiquer les faits généraux, et qui ne tiennent, aussi bien, qu'une place minime dans ce récit : la mobilisation, les départs pour « l'armée de la guerre », l'invasion de la Belgique, les premières batailles, le siège de Liège, les tueries de Charleroi. Le front français se trouve ensuite établi « de la Somme aux Vosges » et c'est la retraite sur Paris, — c'est-à-dire qu'on abandonne toute la partie nord de la France. A Boulogne, on s'attend tous les jours à une invasion de l'ennemi, lorsque parvient enfin la nouvelle de la victoire de la Marne. — Depuis lors le fait important, c'est la longue bataille de l'Yser, sur laquelle M. G. Docquois apporte quelques précisions in-

éressantes. Les troupes anglaises continuent à débarquer cependant et sur les quais s'entassent des montagnes de matériel. On voit refluër sur la ville la débâdée des réfugiés, des malheureux que chasse la guerre; les gens se répètent les pronostics de M^{me} de Thèbes, — qui ont eu le malheur de ne pas se réaliser, — tandis qu'arrivent les réclamations des commerçants accusés de majorer les prix. On se donne des nouvelles du dernier *taube* qui a laissé tomber « ses saletés », comme disait l'agent de police. Puis c'est le défilé presque innombrable des blessés qui emplissent les hôpitaux; que les transports anglais emportent vers les îles, — et des enterrements militaires renouvelée tous les jours, tandis que, sur les quais, on construit un train blindé, susceptible, comme il arriva, de causer quelques désagréments à l'adversaire. — Pendant cela, la basse prostitution de la ville est en grande prospérité; les filles de bas étage font ouvertement la « pêche à l'Anglais » (1), au simple soldat — comme « ces dames » des cafés s'« occupent », à l'heure de l'apéritif, des officiers d'une armée ou de l'autre. De ce côté, on emploierait même des parfums si excessifs qu'un adjudant, — il devait bien lui aussi être de Montmartre! — fit part à M. Docquois de son impression en déclarant : « Pour se coller de ces sales drogues, faut-il qu'elles sentent mauvais de nature, ces garces-là! » — observation d'autant plus remarquable, ajoute le narrateur, que ce garçon était horriblement punais!

Mais il y a beaucoup de deuils, indiqués surtout vers la fin de ce livre. Tant de gens ont disparu, ont été tués depuis un an! — La censure aussi a quelque peu coupé — vers les dernières pages — certaines vérités que, sans doute, on ne trouvait pas bonnes à dire.

CHARLE MERKI.

§

Je n'ai pas souvenance d'avoir lu livre d'impressions de guerre plus vivant ni plus poignant que les **Scènes de la Grande Guerre**, de Luigi Barzini, dont la traduction française, par Jacques Mesnil, vient de paraître à la librairie Payot. Sans conteste, on se sent plus directement intéressé, plus immédiatement pris par des récits touchant la guerre actuelle que par des récits touchant toute autre guerre. Mais on en a lu tant et tant, de si divers, de si banals, de si tendancieux, de si emphatiques et de si vains, entre un si petit nombre qui apparaissent authentiques et émouvants, que la méfiance est en éveil et qu'on entame une lecture de ce genre en se défendant presque contre soi-même et tout à fait contre l'auteur. Il faut,

(1) Ailleurs M. G. Docquois, indique que tout ce monde interlope, « accouru des coins les plus fangeux des faubourgs, est traqué par une police très éveillée et qui compte dans sa brigade des *morutiers fort habiles* (sic) », p. 60.

pour que M. Barzini m'ait à ce point séduit et bouleversé jusqu'aux moelles, qu'il ait été un témoin étrangement véridique et sincère, ingénu et savant. On le dit journaliste; il est depuis des années le correspondant de guerre du *Corriere della Sera*, le grand journal milanais. C'est un merveilleux écrivain, probe et sobre, un visionnaire précis, ardent et réfléchi. Je prétends ne pas l'écraser sous le poids d'un souvenir trop puissant, lorsque j'affirme qu'il ne se trouve dans tout Tolstoï, ni dans *la Guerre et la Paix*, ni dans *le Siège de Sébastopol*, une page plus angoissante, plus souverainement sensible et belle que celles qui sont ici réunies.

Ces récits débutent le 8 août lorsque, durant le voyage qui le ramenait du Mexique, M. Barzini apprit, en plein Atlantique, par la télégraphie sans fil, que l'Allemagne déclarait la guerre à la Russie; ils se terminent sur la visite à Ypres morte, en décembre 1914. Et chacun des douze chapitres, des douze tableaux dont se compose l'ouvrage montre avec la même franchise d'impression, la même netteté de vue et de réflexion les épisodes odieux ou héroïques, lamentables ou enthousiastes, qui se sont succédé pendant les cinq premiers mois.

Après *l'Annonce sur les mers*, c'est *la France en armes*, la mobilisation, *l'Invasion*. Barzini est parvenu jusqu'aux environs les plus immédiats de Bruxelles, il est emporté dans la fuite éperdue des derniers trains bondés d'une population hagarde, épouvantée; il réussit néanmoins à se détourner du courant halluciné, à le remonter jusqu'à Charleroi; il décrit *la Veille de Charleroi*; il voit *la Galopade des Uhlands*.

En attendant les Prussiens, il est à Paris au mois de septembre, et cet étranger pénètre le secret des exaltations, des lâchetés, ou de l'admirable sang-froid des diverses classes de la population parisienne, comme s'il avait employé des années à étudier sa psychologie, comme s'il avait toujours vécu au milieu d'elle. Il erre ensuite *sur les champs de la Marne*, dès le 12 septembre, tandis que la bataille fait rage, que les cadavres s'amoncellent encore attendant la sépulture, et que les villages ruinés n'ont pas cessé de flamber; il assiste au *martyre de Soissons*; il avance vers Reims, mais, avec d'autres correspondants de journaux étrangers, suspect à l'autorité militaire, il est arrêté, retenu un temps *prisonnier de guerre*. Il pénètre alors en Belgique, il assiste à *l'agonie de la Belgique*, au milieu du désordre de la retraite d'Anvers, à Gand, où il voit entrer les premiers Allemands, autour de Gand et vers Bruges. Il assiste à l'exode vers la France des troupes épuisées et presque anéanties, vers la France, la Hollande et l'Angleterre des vieillards, des femmes, des enfants que la tourmente a arrachés à leurs foyers dévastés, à leurs villages en décombres, à la violence et à la rapine du détestable

envahisseur ; il voit se rétrécir le royaume, tandis que se confrontent et s'ajoutent l'une à l'autre *la Mer et la Guerre* ; il voit sourdre et monter l'inondation, et enfin, sur les sables du petit bourg de La Panne, il surprend la promenade triste, songeuse, solitaire du roi Albert I^{er} :

Arrivé au bout d'un segment de plage, il s'arrête un instant, puis retourne sur ses pas. A chaque extrémité de sa course, il peut voir une des limites de son royaume. — Là-bas, ces reflets d'incendie sont sur le territoire occupé par les Allemands. Et là, à l'ouest, ces lumières sont sur la plage française...

... Le promeneur solitaire sur le rivage de la Panne fait penser à un capitaine qui reste à son poste pendant que son navire sombre.

Et le volume se termine sur la prodigieuse vision d'Ypres détruite branlante et calcinée. L'auteur, qui ne l'a pas connue vivante, l'évoque magnifique et telle que la mémoire à jamais en émeut tous ceux qui l'ont aimée ; et, là encore, il traduit, il exprime l'intimité de l'âme flamande comme si de tout temps il l'avait observée ; il la connaît comme si elle était la sienne, il l'aime et la chante autrement, mais avec la même vénération et le même attendrissement qu'y met notre cher et admirable Verhaeren lui-même !

Enumérer, je le pourrais, les pages les plus poignantes, soit quand, de l'attitude où sont couchés les morts français de Barcy et de Varedes, les morts allemands au delà de ces villages, il évoque les phases et le mouvement de la lutte frénétique, soit quand d'Ostende vers Bruges revenu en automobile pour recueillir avec une ambulance des blessés qu'il cherche en vain il rencontre des traînards, des éclopés de l'armée belge : « sans officiers, abandonnés à eux-mêmes sans ordre, ils n'avaient plus qu'à se sauver comme ils pouvaient. » La fusillade crépète et se rapproche. Ils s'arrêtent, s'interrogent du regard. Ils se sont compris. Sans même songer à demander secours aux automobilistes qui pourraient les sauver, leur sauver la vie, « avec le calme terrible de qui n'a plus d'espoir, le calme du suicide », ces hommes abandonnés, ces hommes désespérés se préparent « à une résistance inutile et sublime ».

Mais à quoi bon signaler tel ou tel passage ? C'est la matière même de ce livre ; il faut qu'on le lise, c'est un livre en vérité entre tous les autres attachant et remarquable.

Je louerai simplement Jacques Mesnil de l'avoir traduit diligemment, fidèlement. Et j'attends avec impatience qu'il me soit permis d'en connaître les séries à venir, les *Scènes de la Grande Guerre* en 1915.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Sous le titre d'ensemble *La Morale et la politique des belligé-*

rants, la revue *Foi et Vie* a publié une série de conférences tout à fait remarquables et qui montrent que les protestants français, car cette revue a un caractère confessionnel très net, ne le cèdent à personne en matière de patriotisme et de bonne volonté synergique. La conférence de M. Camille Jullian sur la **Tradition française**, par exemple, met bien en lumière cette âmenationale, si magnanime, si désintéressée, si idéaliste, que certains faux traditionalistes affectent détourner en dérision. « Je ne voudrais pas, disait Montesquieu, d'une vérité qui ne serait utile qu'à mon pays. » Voilà certes qui ferait sourire un Allemand ! Le prince de Bülow, quand il signalait comme le trait principal du caractère français « d'avoir toujours préféré des instincts de l'âme à des besoins matériels », ne cachait pas sa pitié pour ce manque de réalisme ; mais quoi ! si nous nous enorgueillissons de ce qui le fait ricaner, c'est que nous n'avons pas le crâne fait de même. Et il y a longtemps que nous sommes ainsi, puisque la première fois que les Gaulois paraissent dans l'histoire c'est déjà en défenseurs du juste, Quand Brennus marche sur Rome, c'est parce que les Romains ont outragé le droit des gens. Ne rougissons donc pas d'avoir combattu toujours pour la justice, en 1914 comme en 1870, comme en 1859, sans croire d'ailleurs que la justice se suffise à elle-même. La force ne crée pas le droit, mais encore moins le droit tout seul crée-t-il la force.

Aussi bien que M. Camille Jullian avait parlé de la France, M. Emile Vandervelde a parlé de la **Belgique** et M. Wickham Steed, directeur de la politique étrangère du *Times*, de l'**Angleterre**. On sait combien la très réelle éloquence du grand orateur belge a grandi en magnanimité au choc des événements, et comment, suivant la juste remarque de M. Charles Gide, qui présidait la conférence, il est devenu une des incarnations de l'âme de la Belgique tout comme le roi Albert, le cardinal Mercier et le bourgmestre Max (ajoutons le général Leman) qu'il a si bien loués. Quant à M. Steed, lui aussi met hors de doute la loyauté anglaise et la perfidie germanique ; à son livre si remarquable sur la *Monarchie des Habsbourg*, dont j'ai rendu compte ici, il pourra ajouter un pendant : l'Empire des Hohenzollern ! A propos du Habsbourg actuel, je cite, d'après lui, ce détail curieux que le « Manifeste à mes peuples » d'août 1914 a été calqué mot à mot sur le Manifeste à ces mêmes peuples d'avril 1859 ; on n'a eu qu'à remplacer le mot *Piémontais* par le mot *Serbes* ; ce culte du « précédent » fait en vérité l'éloge du traditionalisme viennois ; tous nos rond-de-cuir d'ici sont dépassés !

Mais les publications les plus intéressantes de cette Collection sont celles de son inspirateur M. Emile Doumergue, le doyen de la faculté de théologie de Montauban, l'**Allemagne religieuse**, l'**Empire de la Kultur**, le **Droit et la Force** ; il y a là un peu

trop de calvinomanie pour nous profanes, mais la gravité religieuse de la pensée et même les ressouvenirs bibliques ne sont pas pour nous déplaire quand l'auteur résume son jugement de la Kultur dans ce dyptique : I. La création, la tentation, la chute. II. La faute et le châtement. Et pourquoi n'évoquerait-on pas ici Satan lui-même ? N'est-ce pas un Allemand qui a dit de la Kultur : « Elle n'exclut pas la sauvagerie sanglante, elle est la sublimation du démoniaque » ? Un autre n'a-t-il pas proclamé : « La guerre qui se livre en ce moment est celle de la Kultur et de la Civilisation » ? La Kultur est en effet l'antithèse, la destruction de tout ce que nous entendons par civilisation : la liberté et la fraternité, le respect du droit d'autrui, la paix et la synergie ; elle ne prône que la domination, la conquête, la guerre, la violence, elle oppose l'Etat allemand à tous les autres états, à toutes les autres sociétés, et légitime d'avance toutes les déloyautés et toutes les férociétés qu'il croira devoir commettre. Celui des livres de M. Doumergue qui porte pour titre *le Droit et la Force d'après les Manuels des états-majors allemand et français* est tout à fait caractéristique à ce point de vue. Alors que les Manuels français (*Manuel de droit international à l'usage des officiers de l'armée de terre*, 1893, et *les Lois de la guerre continentale*, 1913) posent en première page le Droit, reproduisent tous les textes des Conférences de la Haye, même ceux qui n'ont pas été officiellement acceptés par toutes les Puissances, proclament toutes les restrictions qu'il faut apporter à l'emploi de la force, le livre allemand (*Kriegsbrauch im Landkriege* traduit sous le titre *Usages de la guerre continentale*, 1902) s'interdit même de prononcer les mots droit ou loi (usage lui suffit) et légitime d'avance tous les crimes : « Sont autorisés toutes destructions et tous préjudices nécessités par des décisions d'ordre militaire. » (Que ne peut-on faire sortir, hélas ! d'un pareil article ?) De même le fait de traiter la population d'un pays envahi comme belligérante si elle porte les armes ouvertement et respecte les droits de la guerre n'est qu'une « prétention inacceptable », et quant aux prisonniers de l'armée régulière ennemie, ils peuvent être mis à mort « dans des cas de nécessité urgente et inéluctable (dont le chef allemand est seul juge !) et à titre de représailles contre des faits semblables et d'autres infractions (!) émanant du commandement ennemi ». En vérité, on comprend le mot si noble de M. Doumergue : « Jamais je n'ai été plus heureux d'être Français ! »

MM. Henri et André Lichtenberger ont raison de consacrer un livre spécial à la **Question d'Alsace-Lorraine**. C'est cette question, beaucoup plus que la question serbe, qui a mis le feu à l'Europe, et la paix future dépendra, comme la paix passée, de la façon dont elle aura été réglée. Bien entendu, aucun doute sur la défaite finale de l'Allemagne et sur la rentrée de l'Alsace au giron

national. L'hypothèse d'une Lotharingie indépendante, et à neutralité garantie par l'Europe, a été absurdisée d'avance par le pays des chiffons de papier. Mais le retour au foyer devrait-il se faire *ipso facto* ou être consacré par un plébiscite des habitants ? Nos auteurs refusent ce plébiscite comme une inutilité, une impiété et un désaveu de la demi-séculaire protestation de l'Alsace ; j'oserai n'être pas de cet avis et dire qu'il y aurait pitié au contraire à permettre aux vieux Alsaciens d'affirmer leur joie, habileté à permettre aux immigrés qui formeraient un collège à part de montrer la proportion des malléables et des irréductibles, utilité enfin à créer, même quand on aurait le droit de ne pas le faire, un précédent qui s'imposerait à l'avenir. Ce serait le cas de reprendre le mot si fin de Talleyrand : « Cela va sans dire ? Eh bien, cela ira mieux encore en le disant. » Cette cérémonie d'inauguration accomplie restera l'œuvre autrement délicate de réadaptation, et ici tout ce que disent MM. Lichtenberger est à approuver : nécessité d'éviter certains heurts et certaines erreurs, de tenir compte de l'état séparé dans lequel a vécu l'Alsace-Lorraine pendant près d'un demi-siècle ; ne pas manier d'une main hâtive ou trop brouillonne ce qui touche à l'église ou à l'école ; harmoniser les intérêts économiques des nouveaux Français et des anciens ; enfin surveiller sans molester les Alsaciens d'origine allemande, les immigrés. Faudra-t-il, néanmoins, comme ils le veulent, aller jusqu'à rétablir les anciens départements ? J'avoue que personnellement je ne verrais pas d'objection grave à conserver une Alsace-Lorraine mixte de race et de langue, avec une autonomie que nos autres provinces auraient bientôt fait d'envier, et peut-être ainsi aurions-nous à avoir envers nos frères retrouvés une gratitude spéciale puisqu'ils nous auraient appris à pratiquer et à aimer le vrai régionalisme. Mais ceci n'est qu'un point en somme secondaire ; l'important serait que nous nous abstenions vis-à-vis d'eux de nos manières politiciennes d'unité morale et d'unification gouvernementale, de notre jacobinisme blanc et rouge, de notre suspicion des juifs, des métèques, des luthériens, de notre haine des prêtres et des sœurs et que nous ne tombions pas en épilepsie parce que l'Alsace-Lorraine serait différente des autres provinces avec un code civil modifié, un concordat, une double langue officielle, etc. A ceci un peu de bon vouloir libéral et cordial suffirait.

La Question de l'Adriatique, qu'étudie M. Charles Vellay dans un volume de la même collection Chapelot, est en somme beaucoup plus délicate que celle d'Alsace-Lorraine, puisque, l'intérêt des Habsbourg négligé, il restera à concilier celui des Italiens, des Slovènes, des Croates, des Serbo-Monténégrins et des Albanais. Si nous appliquons le principe du consentement des peuples, que nous devrions appliquer, car il est notre raison d'être morale, l'Italie devrait s'abstenir.

de toute annexion ; même à Trieste et à Fiume, l'élément italien a à peine la majorité, et d'ailleurs l'intérêt de Trieste serait de rester le débouché de toute la région danubienne, qui est slave, et non de devenir le dernier port sans hinterland de la région italienne. La sécurité même militaire de l'Italie ne serait nullement menacée par les quatre petits royaumes de Croatie, de Serbie, de Monténégro et d'Albanie. Mais notre sœur latine a, elle aussi, ses souvenirs historiques dont le poids l'entraîne, et elle voudrait se conquérir l'ancien domaine de la République de Venise ; elle voudrait même occuper définitivement Valona, à l'entrée du canal d'Otrante, qui ne lui a jamais appartenu, et peut-être est-ce le prix qu'elle mettra à sa marche au secours des Serbes. N'abandonnons pas tout espoir de la voir s'en tenir à la modération et au respect d'autrui ; des engagements pris par les petits royaumes d'en face peuvent lui donner toute garantie et lui assurer une autre maîtrise de l'Adriatique que quand les dreadnoughts de Franz-Josef croisaient dans les eaux dalmates. Il ne restera plus qu'à prêcher les mêmes vertus aux Illyriens d'en face, et à veiller à ce que les Slovènes n'empiètent pas sur les Allemands, ni les Croates sur les Hongrois, ni les Serbes sur les Albanais qui vont assez loin dans l'intérieur de la péninsule. Ce petit état albanais, quoique créé par le machiavélisme des Habsbourg et des Hohenzollern, était vraiment sympathique et l'Europe se devrait de le protéger contre l'avidité de ses voisins. Si la Grèce avait été digne d'elle-même, on aurait pu la récompenser en lui donnant le protectorat de ces vieux Pélasges ; à son défaut, un condominium serbo-italien sous le contrôle des autres Alliés pourrait être envisagé, en attendant que les Albanais sachent vivre d'une vie indépendante et pacifique.

M. Jules Sageret devrait bien réunir en volume les diverses brochures qu'il aura publiées pendant la guerre. La nouvelle, **Prévisions démenties**, est aussi savoureuse que les anciennes. L'auteur commence par avouer que lui aussi s'est trompé puisqu'il ne croyait pas à la guerre, dont tout, en effet, aurait dû détourner, mais, hélas, la Grande Illusion n'était pas celle que bafouait M. Norman Angell, et c'est l'orgueil des reîtres qui devait l'emporter sur le pacifisme des économistes, victoire fatale qui condamne après coup bien d'aveugles confiances en légitimant bien de contraires résistances. Donc toutes les prévisions ont été trompées, pour la déclaration de guerre d'abord et pour la conduite de la guerre ensuite, mode d'invasion de la Belgique sinon invasion elle-même, et procédés tactiques, rôle de l'artillerie, des avions, des zeppelins, des sous-marins, blocus, famine, épuisement des munitions, manque d'argent, durée même des hostilités. Ah ! cette guerre aura été la banqueroute des somnambules extra-lucides ! Et pourtant, l'auteur ne s'enhardit pas

moins, en dépit de tant de démentis donnés par la réalité à ceux qui déclareraient la guerre impossible ou lui assignaient tout au plus trois semaines de durée, à pronostiquer encore, mais il est vrai avec quelle prudence ! « Le résultat est donc certain, mais encore très éloigné », car il ne faut compter ni sur une offensive foudroyante à l'ouest, ni sur un rouleau compresseur à l'est, ni sur des émeutes ou des paniques chez l'ennemi, ni sur son manque de munitions, ses ressources en fer étant « illimitées », mais seulement sur son usure en hommes, et celle-ci ne fait que de commencer ! Il faut encore d'innombrables coups de lime, mais alors enfin ; « quand la barre d'acier germanique aura été assez profondément entamée, on la prendra aux deux extrémités, et, d'un coup sec sur le genou, on la brisera. »

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA PAIX AU REICHSTAG. — La sixième session de guerre du Reichstag a donné lieu à un débat sur la paix, annoncé longtemps d'avance et dont le peuple allemand s'était promis des résultats extraordinaires. A vrai dire, ce ne fut point une discussion, mais une cérémonie purement académique, au cours de laquelle trois discours se succédèrent, conformément à un scénario préparé d'avance. Si l'on n'a pas eu autre chose à se dire, ce n'est pas certes faute d'en avoir envie.

Lorsque se produisit, le mois dernier, l'incident des deux lords qui demandèrent une discussion de la paix et en fixèrent les conditions, le *Vorwärts* (21 novembre) fit paraître un article de tête intitulé *Freie Aussprache!* (« Libre discussion ») et qui faisait appel au Reichstag. Du moment que le gouvernement n'admet pas que l'on discute le but de la guerre dans les journaux, disait l'organe socialiste, le Parlement doit faire usage du droit à la parole. Et le *Vorwärts* de conclure :

Les conditions de la paix, formulées en Angleterre au cours des dernières semaines, peuvent fort bien servir de point de départ à une libre discussion. Si le gouvernement ne peut se décider à prendre l'initiative, il doit y autoriser l'opinion publique. Pour le cas où il ne croirait pas pouvoir relâcher la bride aux réunions publiques et à la presse, le Reichstag devrait commencer. Il faut que nous y fassions comprendre, d'une façon précise, ce que nous pensons au sujet de l'Alsace-Lorraine, au sujet de la Belgique, du Nord de la France, de la liberté des mers et d'une série d'autres questions. Il ne suffit pas que nous disions toujours « tenir ». Si nous exigeons des autres qu'ils nous fassent savoir ce qu'ils entendent par la destruction du militarisme allemand, ceux-ci ont le droit de connaître l'idée que nous

nous faisons quand nous parlons de « tenir jusqu'au bout » comme but de notre action. Quand ces deux questions auront été tirées au clair, nous aurons fait un grand pas en avant.

Donc : le Reichstag a la parole !

Le 9 décembre, le Reichstag a, en effet, eu la parole, mais le « grand pas en avant » que nous avait promis le *Vorwaerts* s'est réduit à un ridicule piétinement. Il a suffi pour étrangler le débat que le chancelier s'entendit avec la majorité socialiste, en vue de limiter les critiques dont le gouvernement serait l'objet. M. Scheidemann, chargé de présenter l'interpellation, est un de ces socialistes apprivoisés qui furent reçus récemment au grand quartier général. Il savait ce qu'il pourrait dire et ce qu'il conviendrait de taire prudemment. Les deux versions de son discours, publiées successivement par la presse française, se ressemblent comme deux frères.

Le Wolff-Buro — il faut écrire maintenant *Buro*, selon l'orthographe néc-boche ! — le Wolff-Buro avait télégraphié dans les pays neutres un résumé édulcoré de ce discours, où toute la phraséologie particulière à messieurs les compagnons avait été soigneusement retouchée. Quand Scheidemann dit : « le peuple allemand ne veut pas verser son sang pour les intérêts capitalistes », l'agence officielle supprime ce dernier corps de phrase ; mais cela n'est pas d'une importance capitale, car les tirades socialistes ne varient guère et le lecteur ingénieux peut les deviner à travers le résumé télégraphique. Autre chose est de faire des déclarations pompeuses et de conformer ses actes à ses paroles. Le chancelier savait qu'il pouvait laisser débiter librement les couplets habituels sur la lutte des classes et le pacifisme intransigeant. Cela pouvait aider à faire croire que la séance n'avait pas été truquée. Les conservateurs aussi savent qu'il faut flatter les douces manies de leurs collègues révolutionnaires. Depuis le temps qu'ils entendent les mêmes sornettes, leur oreille s'y est habituée. Aussi le leader socialiste a-t-il pu défilier sa harangue sans être interrompu. S'il avait parlé des origines de la guerre, de la conduite de la guerre et de la responsabilité de l'Allemagne, c'eût été une bien autre affaire.

On avait annoncé tout d'abord que M. Liebknecht serait empêché d'assister à la séance et que son absence contribuerait à maintenir la discussion dans les limites académiques. Or, l'enfant terrible du parti était bel et bien à son banc ; il a même essayé de parler, mais les quelques interruptions qu'il a lancées, pour violentes qu'elles aient été, n'ont pas altéré la physionomie générale de la séance. Un simple rappel à l'ordre a suffi pour le faire taire. Il convient cependant de souligner le fait qu'au moment où M. de Bethmann-Hollwég a parlé de l'anéantissement de la Serbie, Liebknecht s'est tourné vers la tri-

bune diplomatique et, regardant le ministre de Grèce, il s'est écrié : « Oui, les Grecs ont lâchement abandonné les Serbes ! »

M. Liebknecht avait posé par écrit sept questions au chancelier dont il demandait la discussion en séance, mais le président a simplement passé outre sans tenir compte des réclamations du député (1). Et quand M. Liebknecht proposa l'ajournement au lendemain du débat sur la paix, il ne fut soutenu par aucun de ses collègues.

La *Gazette de Francfort* est déçue par le discours du chancelier dont le vague, dit-elle, ne répond pas à l'attente du peuple allemand et du monde entier, spécialement en ce qui concerne les territoires occupés. Le même journal fait ressortir qu'à deux reprises M. de Bethmann a qualifié ces territoires de gages, mot que le député socialiste Landsberg a commenté en ces termes : « Les gages, on les rend. »

Le chancelier, ajoute la *Gazette*, dans son numéro du 10 décembre, a parlé de la Belgique, mais pour dire qu'il ne savait rien des projets d'avenir et, à ce propos, il s'est servi du terme « garanties ». Le même journal estime qu'il serait sage de ne pas ergoter sur ce mot, mais de s'en tenir à la tendance générale des discours ; il ajoute qu'on a beaucoup remarqué qu'au contraire de la Belgique le chancelier n'a pas parlé du tout de l'avenir de la Pologne. « Ce discours n'est d'ailleurs pas un acte de jurisprudence où tous les mots ont une valeur définitive, c'est un geste. »

Le geste, si geste il y a, a, en tous les cas, été assez maladroit. Destiné à impressionner les ennemis de l'Allemagne et à faire croire au peuple allemand que la situation militaire du pays est encore assez brillante pour justifier des espérances illimitées, il n'a pas terminé un débat qui va reprendre de plus belle dans la presse et qui sera forcément rouvert à la tribune du Reichstag. On annonce en effet que le député socialiste Albrecht, représentant de Magdebourg, et plusieurs de ses collègues se proposent de déposer une nouvelle interpellation sur les conditions de la paix.

Déjà les journaux qui ont conservé un semblant d'indépendance hasardent une critique indirecte du chancelier, en insinuant qu'il laisse passer le moment opportun pour définir exactement ses intentions. Le *Berliner Tageblatt* s'efforce de montrer combien le gouvernement a tort de redouter le débat sur la paix.

On objecte, écrit ce journal, que nos ennemis y verront un signe de notre faiblesse et de notre épuisement. Mais avons-nous le droit de nous laisser détourner de questions si brûlantes par des considérations si secondaires, alors que nos ennemis menacent de nous affamer ?

(1) M. Liebknecht a été autorisé à donner lecture de ses questions à la séance du 14 décembre, mais M. de Jagow, qui représentait le gouvernement, a dédaigné d'y répondre.

Non, ces prétextes et ces craintes sont injustifiés, à une époque aussi critique que celle que nous traversons. Alors que nos successeurs et l'histoire auront à se prononcer sur notre sagacité et sur notre clairvoyance, ils ne se préoccupèrent point des qu'en-dira-t-on ou des opinions émises par nos ennemis. On regardera seulement si nous avons conclu la paix au moment opportun, si nous nous sommes efforcés de la conclure, alors même que nous n'avions pas l'espoir de réussir. Peu importe qu'ensuite toutes les chances de la paix s'évanouissent. Les opinions sur l'art de conclure une paix heureuse et honorable peuvent différer. La plus juste et la plus instructive, à l'heure actuelle, nous paraît être celle de cet archiduc Charles d'Autriche, le vainqueur d'Aspern, dont Napoléon même a écrit : « Il aurait été le plus grand général de son époque si la fortune n'avait pas mis des obstacles sur son chemin. » Dans le sixième volume de ses écrits, ce général autrichien, qui était en même temps un des plus grands hommes politiques de son époque, dit :

« Pour obtenir une paix heureuse et glorieuse, il faut l'offrir à son ennemi après chaque victoire remportée. Si celui-ci la repousse, il autorise par là le pays momentanément vainqueur à demander de nouveaux sacrifices à son peuple. »

Nous doutons sérieusement que nous puissions goûter les bienfaits de la paix, même en usant de la méthode de l'archiduc Charles. Une chose est cependant incontestable : que le refus de nos ennemis nous encouragerait ou du moins nous permettrait de demander de nouveaux sacrifices à la nation. Et nous n'avons même pas besoin de dire combien cela est nécessaire à l'heure où celle-ci s'est déjà imposé tant de souffrances et tant de privations. Plus la nation sera persuadée que nous avons pris les armes non pour conquérir l'hégémonie, mais pour combattre au contraire celle qu'on voulait établir contre nous, plus elle sera décidée dans ses sacrifices et plus le gouvernement sera libre dans ses mouvements.

Ce dernier passage de l'article du *Berliner Tageblatt* montre bien à quel point toute discussion sur les conditions de la paix, entre les peuples de l'Entente et les Empires du centre, serait oiseuse en ce moment. Avec un peuple qui s'imagine encore qu'il est la victime, alors que tous les faits démontrent que ses dirigeants portent seuls le poids d'une terrible responsabilité, il n'est pas possible d'entamer une discussion quelconque à moins qu'il ne se décide à avouer ses torts.

L'une des questions que Liebknecht avait posées au chancelier (la quatrième) est ainsi libellée :

Le gouvernement est-il prêt à publier : 1° les documents secrets relatifs aux pourparlers qui précéderent l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie le 23 juillet, et toutes les communications austro-allemandes depuis le crime de Sarajevo ; 2° tous les documents secrets qui précéderent la violation de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique ?

C'est seulement en répondant à cette question, c'est-à-dire en expliquant de quelle façon il a déchaîné la guerre, que le gouvernement

impérial pourrait fournir au peuple allemand les bases d'un débat qui permettrait d'envisager la paix. Jusqu'à présent l'Allemagne n'a pas encore voulu se rendre compte qu'avec sa complice, l'Autriche-Hongrie, elle est seule responsable des horreurs qui ensanglantent l'Europe depuis dix-sept mois. Comment les masses, ignorantes du véritable état de choses, pourraient-elles sainement envisager l'avenir?

On nous dit qu'il y a en Allemagne des gens qui réprouvent la guerre, qu'il y en a d'autres qui, pendant qu'on se bat au dehors, veulent délibérément ignorer l'état de guerre et se livrer, envers et contre tous, aux travaux de la paix. Il y a même des gens de lettres parmi eux, dont on cite les noms en se pâmant d'admiration. Mais ces gens de lettres qui vont même jusqu'à écrire des choses élogieuses à l'endroit de la France — et c'est bien naturel de leur part, car ils n'existeraient pas sans leur état de dépendance vis-à-vis de la France, — ces gens de lettres ont-ils essayé d'éclairer leurs compatriotes sur le véritable rôle de l'Allemagne dans la guerre? S'ils réprouvent le sanglant conflit, si leur liberté d'esprit en est gênée, il leur serait facile, si non de le faire cesser, du moins d'en hâter le dénouement en disant autour d'eux : « Nous sommes coupables; nous payons le tort que nous avons eu de laisser faire nos dirigeants. »

Mais rien de pareil ne s'est produit. Les pacifistes teutons nous ont abreuvés de leurs hypocrites niaiseries; les petits intellectuels des cafés de Munich et de Berlin, troublés dans leurs douces manies, se sont plaints de la dureté des temps qui les empêche d'écrire des chefs-d'œuvre. Ils n'ont rien fait pour dégager leur responsabilité de celle qu'encourt la nation.

Quand ils écriront : « C'est l'Allemagne qui a préparé méthodiquement la guerre, qui l'a voulue dans tous ses détails et qui a choisi le moment qu'elle considérait comme le plus propice à la faire »; quand, après avoir écrit cela, ils feront un acte de contrition, alors seulement il pourra être question d'un mouvement d'opinion qui s'efforce d'échapper à la démence collective.

D'ici là considérons l'Allemagne comme un bloc et songeons qu'il n'y a en ce moment qu'une chose importante au monde, c'est qu'elle soit battue.

HENRI ALBERT.

EXISTE-T-IL UNE VÉRITABLE HAINE ENTRE LES PEUPLES ? — J'ai rapporté, dans le dernier numéro du *Mercure*, l'analyse d'une conférence faite par le professeur Sieper sur les raisons qui font détester les Allemands par les autres peuples. Voici un article dû à la plume d'un magistrat, l'Oberamtsrichter E. Dosenheimer, de Ludwigshafen, qui, la guerre étant là, pense plus que jamais au Pacifisme, dont

il cherche les éléments épars sous mille décombres. Je ferai remarquer que la *Friedenswarte*, où j'ai cueilli cet article, ne paraît plus en Allemagne depuis le commencement de la guerre, mais à Zurich.

J'ai lu récemment, dans un journal du Palatinat, l'avis de décès suivant :

Société militaire de Ludwigshafen.

Des suites de ses blessures, reçues à la guerre de 1914/15, est mort, au lazaret de notre ville :

Emile Briche,

âgé de 21 ans, soldat au 8^e régiment d'infanterie française. L'inhumation aura lieu le mercredi 18 août 1915, à 4 heures de l'après-midi. On se réunira au hall du cimetière.

Nos camarades sont priés de venir, aussi nombreux que possible, lui rendre les derniers honneurs.

Les Directeurs.

Cet avis d'inhumation m'a incité à réfléchir sur cette question : Est-ce que les peuples se haïssent ? Communément on s'interroge ainsi : Pourquoi les peuples se détestent-ils ? Pourquoi les Allemands sont-ils haïs dans le monde ? Je crois bien plus important de rechercher enfin s'il est vrai que les peuples se haïssent. La prière d'assister aux funérailles, que comporte l'avis ci-dessus, n'est pas un fait unique en son genre. Nous savons que nos soldats ont souvent rendu les derniers honneurs à l'adversaire, et vice-versa ; ce qui serait absolument impossible si la haine existait vraiment entre les peuples. Dans la vie ordinaire, nul ne prend soin d'assister à l'enterrement de son ennemi. Il y a quelques mois, — par conséquent pendant cette guerre, — fut élevé, sur territoire français envahi, à la mémoire des Allemands et des Français tombés sur le champ de bataille, un monument à l'inauguration duquel des autorités allemandes et françaises prononcèrent quelques mots d'hommage. Les soldats allemands et le haut commandement conviennent du courage et de l'endurance de l'adversaire. Il faut donc admettre qu'aucune haine n'existe entre les soldats combattants, bien que, cherchant par tous les moyens à se donner la mort, ils usent à l'endroit les uns des autres de grenades à main et de gaz asphyxiants. C'est là le cruel devoir des soldats, une nécessité de fer, le commandement de la loi de préservation personnelle. « Si tu ne tues pas, on te tuera ! » se dit obligatoirement tout soldat que l'effusion de sang fait reculer épouvanté. On a souvent prétendu que la haine est indispensable, que sans elle la guerre ne pourrait être menée avec la brutalité et l'insensibilité nécessaires. Je ne crois point qu'on ait besoin d'attiser la haine. La guerre, parce qu'elle est la guerre, impose aux soldats, qu'ils le veuillent ou non, de s'entredétruire ou de mettre l'adversaire dans l'incapacité de nuire.

Pareil au soldat, le civil allemand n'éprouve aucune haine pour les soldats ennemis. Français ou Anglais, malades ou blessés, sont aussi bien traités qu'un Allemand. Nous possédons des témoignages de la plus émouvante gratitude pour les soins pleins d'humanité qui leur ont été donnés. Même à l'égard du prisonnier en bonne santé, ne se remarque aucune haine. On peut constater les relations amicales existantes entre nos popu-

lations et les prisonniers qu'ils occupent à leurs travaux. J'ai vu moi-même des prisonniers russes revenant des champs, accompagnés des femmes des paysans, dont ils conduisaient paisiblement les enfants par la main.

Mais cela empêche-t-il vraiment les peuples de se haïr ? L'Allemand hait-il le Français, l'Anglais, le Russe, et réciproquement ? L'Allemand détesterait-il peut-être le Français plus qu'il ne déteste tel ou tel de ses compatriotes ? Nous savons que l'antipathie, l'envie et la haine jouent fatalement un rôle entre les membres d'une même nation. Moins un homme est capable de sentir éthiquement, plus le dominant, dans ses relations avec ses semblables, l'antipathie, l'envie et la haine. L'envie et la haine, dans la règle, ont certaines causes positives. Cependant il est des aversions sentimentales d'où peut découler de la haine. De telles aversions existent entre les races différentes. Il est notoire que l'antisémitisme prend ses multiples racines dans un sous-sol sentimental. L'antisémite est rarement capable de donner une base précise à son opinion. En Amérique, longtemps après l'émancipation, le nègre éveillait encore de l'aversion chez les gens de race blanche. Dans certains cercles particularistes de la Bavière, une forte prévention contre la Prusse demeura longtemps après 1870. Un petit journal, mais très suivi, *Das Vaterland*, ne cessait d'exciter l'animosité contre toute prusserie et toute juiverie.

Il est difficile de prétendre qu'il existait de l'animosité et de la haine entre les belligérants actuels, Allemands, Français, Anglais, Russes, etc. Jamais il n'a été dit qu'un Allemand, commerçant, ingénieur, chimiste ou savant, ait haï son collègue français et anglais, et réciproquement. Les relations d'affaires de chacun des peuples reposaient trop sur celles de l'autre pour qu'une véritable haine ait pu se développer. Certes, la concurrence étrangère avait pris, dans différentes branches, des formes aiguës. En France, par exemple, on a essayé de toutes les façons d'empêcher l'introduction des produits pharmaceutiques allemands, on a créé des difficultés à l'établissement de succursales de fabriques de produits chimiques ; mais cette concurrence industrielle n'avait jamais dégénéré en une haine personnelle. L'Allemand pouvait vaquer tranquillement et paisiblement à ses affaires, nouer des relations amicales, voire de parenté. Il en a été de même pour le traitement des étrangers en Allemagne.

Ce n'est qu'une fois la guerre commencée, que la haine entre les peuples s'est fait remarquer. Je rappellerai les excès en Belgique, à Pétersbourg et à Londres. Les appellations de « Huns », de « Barbares » surgirent alors. En Allemagne, ce fut avant tout contre l'Angleterre que la haine prit de l'extension. Le *Chant de haine*, d'Ernst Lissauer, caractérise mieux que tout cet état d'esprit. Au fond, ce fut chez la plupart une haine sentimentale. Ils eussent difficilement donné des raisons précises, ayant la valeur de faits, certainement pas tout au moins en ce qui concerne leur haine de tous les Anglais, des Anglais en tant qu'Anglais. Chez ceux qui ne se laissaient pas entièrement mener par le sentiment, elle n'avait qu'un objet : Grey ou le gouvernement anglais. L'aversion sentimentale n'a certainement aucun sens. Quand je dis : « Je hais l'Angleterre, je hais les Anglais », je dois pouvoir en donner la raison. Seul a le droit de juger et de condamner un étranger, qui le connaît. Bien peu de gens connaissent les pays

autres que le leur. Ce n'est pas un unique voyage qui peut en instruire. Il faut pour cela un séjour prolongé et le contact avec les différents milieux.

Mon exposé doit avoir prouvé qu'on ne saurait parler d'une haine motivée des peuples entre eux, pour le moins entre les peuples actuellement belligérants. Les manifestations haineuses qu'on a vues partout une fois les hostilités commencées sont imputables à une irritation excessive et à la passion. Mais la passion incendiaire a fait place à des considérations plus tranquilles. Certes, plus d'un éprouve maintenant quelque honte de ses sentiments de haine. Il est juste de faire remarquer que, même lorsque, avec des paroles vives, il accusa l'Angleterre d'être la cause de la guerre, jamais le Chancelier von Bethmann-Hollweg ne s'est laissé entraîner à des expressions de haine. C'est pour ces mêmes raisons que la guerre universelle n'a pas ses origines dans l'envie et la haine des peuples, mais dans leur impuissance tragique à aplanir bienveillamment les difficultés qui surgissent entre eux. Puisque la situation économique crée le plus fort antagonisme entre les nations, la comparaison s'impose avec la lutte économique entre les particuliers d'un même Etat. La concurrence entre les commerçants et industriels d'une moralité inférieure dégénère souvent en haine. L'un cherche à anéantir l'existence de l'autre. Je rappellerai la forme la plus vilaine de la concurrence mondiale, cette corruption exercée sur le personnel d'une affaire commerciale ou industrielle, dans le but de supprimer le concurrent. Seule une organisation judiciaire vigoureuse peut, dans cette lutte, élever des barrières. L'intérêt de l'Etat exige que la rivalité ne conduise pas à l'anéantissement sans scrupule du plus faible ou du plus honnête. C'est ainsi qu'en Allemagne, à l'imitation de l'Angleterre, fut établie une loi contre la corruption d'employés, ce chancre du commerce et de l'industrie. De même qu'au-dessus de la lutte économique entre les citoyens d'une même nation il devrait exister, au-dessus de la lutte économique entre des Etats différents, un code qui sévisse contre les dérogations. Un tel code international est-il impossible ? Serait-ce une exigence utopique ? La rivalité commerciale des négociants et des industriels doit-elle nécessairement gagner les gouvernements et finalement déterminer une guerre d'anéantissement ? La phrase : « Vivre et laisser vivre » perd-elle sa signification quand il s'agit des nations ? Un peuple doit-il tâcher à déposséder ou à anéantir l'autre, lors même que le plus grand nombre des compatriotes désire la paix ? La lutte pour l'existence ! C'est par cette formule qu'on s'efforce d'écarter, comme erronées et utopiques, les aspirations pacifistes. Pourtant ne serait-ce pas à l'éthique et à la raison de prendre, dans cette lutte pour l'existence, peu à peu le rôle directeur ?

Peut-être parce que magistrat, M. E. Dosenheimer ne doute pas de la vertu du juge de paix. Ne sait-il donc plus que presque toujours la passion suit de près l'intérêt personnel et que, lorsque tous deux sont en jeu, il arrive que les parties adverses, oubliant la dignité du lieu et le respect dû à la justice, se jettent canne et parapluie à la tête, quand ce n'est pas à celle même du juge ?

PAUL MORISSE.

§

Balkans.

Les gouvernements franco-anglais ont obtenu un incontestable succès diplomatique dans les Balkans. Ils avaient exigé que la Grèce leur laissât pleine liberté d'agir militairement aux alentours de Salonique. A leur note y relative le gouvernement Skouloudis a fini par répondre d'une manière qui ne donne pas que des satisfactions apparentes aux Alliés ; les actes devront suivre cette fois-ci et si les choses évoluent normalement, — ce qui, malgré tout, arrive parfois dans les Balkans, — ces actes seront déjà accomplis au moment où cette chronique paraîtra. Mais que s'est-il donc passé pour que la Grèce cédât aussitôt à la volonté des Alliés, se demandaient à cette occasion la plupart des journalistes ? Que signifie cette bonne surprise ? Pourquoi cette volte-face, se hasardaient à formuler quelques-uns ? Pourtant l'interview que le roi Constantin avait déjà accordée au *Times* contenait une explication. « Les puissances alliées, déclarait le souverain grec, ont adressé certaines demandes au gouvernement d'Athènes, et notamment en ce qui concerne les troupes grecques en Macédoine. Nous avons répondu en donnant les plus solennelles assurances que les Alliés n'avaient rien à craindre de la part de la Grèce. Mais avant de nous lier à un programme fixe et irrévocable, nous désirions connaître le programme que les Alliés ont adopté pour eux-mêmes. On nous a alors répondu que l'Angleterre et les Alliés étaient en train de délibérer, mais qu'aucun programme fixe n'avait été encore arrêté. En toute justice, la Grèce peut-elle être forcée, dans de telles conditions, à prendre hâtivement des mesures de la plus haute importance politique et stratégique ? Peut-on, en toute justice, l'inviter à transférer ses troupes dans d'autres régions, tant que les Alliés n'auront pris aucune décision sur la question de savoir s'ils occuperont et conserveront la région qui serait évacuée par nos troupes ? » Cette partie de l'interview du roi produisit son effet dans les capitales alliées et quelques journaux s'empresèrent de reconnaître qu'après tout ce passage des déclarations royales ne manquait ni de mesure ni de justesse. Il faut croire que les gouvernements franco-britanniques n'en furent pas autrement impressionnés, puisque aussitôt après sir Edward Grey, lord Kitchener, M. Briand et le général Gallieni se réunissaient de nouveau à Paris pour établir définitivement un plan d'action diplomatique et militaire au sujet de l'expédition de Salonique. Cette entrevue est à coup sûr un événement d'une importance capitale ; en effet, elle met une fin à cette politique d'hésitation qui causa aux Alliés un préjudice bien plus grand que toutes les intrigues et campagnes de presse de l'infatigable baron von Schenk. Car, au moment où l'on se demandait ici, non sans une certaine anxiété : « Que va faire la Grèce ? » Athènes se posait,

avec une anxiété infiniment plus grande, la question inverse. Il a suffi qu'elle fût informée pour de bon sur « ce que comptent faire les Alliés dans les Balkans » pour que l'Entente fût fixée presque instantanément sur les intentions de la Grèce. Une fois de plus, M. Briand a vu clair dans la situation balkanique ; il a su découvrir avec sûreté quels étaient en réalité les obstacles qui rendaient la route impraticable aux Alliés et s'est appliqué ensuite avec activité à débayer le terrain. Grâce à sa politique habile, l'Entente gagna brillamment la partie diplomatique à Athènes. Que la partie militaire soit jouée avec une égale maîtrise autour de Salonique, *que d'importants renforts arrivent rapidement au secours de Sarraïl*, et les germano-turco-bulgares auront bien du fil à retordre en Orient. Le succès de M. Briand mérite d'autant plus d'être relevé que le Président du Conseil eut à lutter contre une sérieuse opposition intérieure et à faire adopter son point de vue par l'Angleterre, qui hésitait. Mais si le gouvernement britannique se laissa convaincre finalement, l'opposition intérieure ne semble pas prête à déposer les armes. Tant M. Clemenceau que M. Pichon persistent à croire que l'Entente a eu tort d'entreprendre la campagne balkanique et qu'elle est impardonnable de ne pas s'immiscer dans les affaires intérieures de la Grèce en vertu du traité du 13 juillet 1863, qui reconnaît, selon l'expression de M. Pichon, « la création (?) — sous les auspices de l'Angleterre, de la France et de la Russie — d'un royaume *indépendant et constitutionnel* sous la souveraineté du roi Georges et la *garantie des trois cours* ». Et M. Pichon de continuer :

De ce fait dérive pour les gouvernements anglais, français et russe, un droit d'assurer le maintien du régime, *dont ils sont garants*. Ce droit est d'autant plus certain qu'il est confirmé par une autre disposition du traité, visant l'incorporation *sous les mêmes garanties* des îles Ioniennes au nouveau royaume...

Lorsque je vois nos diplomates se multiplier à Athènes pour obtenir du gouvernement grec les satisfactions qu'ils considèrent comme nécessaires à la sécurité des troupes alliées, et invoquer pour cela des considérations qui prêtent à des discussions interminables en dépit des mises en demeure plus ou moins formelles qui les accompagnent, je me demande pourquoi ils ne se servent pas de l'argument décisif (car il ne semble pas qu'ils l'aient employé) par lequel ils pourraient exiger le fonctionnement normal de la constitution grecque.

M. Clemenceau n'envisage pas la question différemment et voilà ce qu'il dirait aux gouvernants grecs, si lui aussi était au pouvoir :

Votre mobilisation, dont vous reconnaissez vous-même la vanité, n'a d'autre but que de fausser les élections grecques, dont nous avons garanti la loyauté. Si vous avez le droit de mobiliser quand il vous plaît, et de faire les élections quand il vous convient, vous n'avez pas le droit de trans-

former un acte légitime de défense en un coup de Jarnac à l'usage du gouvernement contre le peuple qu'il ne peut gouverner qu'en conformité des lois. Permettez aux électeurs de rejoindre leurs comices, et quand ils auront parlé, nous accepterons, sans débat, ce qu'ils auront décidé.»

Les sujets du roi Constantin se prononceraient ainsi librement sur les destinées de leur pays, et ne pourraient, pas plus que nous-mêmes, se plaindre du sort qu'ils auraient choisi. Enfin, le grand avantage de la question ainsi posée, c'est que, dans le cas d'une résistance obstinée du roi, qui me paraît difficile à soutenir, nous aurions libre champ devant nous — apportant aux Hellènes de l'hellénisme la continuation historique de l'appui que nous leur avons toujours donné.

MM. Clemenceau et Pichon croient proposer une solution à la fois avantageuse et basée sur le droit. Le traité existe et il y est bien marqué que la Grèce serait un royaume *indépendant et constitutionnel sous la souveraineté du roi Georges et la garantie des trois cours* ». Le fait que le roi Georges est mort et qu'il n'y a plus que deux cours au lieu de trois ne peut certes avoir aucune importance. Ce qui est à remarquer pourtant, c'est que le régime constitutionnel n'est pas aboli en Grèce et que, s'il fonctionne mal, c'est aux Hellènes mêmes qu'il appartient de le faire fonctionner comme il faut. D'ailleurs, depuis 1863 jusqu'à aujourd'hui, les puissances protectrices n'ont pas toujours eu cette même conception de leurs droits dérivant du traité. La Grèce traversa bien des crises intérieures qui entravèrent le fonctionnement normal de la Constitution. En 1909, lorsque la ligue militaire fut constituée et gouverna pendant plusieurs mois le pays, est-ce que les puissances de l'Entente intervinrent pour remettre le pays dans la voie constitutionnelle ? Personne n'y songea alors et personne n'y songerait aujourd'hui, où le régime constitutionnel est bien moins malade qu'en 1909, si, aux yeux de quelques-uns cette interprétation d'un traité, qui remonte déjà à une époque lointaine, ne paraissait avantageuse pour les Alliés. Or, là gît la grande erreur. Rien ne saurait froisser un peuple autant que l'immixtion des puissances amies, mais étrangères en somme, dans ses affaires intérieures. Les plus francophiles parmi les Grecs, les plus chaleureux amis de l'Entente, M. Venizelos en personne et tout son parti ne suivraient jamais d'un œil sympathique un geste semblable des puissances alliées. Adopter une telle attitude, ce serait méconnaître les lois qui régissent la psychologie des peuples. M. Briand s'en est bien gardé et s'est énergiquement défendu contre les influences qui s'inspirent des principes d'une politique « trop forte ». Agissant avec un parfait doigté, il obtint de la Grèce tout ce que l'Entente voulait obtenir sans nullement entamer le capital de l'amitié hellénique, capital qui, après tout et malgré tout, pourrait un jour avoir un assez joli rendement.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Espagne.

La répartition des sympathies *tra-los-montes* pour et contre la Quadruple-Alliance et la Septuple-Entente soulève un problème de psychologie nationale bien intéressant. Comment se fait-il que l'Espagne, le pays catholique et chevaleresque, soit en majorité pour le kaiser luthérien et parjure ? On sait le mot attribué à Alphonse XIII : « Il n'y a ici que la canaille et moi qui soyons pour la France. » Pis encore, son cousin Don Jaime aurait dit : « Je suis à peu près le seul carliste francophile. » Assurément, le roi et le prétendant se trompent, et bien au contraire, au delà des Pyrénées, les plus hauts esprits et les plus nobles âmes sont pour nous ; mais contre nous sont la Cour et la ville, « la plus grande partie de l'aristocratie, la moitié de la bourgeoisie, la majorité du clergé séculier et régulier, un bon nombre d'intellectuels et la jeune armée, bref la plupart des éléments conservateurs ». Ce dernier mot de M. Louis Arnould, dans son petit livre sur *le Duel franco-allemand en Espagne*, donne la clé de l'énigme que confirme un autre recueil de *Voix espagnoles* publié dans la collection « Pages d'histoire », de la librairie Berger-Levrault. En Espagne aussi le virus politicien a fait son œuvre, transformant les aristocrates en jacobins blancs, comme les démocrates en jacobins rouges. Les conservateurs, au lieu d'évoluer vers le libéralisme aiasi qu'en Angleterre, ont glissé, comme chez nous, vers l'autoritarisme, et, avec leur leader Vasquez de Mella, ils ont acclamé Guillaume II « comme la personnification glorieuse de la monarchie et de l'ordre dans l'univers ». C'est, comme tout le monde le sait, et comme, plus spécialement en Espagne, le marquis del Muni l'a reconnu, c'est l'idolâtrie de l'autorité et la haine de la liberté qui forment le lien de tous nos ennemis au dehors ; dans tout pays neutre, il y a d'un côté les champions de l'indépendance des peuples, du principe des nationalités, des principes de 1789, et de l'autre les servants de la Force et de la Violence, ceux qui voudraient détruire dans l'Etat la vraie discipline, celle qui est consentie, comme dans l'Eglise la vraie foi, celle qui est raisonnée. Maintenant, que chez les Espagnols viennent s'ajouter d'autres causes, haine de l'Angleterre et de la Belgique remontant jusqu'aux jours de l'*Invincible Armada*, haine de la France insistant sur le temps d'Henri IV et à plus forte raison de Napoléon, ne nous pardonnant pas d'avoir pris la meilleure part du Maroc, comme aux Anglais de ne pas leur avoir rendu Gibraltar, haine de l'Italie qui a enlevé Rome au Pape, tout cela est certain, mais le fonds, la plateforme bétonnée sur laquelle les Espagnols germanophiles installent leur artillerie lourde d'injures : « A bas l'effémation et l'athéisme français ! » c'est l'amour

honteux et odieux du despotisme : *Viva Alemania y su emperador !*

SAINT-ALBAN.

§

Norvège.

Johan Bojer n'est pas un homme à l'esprit terne et juste-milieu, disposé *a priori* à penser que tout le monde a un peu raison et beaucoup tort. Il aime les opinions nettes, exprimées sans ambages, et, plus encore, il aime les actes résolus. Il admire le courage de la réponse belge à l'ultimatum allemand, et il est au nombre des écrivains qui ont inscrit leur hommage dans le livre remis au roi Albert. Pourtant, la première fois qu'il a publié un article où il parlait de la guerre, le ministre de Belgique à Kristiania y vit un blâme à l'adresse de son pays, et protesta. C'est que Johan Bojer avait mis en parallèle la puissante organisation militaire des Serbes, avec leur armée bien exercée, qui comprenait 15 p. 100 de la population, et la pauvre petite armée belge. Si la Belgique, disait-il, avait été aussi préparée que la Serbie, elle n'aurait pas été dévastée. On voit que le reproche était rétrospectif, et visait les hommes politiques belges. Il visait surtout les socialistes norvégiens, et tous ceux pour qui le pacifisme n'est pas une doctrine qui leur désigne un but, mais une illusion qui leur voile la réalité. Il concluait :

Nous autres, Norvégiens, nous avons à choisir entre ces deux exemples.

Nous pouvons faire comme la Serbie ou comme la Belgique, selon que notre esprit est plus ou moins animé de fierté, de sentiment d'honneur et de vivante conscience nationale.

C'est un dilemme, donc, une façon un peu simple, mais très claire, de poser la question. Qui la pose ainsi est peu enclin à noyer les responsabilités dans la complexité des faits. Johan Bojer cite même une phrase de Thucydide : ceux qui détruisent la liberté d'un pays, ce ne sont pas les ennemis qui en font la conquête, mais les citoyens qui ont permis qu'elle fût faite. Hélas ! il écrivait en janvier, dans l'enthousiasme de la victoire serbe de décembre 1914.

Au commencement de l'automne, il est venu en France. Il a eu occasion d'y causer avec beaucoup de monde, à Paris et en province, et d'être reçu dans les familles, car il avait passé autrefois plusieurs années en France, et ne s'était pas contenté, comme le font trop de Norvégiens, de fréquenter la colonie scandinave. Il a pu, également, visiter des ambulances, des fabriques de munitions, et il a été autorisé à faire un voyage sur le front. Une suite d'articles est le résultat de son voyage (*Aftenposten*, 10 octobre au 7 novembre).

Il n'a pas fait œuvre, bien entendu, d'historien, ni d'homme politique, et encore moins de sociologue et de philosophe. Il a été sim-

plement le romancier, exceptionnellement choisi comme journaliste, parce qu'il sait observer les gens et parce qu'il sait raconter ce qu'il a vu et entendu de manière à faire sentir au lecteur leur disposition psychologique et leur attitude morale. Aussi est-il tout à fait impossible de résumer les articles de Bojer : dire qu'il en consacre plusieurs aux hôpitaux n'apprendrait rien sur les impressions qu'il a éprouvées et qu'il veut communiquer. On peut remarquer que sa sensibilité a été particulièrement éveillée chez les aveugles de la guerre, et devant la charité des femmes qui les conduisent et leur lisent leurs lettres : ce qui est naturel, puisqu'il avait imaginé, il y a longtemps déjà, dans un conte, dont il a fait ensuite une pièce : *les Yeux de l'Amour*, une histoire dont le héros revint aveugle d'une guerre. Mais sa méthode consiste à décrire et à suggérer, et pour indiquer exactement l'impression qui se dégage de ses articles, il n'y aurait d'autre moyen que d'en traduire au moins de larges extraits.

D'autant plus nettement ressort l'unique observation, constamment renouvelée, qui se soit imposée à l'attention de Johan Bojer avec une telle force qu'il l'a exprimée à plusieurs reprises en langage direct : il a vu tout le monde en France, sur le front et à l'arrière, et dans toutes les classes, très fermement résolu, quels que soient les sacrifices, à tenir jusqu'à la victoire. Il a vu cela dans tout le pays, où cette guerre « exige la forme la plus rare de courage et de bravoure, qui est la patience ». Il a vu cela même chez les mutilés et les aveugles, qui prennent leur malheur « avec calme. Comme toute la France prend la guerre — les souffrances, les pertes, les victoires — avec calme ». Et il admire ce qu'il appelle l'humour gallique, et ce qu'il définit « le sourire en face du sort effroyable ». Il a constaté une énergie toute pareille parmi les combattants. A un moment où il sortait d'une tranchée prise aux Allemands, et où se trouvaient encore des cadavres et des armes, il aperçoit un groupe de soldats qui travaillaient à la pelle et plaisantaient. Il leur demande :

— Combien de temps croyez-vous que cette guerre va durer ?

Le rire cesse, chacun s'appuie sur sa bêche et regarde au loin.

— Nous étions ici l'hiver dernier, Monsieur, dit l'un d'eux.

— Et nous en passerons bien encore un, ajoute un autre.

— Et si les Allemands durent un hiver de plus, il nous faudra bien en durer deux, dit un troisième en s'essuyant le front.

Et de l'autre bout du groupe, une voix s'éleva :

— Et s'ils en durent deux, il faudra en prendre un de plus.

Bojer assure qu'il n'y avait pas là de forfanterie. Ces hommes reconnaissaient que les Allemands étaient un « ennemi solide ». Mais « il faudra donc essayer d'être plus solides encore », disaient-ils. Et ces propos recueillis vers la fin d'octobre sur les lignes de Champa-

gne semblent bien exprimer l'essentiel, sinon la somme des observations du romancier norvégien.

Il avait pensé, dans les commencements de la guerre, à faire un voyage en Allemagne. Il ne l'a pas fait, et ne peut, par conséquent, établir une comparaison entre l'état d'esprit dans les deux pays. Il est quand même intéressant de rapprocher de la conversation précédente celle qu'il a eue dans un hôpital avec des prisonniers allemands blessés.

— Vous êtes ouvrier ?

— Oui, je suis ouvrier mécanicien.

— Socialiste ?

— Socialiste.

— Ne trouvez-vous pas que cette guerre est une folie ?

Il passe les doigts dans sa grande barbe noire.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Il faut bien marcher quand on en reçoit l'ordre. Et puis, nous autres socialistes, nous avons été trahis par nos chefs.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, vous, les ouvriers allemands, après la guerre ? Vous mettre d'accord avec la bourgeoisie et les officiers, et faire une politique d'annexion ?

— J'ai mon opinion sur ce que nous avons à faire. Mais je ne la dis pas maintenant.

Mais plus loin était couché un gamin de dix-sept ans, qui s'était engagé au printemps, aussitôt qu'il était devenu étudiant.

— Pourquoi vouliez-vous partir pour la guerre ?

— Nous combattons pour que l'Allemagne devienne grande. Nous avons une mission.

D'un autre lit, un camarade l'interrompt.

— Oui, ça se voit à l'architecture de Berlin. Nous avons l'intention de brûler les Tuileries à Paris, et de les remplacer par des bâtiments berlinois. C'est notre mission.

On rit tout autour dans les lits. Je comprends que, de celui-là, on est habitué à en entendre de toutes les couleurs.

Un article est à part dans la série de Johan Bojer. Le 13 septembre, il s'est fait historien. Sous le titre : « Les jours noirs. — Un anniversaire », il a essayé de se représenter les sentiments de la population française depuis les premiers jours de la guerre jusqu'à la victoire de la Marne, c'est-à-dire pendant une période où il n'était pas en France. Le morceau est intéressant jusqu'en ses erreurs.

La France avait mobilisé. Sans chansons patriotiques, sans anticipation d'aucune ivresse de victoire, très discrètement, les hommes valides s'étaient arrachés de chez eux, avaient rejoint leurs corps pour se hâter vers la frontière, au nord et à l'est. Les autres, femmes et enfants, et les vieux étaient restés avec un sentiment de solitude, avec les sombres souvenirs de 1870, et la conviction que la lutte engagée était une lutte contre une force

supérieure. Ils savaient que toutes les chances étaient contraires, et pourtant ils croyaient obscurément, tout au fond d'eux-mêmes, au miracle ; mais pour qu'il y eût place pour le plus léger espoir d'un miracle, il fallait, avant tout, que fût maintenu un calme absolu, et avec un courage qui ne fut pas dépassé sur le champ de bataille, ils surent le maintenir, bien que ce ne fût qu'un masque. Fiers et fermes, sans broncher, mais sans bravade non plus, ils regardèrent le destin bien en face ; pas un trait ne trahit l'émotion violente qui les agitait au dedans.

Puis, viennent les bonnes nouvelles, et l'espoir grandit, jusqu'au moment où l'on apprend la marche des Allemands vers Paris, et le départ du gouvernement.

Les communiqués officiels se firent chaque jour plus brefs et moins renseignants... On cessa de deviner, on cessa de penser, on sentait seulement qu'à ce moment, pendant que ce silence fatal envahissait la grande ville, tout était consommé. Retenant sa respiration, le cœur lui battant fort, et quand même le front haut, tel un homme qui, s'il le faut, saura mourir, Paris attendait l'inévitable.

Et la victoire de la Marne a lieu. Joffre proclame que la République peut être fière de ses armées. Paris est sauvé.

Mais, à ce moment même, lorsque vraiment le résultat fut acquis, Paris ne perdit pas son merveilleux sang-froid. Là, comme partout, en France, d'ailleurs, la nouvelle de la bataille de la Marne fut reçue sans cris d'enthousiasme, — car le bonheur de savoir sa propre liberté sauvée est plus calme que l'orgueil d'avoir ravi celle des autres, — et sans manifestations populaires, — car le deuil de toute la jeunesse et de l'espoir ravés par la guerre était aussi profond que la joie de la victoire.

On voit qu'une sorte de légende est en train de se former. Au caractère de légèreté qui était de plus en plus attribué aux Français, et symbolisé par le vieux monsieur élégant, mais vicieux, tend à se substituer un type de tranquille énergie, qui se manifesterait discrètement, sans vains gestes. Le contraste est un peu violent. Mais la légende nouvelle, si exagérée soit-elle, se fonde sur l'observation du peuple français dans son ensemble, et non sur des phénomènes particuliers à la vie des hautes classes.

Johan Bojer, aussitôt rentré en Norvège, a fait une tournée de conférences à travers tout le pays. Vers le 1^{er} décembre, il était au cap Nord. Il a voulu donner à ses compatriotes la sensation de la guerre, dont les horreurs, dit-il, n'étaient pour eux qu'un conte sanglant, mais un simple conte dont ils poursuivaient chaque matin la lecture en prenant leur café au lait. Il a réussi, à en juger par les comptes-rendus, qui racontent que des personnes, parmi ses auditeurs, se sont évanouies et ont dû quitter la salle. Cela n'a pas empêché le public d'accourir. La tournée a été un grand succès.

P.-G. LA CHESNAIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Etienne Moreau-Nélaton : *Soissons avant la guerre*. Avec 36 grav.; Laurent. 1 25

Histoire

Louis Léger : *La Liquidation de l'Autriche-Hongrie*; Alcan. 1 25
Joseph Reinach : *Récits et portraits contemporains*; Alcan. 3 50

Gabriel Séailles : *L'Alsace-Lorraine. Histoire d'une annexion*; Ligne des Droits de l'Homme. 0 50

Littérature

Cinquante poèmes à dire parus depuis le 1^{er} août 1914. Monologue-préface de Hugues Delorme; Berger-Levrault. 1 »

Gabriel Faure : *Paysages de guerre*; Perrin. 2 50

Lamartine : *Méditations poétiques*. Nouv. édit. publiée d'après les manus-

crits et les éditions originales avec des variantes, une introduction, des notices et des notes, par Gustave Lanson. Tomes I et II. 20 »
Hubert Matthéy : *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*; Payot. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Gabriel Alphonse : *L'Action allemande aux Etats-Unis*. Préface de M. Ernest Lavisse; Payot. 5 »

L'Anniversaire de la Déclaration de guerre. Préface de M. H. Welschinger; Berger-Levrault. 0 60

Gustave Babin : *La Bataille de la Marne*, 6-12 septembre 1914. Avec 9 cartes; Plon. 2 »

Eugène Baie : *La Belgique de demain*; Perrin. 0 60

Maurice Barrès : *Une visite à l'armée anglaise*; Berger-Levrault. 1 25

Luigi Barzini : *Scènes de la grande guerre*; Payot. 3 50

R. Bizet : *Le Général Joffre*. Avec un portrait; Berger-Levrault. 0 60

Cartes Larousse. Atlas de la guerre.

N° 7 avec 6 planches.

N° 8 avec 6 planches.

N° 9 avec 6 planches.

N° 10 avec 6 planches.

Larousse; chaque n°. 0 75

G.-K. Chesterton : *La Barbarie de Berlin*. Trad. de l'anglais par Isabelle Rivière; Nouv. Revue franç. 3 50

Jacques de Dampierre : *L'Allemagne et le droit des gens d'après les sources allemandes et les archives du gouvernement français*; Berger-Levrault. 6 »

Divers : *L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne*; Bloud. 0 60

Abbé E. Foulon : *Arras sous les obus*. Avec 100 photo; Bloud. 3 50

Victor Giraud : *Pro Patria*; Bloud. 0 60

Pierre Hamp : *La Victoire de la France*

sur les Français; Nouv. Revue franç. 2 50

Lucien Hubert : *L'Effort brisé. La situation économique de l'Allemagne à la veille de la guerre*; Alcan. 1 25

Rudyard Kipling : *La France en guerre*. Trad. de l'anglais par Claude et Joël Ritt. Avec 2 photo; Berger-Levrault. 1 25

Georges Lachapelle : *Nos Finances pendant la guerre*; Colin. 3 50

J.-L. de Laussan : *Les Empires germaniques et la politique de la force*; Alcan. 3 50

Les Lettres héroïques; Berger-Levrault. 0 75

Henri Mata : *Le Drame des Flandres*. Avec 5 grav. d'après des dessins de A. Lechat et des photo; Perrin. 3 50

Edgard Milhaud : *Du droit de la force à la force du droit*; Ed. Atar. Genève. 1 »

Raoul Montariol : *La Guerre et ses leçons*; Sansot. 2 »

Maurice des Ombiaux : *La Reine Elisabeth*; Bloud. 0 60

Paroles françaises, 1^{re} série; Berger-Levrault. 0 60

Paroles françaises, 2^e série; Berger-Levrault. 0 60

Edmond Privat : *La Pologne sous la rafale*; Payot. 1 »

Joseph Reinach : *Le Service de santé pendant la guerre*; Bloud. 1 20

Selrac : *Anastasie ou la Conférence interdite*; « Tribune de Genève ». 0 50

Violette Thurstan : *Aventures d'une infirmière anglaise*; Trad. et avant-pro-

pos de Michel Epy; Payot. 2 »	« Tribune de Genève ». 0 25
François Veuillot : <i>La Guerre allemande et le catholicisme</i> ; Bloud. 1 20	Owen-Spencer Watkins : <i>Avec les Français en France et en Flandre</i> . Trad. de l'anglais par Héri et Jeanne Dapré. Avec 7 pl. hors t. et 1 carte; Berger-Levrault. 2 »
Charles Vuille : <i>Les Haines nécessaires</i> ; 0 60	

Philosophie

Eustave Le Baer : <i>Enseignements psychologiques de la guerre européenne</i> ; Flammarion. 3 50	
--	--

Questions religieuses

Maurice Neeser : <i>Le Problème de Dieu</i> ; Attinger. » »	
---	--

Sociologie

Julien Luchaire : <i>Les Démocraties italiennes</i> ; Flammarion. 3 50	
--	--

Théâtre

Paul Claudel : <i>La Nait de Noël de 1914</i> . Drama pour patronages en un acte. Avec un frontispice par Sainte-Marie Perrin; L'Art Catholique. 2 »	
--	--

Varia

René Brancour : <i>La Marseillaise et le Chant du Départ</i> . Avec 31 grav.; Laurens. 1 25	dôme ». Avec 145 grav.; Laurens. 1 25
L. de Lanzac de Laborie : <i>La Colonne de la grande Armée « Colonne Ven-</i>	Gaston Schéfer : <i>Un sacre royal dans la Cathédrale de Reims : le Sacre de Louis XV</i> . Avec 42 grav.; Laurens. 1 25

MERCURE.

ÉCHOS

Mort de Stuart Merrill. — Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Mort de Stephen Phillips. — *Mercur de France* redevient bi-mensuel. — Prix littéraires. — Le Vingtième anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Les Cubistes chez Paméla. — La Tête de loup. — Quand la nouvelle de la guerre parvint au centre de l'Afrique. — L'exécution de miss Cavell. — Un traité? Ah! le bon billet qu'a la Châtre! — Un Guillaume II périmé. — Un Habsbourg pacifiste. — Les Cafés littéraires pendant la guerre. — Les Nouvelles du soldat. — Jeanne d'Arc et les États-Unis.

Mort de Stuart Merrill. — Le 10^r décembre, Stuart Merrill est mort subitement, à Versailles, où il habitait depuis quelques années.

Il était né dans l'état de New-York, à Hempstead, le 1^{er} août 1863; mais il était encore tout enfant, quand son père, conseiller juridique auprès de l'ambassade américaine en France, vint s'établir à Paris; il y fut élevé, il y fit ses études, et l'on peut dire que la France était sa seule patrie.

Il suivit les classes du lycée Fontanes, où il eut pour camarades Pierre Quillard, Ephraïm Mikhaël, André Fontaines, René Ghil, d'autres encore qui ont marqué ou marquent dans les lettres françaises. Ces jeunes hommes aimaient déjà la poésie, et l'on pourrait lire leurs premiers vers dans un petit journal qu'ils avaient intitulé *le Fou*, et qu'ils faisaient autographier.

En 1885, Stuart Merrill va en Amérique; il y passe quelques années, mais il garde avec les amis qu'il avait laissés à Paris les relations les plus actives; il collabore aux petites revues d'alors, et il cherche à faire connaître aux Américains quelques écrivains français contemporains. Sous le titre *Pastels in prose*, il publie la traduction anglaise de poèmes en prose fran-

çais ; et dans le recueil, avec des œuvres de Baudelaire, de Louis Bertrand, de Banville, de Mallarmé, de Villiers de l'Isle-Adam, qui étaient déjà célèbres ou, tout au moins, connus, il fait figurer des œuvres de Mikhael, de Quillard, de Régnier, dont les noms étaient encore ignorés du public.

Son premier livre de vers, *les Gammes*, parut en 1887. Il fut suivi en 1891 par les *Fastes*.

Merrill était alors revenu en Europe. Il s'était fixé à Paris, dans le quartier latin, où il se plut toujours. Mais il aimait à voyager. Il vit la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie. On le rencontrait à Bayreuth. Il s'attardait, à Florence, devant les Botticelli et les Ghirlandajo. Jamais il ne méprisa Rossetti, ni Burne Jones. Depuis 1891, il n'était pas retourné en Amérique.

En 1895, il donne les *Petits Poèmes d'automne*. En 1897, un volume réunit *les Gammes*, *les Fastes*, *les Petits Poèmes d'automne* et un recueil nouveau, *le Jeu des Epées*.

Dès cette époque, Merrill passait une partie de l'année dans la forêt de Fontainebleau, à Marlotte ou à Montigny. Il retrouvait là des peintres et des poètes dont il goûtait fort la société, et il se promenait dans les sentiers qui mènent au Long Rocher ou qui longent le Loing. Il s'éprenait de la campagne, il en comprenait la beauté, et il traduisait sa pensée par des images nouvelles. Son livre, *les Quatre Saisons*, paru en 1900, atteste le changement de manière. L'art de Merrill n'a rien perdu de ses anciennes qualités, et il est devenu plus simple, plus vigoureux.

Le dernier livre qu'ait publié Merrill, *Une voix dans la foule*, date de 1909. Il restera comme un des plus nobles de ce temps. Depuis lors, Merrill avait continué à travailler ; il donnait des poèmes au *Mercury* et à d'autres revues.

Il donnait aussi des articles de critique. Car Merrill ne fut pas seulement un vrai poète, il fut encore un critique excellent. Il jugea avec une rare sagacité ses contemporains : il aimait à les juger, et sa délicate bonté ne l'empêchait point d'être sévère, quand il en sentait la nécessité. Pour les écrivains qui se parent de clinquant, quelle que fût leur gloire, il était implacable.

Merrill, comme quelques-uns de ses amis, pensait qu'un poète ne doit pas se désintéresser des affaires publiques. Il avait adhéré au socialisme, et, à New-York, il avait, comme secrétaire d'un groupe, contribué à organiser le parti ; il avait pris part à de graves manifestations, et jamais il ne s'en était repenti. A Paris, il fut toujours, nettement, avec ceux qui repoussent les formes anciennes de l'autorité, et qui cherchent la route vers un état politique et social où il y ait moins d'injustice et moins de misère ; il avait gardé toute l'ardeur de ses convictions, et il ne songeait pas à les cacher.

Nul homme n'aima mieux ses amis ; et ceux qui vécurent dans son intimité sentent, plus que jamais, combien il leur était cher ; et ils se demandent s'il est bien vrai que Stuart ne les accueillera plus, de son heureux sourire, dans la douce maison de Versailles. — A.-FERDINAND HEROLD.

§

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — La liste des écrivains morts à la

guerre s'est allongée, pendant ce mois de décembre, des noms de Joseph de Bonne et des jeunes poètes Albert Dumange et Léon Gignoux.

§

Mort de Stephen Phillips. — En Angleterre aussi, la jeune génération littéraire a perdu, dans les rangs des combattants, quelques-uns de ses espoirs, et la mort vient d'enlever encore, le 8 décembre, un poète à qui son talent avait valu une célébrité justifiée. Stephen Phillips avait dépassé l'âge où l'on est apte encore à faire campagne, et il s'est éteint après quelques semaines d'affaiblissement à Deal, près de Douvres, dans un cottage d'où la vue s'étendait sur le Détroit, et où il avait commencé un drame en vers sur Jean-Baptiste. Né en 1868, à Somertown, près d'Oxford, Stephen Phillips, après de bonnes études, entra à l'Université de Cambridge pour s'y préparer à la carrière administrative, mais il n'y resta que quelques mois. Son cousin F. R. Benson avait formé une troupe d'acteurs avec laquelle il parcourait l'Angleterre en jouant exclusivement les pièces de Shakespeare ; il passa à Cambridge et le jeune étudiant lâcha les livres et les cours pour monter sur les planches. C'était en 1886 ; pendant six ans, Phillips joua divers rôles secondaires, et l'on cite toujours comme un de ses succès, le rôle du fantôme dans Hamlet. M. Edmond Gosse a raconté comment le jeune Stephen Phillips avait décidé, à l'âge de 15 ans, de se consacrer aux Muses. La séduction des planches ne le détourna pas entièrement de sa première vocation, et en 1890 quelques-uns de ses vers parurent dans un recueil publié conjointement, à Oxford, par quatre jeunes poètes, dont l'un était un autre cousin de Phillips, Laurence Binyon, qui est maintenant l'un des plus grands poètes de la génération présente. Dans les poèmes qu'il publia par la suite, *Marpessa*, *Eremus*, *Christ in Hades*, une tendance très nette s'indiquait vers la poésie dramatique ; la combinaison du poète et de l'auteur se réalisa bientôt : Stephen Phillips écrivit une série de drames en vers, *Paolo and Francesca*, *Herod*, *Ulysses*, *The Sin of David*, *The Lost Heir*, *Faust*, dont quelques-uns, comme *Herod* et *Nero*, eurent un très réel succès. Les premiers, au moins, suscitèrent des commentaires passionnés et des controverses nombreuses jusque dans la presse quotidienne, ce qui prouve jusqu'à quel point le public anglais est capable de s'intéresser, quoi qu'on dise, aux questions de littérature et d'art. Récemment, Stephen Phillips avait composé un nouveau drame : *Armageddon*, inspiré par la guerre ; représentée au New Théâtre, par le fameux acteur Martin Harvey, cette pièce fut sévèrement reçue par la critique et trouva le public indifférent. Depuis quelques années, Phillips dirigeait la *Poetry Review*, dans laquelle se manifestaient de très intéressantes révélations de jeunes talents. Comme notre cher Stuart Merrill, poète et gentleman, Stephen Phillips s'en va dans la force de l'âge, laissant un œuvre grâce auquel son nom prendra place au premier rang dans l'histoire littéraire de ces vingt-cinq dernières années. — H.-D.D.

§

« **Mercure de France** » redevient bimensuel. — En avril dernier, lorsque, après une interruption de huit mois, nous en avons repris la publication, nous pensions et nous avons annoncé que nous garderions la périodicité mensuelle jusqu'à la fin de la guerre. Nous réparaitrons cependant

deux fois par mois à dater du présent numéro. Les abonnements partiront, comme naguère, des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre, et ceux de nos abonnés dont la souscription nous est parvenue en 1915 au cours d'une de ces périodes recevront le nombre de numéros auquel leur abonnement leur donne droit, plus les numéros qui compléteront l'une des périodes.

§

Prix littéraires — On s'attendait à ce que deux prix Goncourt, celui de l'année dernière et celui de 1915, fussent attribués cette année. Les noms de deux lauréats probables avaient même été publiés. Mais l'Académie Goncourt a préféré réserver de nouveau son prix de 1914. Elle s'est contentée de couronner M. René Benjamin, auteur de *Gaspard*, livre à la fois comique et réaliste sur les mœurs militaires du temps de guerre.

Le prix Lasserre (8.000 fr.) a été attribué au poète Charles Le Goffic, pour son livre consacré aux exploits des fusiliers marins sur l'Yser, *Dixmude*.

§

Le vingtième anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Vingt ans... Il y a vingt ans que Verlaine est mort. En janvier dernier, malgré les vides faits par la guerre, ses fidèles se retrouvèrent relativement nombreux devant le monument du poète messin. Pour son vingtième anniversaire, c'est au Luxembourg encore que « les amis de Verlaine » présents à Paris sont invités à venir se compter, le 11 janvier 1916, à onze heures du matin.

§

Les Cubistes chez Paméla. — Pas plus que la guerre de 1870 n'arrêta l'élan du mouvement impressionniste, la guerre actuelle n'arrêtera l'élan du mouvement cubiste. La preuve, c'est que les peintres de la nouvelle école viennent, en plein Paris, d'exposer leurs dernières œuvres.

Et pour montrer qu'en France la divine fantaisie ne perd jamais ses droits, ils ont choisi, comme salles d'exposition, les salons frivoles d'une artiste de la couture. Chez Mme Bongard, sœur du couturier Poirer, parmi les imberlines et les dentelles, dans un décor aux couleurs chantantes et aux meubles gracieusement désuets, voici donc des Picasso, des Matisse, des Kissling, des Archipenko, des Marie Laurencin, des Derain...

L'exposition est publique, mais à peine pénètre-t-on dans la première salle qu'une jeune fille, une arpète au visage suave et à la taille souple, sortie de l'atelier voisin d'où s'échappent des voix babillardes et des rires, s'avance au-devant de vous.

— Vous désirez visiter l'exposition ? Je puis vous renseigner sur les peintres, les toiles.

Elle n'ajoute pas sur les prix, car tout ici se passe avec une élégante discrétion. Mais elle sait tout. Et ce n'est pas un de nos moindres étonnements d'entendre cette « coussette » détailler l'art de Picasso ou de Marie Laurencin.

— Vous voyez ce tableau. C'est le *Bivouac* de Fernand Léger. Il l'a peint dans les tranchées, en Argonne. Alors, comme il manquait de couleurs, il a mis à la place des petits bouts de papier. C'est bien joli.

— En effet. C'est même touchant.

— N'est-ce pas ? Venez voir cet admirable cheval conduit par un adolescent. C'est de Picasso. Et ceci c'est une statue d'Archipenko. Ne trouvez-vous que c'est là la statuaire qui convient à l'ameublement d'aujourd'hui ? Et voici des Marie Laurencin. Quel charme dans la Femme au chat ! Quelle grâce dans ces deux têtes félines rapprochées et qui se ressemblent ! Mais attendez un instant. La nuit tombe. Il faut que je ferme les volets à cause des zéppelins !

§

La Tête de Loup. — *La Tête de Loup*, au nom symbolique, est un groupement de propagande et de combat créé par le caporal Henry de Forge, à seule fin de chasser les mauvais camarades qui ont profité de la guerre pour prendre la place des absents.

Telle la tête de loup dont se servent les ménagères, la nouvelle association journalistique balaiera ces vilaines araignées que sont certains embusqués sans scrupules ou certains écrivains que la mobilisation n'atteint pas.

Des tranchées, l'instrument hirsute au long manche atteindra les salles de rédaction pour y promener son balai sur les remplaçants installés dans les places de mobilisés et qui parfois rêvent — ô noirceur ! — de chausser les souliers des morts.

Voilà qui ne nous promet pas des jours paisibles lorsque la paix sera enfin revenue ! A moins que les vaillants combattants ne montrent un cœur aussi généreux qu'héroïque. Sinon, comme disait un écrivain resté à Paris : « Pour nous, c'est après la guerre que la guerre commencera. »

§

Quand la nouvelle de la Guerre parvint au centre de l'Afrique. — M. Carl Siger nous communique les extraits d'une lettre que lui a adressée un commerçant de Bonarli (Chari-Oubangui Congo français) le 26 septembre dernier :

.... En lisant hier dans le *Mercur* du 1^{er} juillet votre article sur l'émotion des colons lointains en apprenant que les trois coups de la grande guerre étaient frappés, j'ai pensé que peut-être cela vous intéresserait de connaître les impressions de trois Européens qui se trouvaient alors sur les plateaux qui séparent l'Oubangui du Chari. Ma foi, les voici.

Le matin du 4 août 1914, la coupe des griefs que j'avais contre mon cuisinier fut pleine ; à l'heure du café matinal, une goutte d'eau la fit déborder. Le cuisinier, ayant à la paresse ajouté l'insolence, descendit en vitesse les deux marches de la véranda, son congé en poche et mon pied ailleurs.

J'étais de passage dans une factorerie, sise au chef-lieu d'une petite subdivision de brousse sur les confins de l'ex-nouveau Cameroun. Un lieutenant et un sergent Européens avec 50 tirailleurs, le gérant noir de la factorerie et quelques travailleurs avaient créé un petit village sur le haut d'un plateau rouge de latérite.

Une demi-heure plus tard, le lieutenant, un tout jeune homme à son premier séjour, traversait la cour dans la direction de ma case ; il était suivi du cuisinier. J'allai au devant du lieutenant que je connaissais un peu.

Il m'aborda sans me dire bonjour ; il était pâle, et brusquement : « Je viens d'en apprendre de drôles ! » Je pensai : « Tiens, le cuisinier a dû m'accuser d'une douzaine d'assassinats ! » Je ne me frappai pas, parce que voilà dix ans que je vis ici et je sais qu'il faut être bien dernier bateau pour embarquer dans celui de l'atrocité coloniale, et puis, après tout, si extraordinaire que cela puisse paraître à un métropolitain, je n'ai jamais tué personne — même par accident.

Le lieutenant me tendait un papier.

— « Tenez, lisez, et dites-moi ce que vous comprenez. »

Je lus tout haut : « Ordre de mobilisation n°. En vertu de la mobilisation gé-

nérale — 2 août 1^{er} jour de la mobilisation, » — etc., etc... des ordres pour le détachement.

Je lus une deuxième fois. Mon idée ne s'accrochait pas aux mots. Avec impatience le lieutenant me coupa : « Mais oui, ça y est, c'est la guerre. » — « La guerre ? »

— « Mais oui, la guerre ! La grande guerre ! » — « Mais pourquoi ? »

— Ah voilà ! Je n'en sais rien. » — « C'est peut-être un coup de bambou d'un télégraphiste de Fort-Lamy ? »

— « Oh, pas possible, vous pensez qu'on a vérifié la nouvelle avant de l'expédier aux quatre coins de la colonie. »

Evidemment.

Une fumisterie de cette taille, même au Congo... Non, il était nécessaire que ce fût vrai !

Remarquez que pas un seul instant, nous ne nous étions demandé : « guerre contre qui ? » car de l'ennemi sur le document en question, il n'en était pas question. Et cependant nous savions bien que c'était la guerre avec l'Allemagne.

« C'est effrayant, pensait tout haut le lieutenant, de songer que c'est la guerre là-bas ; depuis deux jours on se bat, c'est sûr... La guerre ! la grande ! la seule ! Quel bouleversement ! Et tous ces nègres qui s'en foutent et qui ne comprendront jamais les choses formidables qui se dressent et s'écroulent là-bas... »

« Et le soleil d'Afrique va faire la roue tous les jours au-dessus de nos têtes, et ils pileront leur mil et leurs nègresses secoueront leurs fesses toutes les nuits au clair de lune... tandis que le monde change de base, — comme dit l'autre. »

« A propos, savez-vous ce qu'il a trouvé à dire, lui, le sergent, devant tout cela ?... Non... vous ne trouverez pas !... « Mobilisation, mon lieutenant ? Bon, je m'en vais compter les marmites de campement ! » Et il est parti... Après tout, c'est lui qui a raison. »

Et il s'en fut.

Vous avez là les impressions de deux des Européens. Restent les miennes.

Ahurissement d'abord.

Ensuite, il me sembla que je respirais mieux, l'air était moins lourd et je me disais : « Enfin, puisqu'il fallait y passer. Nous avons donc relevé le gant, ils l'ont cette guerre qu'ils cherchent depuis des années. »

Bien que connaissant de visu la force allemande, la confiance dans la victoire de notre vieille France remplissait mon cœur.

Deux jours après, je recevais mon ordre de mobilisation.

§

L'exécution de Miss Cavell a indigné tout au moins un Allemand. Hélas ! cet Allemand, c'est toujours le même, le Dr Alfred-E. Fried, prix Nobel de la Paix. Voici son opinion sur le cas de l'héroïque Anglaise :

Elle a été condamnée à mort et immédiatement exécutée pour avoir provoqué et facilité le départ à l'étranger de nombreux Belges, Français et Anglais susceptibles de prendre du service dans les armées de leur pays. Et ce fut en vertu des lois de la guerre ! Elle s'est rendue coupable d'une action qu'elle savait lui valoir la peine de mort. Il se peut que certains tempéraments heureux trouvent là leur compte, le mien n'y peut trouver la paix. Tout en moi se révolte au sujet de cette exécution. Je déplore profondément une conception des choses qui amène de semblables événements et fait paraître justifiables des injustices aussi monstrueuses que le naufrage du *Lusitania*, l'exécution de Miss Cavell et nombre d'autres.

Ce n'est point seulement parce que ce fut une femme qui a été si brusquement enlevée à l'existence par une balle. Je crois que la raison du sexe n'est qu'un faux-fuyant de notre sensibilité, une sorte de honte éprouvée devant le sentiment d'humanité. Car il est ridicule de croire qu'un projectile d'acier tiré en plein cœur atteint moins douloureusement un homme qu'une femme. Ce qui nous révolte par-dessus tout, c'est cette vie brisée, victime d'une loi d'exception. Car, à une époque normale, cette même faute, expiée en temps de guerre par la mort, coûterait bien moins que la vie. Et parce que la peine de mort crée l'irréparable, nous la haïssons comme un vestige d'un temps présumé disparu, particulièrement lorsque, sans remonter à l'origine du crime, on ne voit en elle qu'un acte de nécessité pour l'exécuteur. Miss Cavell fut une patriote, et, si elle appartenait à notre

nation et que nos ennemis fussent ses juges, nous l'honorierions telle qu'une héroïne, comme nous honorons Schill et Andreas Hofer dont la mort fut, elle aussi, considérée comme le résultat d'une conception juridique et d'une loi.

§

Un traité ? Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! — C'était le 2 juin 1912. Ferdinand de Bulgarie se trouvait à Vienne avec la reine et les deux princes. Au dîner de gala qui leur fut offert à Schönbrunn, l'empereur François-Joseph porta un toast où la visite de la famille royale fut qualifiée de « nouveau gage des excellentes relations » existantes entre les deux pays. Dans sa réponse, le roi de Bulgarie assura : « Je saisis l'occasion de témoigner les véritables sentiments que je porte à Votre Majesté. Autant que vous, Sire, je suis heureux de voir en cet instant mémorable un gage de plus pour les excellentes relations qui existent entre nos deux états... » C'était, nous le répétons, le 2 juin 1912. Le 24 novembre, une indiscretion du *Matin* publia les détails d'un traité par lequel, à la date du 29 février 1912, le roi Ferdinand de Bulgarie s'était engagé à mettre, en cas de nécessité de défensive ou d'offensive, une armée de 200.000 hommes à la disposition de la Serbie contre l'Autriche. Le lendemain, le *Matin* donnait le texte d'une nouvelle convention militaire, passée le 7 juin à Varna, entre la Serbie et la Bulgarie. Il s'ensuit que Ferdinand de Bulgarie avait déjà, le 2 juin 1912, alors qu'il était l'hôte de l'empereur d'Autriche et parlait des « excellentes relations existantes entre les deux états », signé contre ce monarque et l'Autriche un accord secret, qu'il devait renouveler cinq jours après. Aux mêmes jours que le *Matin* faisait ces révélations, le roi de Bulgarie se trouvait de nouveau à Vienne, où justement étaient réunies les Délégations. On s'attaqua fort au ministre Berchtold. Voici ce qui arriva. La presse officielle prit sous sa protection et le roi et le ministre des Affaires étrangères, tous deux compromis. Non, expliquèrent les journaux, le roi Ferdinand n'a pas agi incorrectement, car, le 2 juin 1912, le nouveau roi a donné connaissance du traité à l'Empereur, et *loyalement déclaré que jamais il n'avait eu l'intention d'en observer les obligations.*

§

Un Guillaume II périmé. — « Voici en quoi consiste l'empire mondial que j'ai rêvé. Il faut avant tout que l'empire allemand jouisse, de tous les côtés, de la confiance la plus entière, comme un voisin tranquille, honnête et pacifique. Et si jamais il arrive qu'on parle dans l'histoire d'un empire mondial allemand ou d'une domination universelle des Hohenzollern, cet empire ou cette domination ne sera jamais fondé par le glaive, mais reposera sur une confiance réciproque de toutes les nations poursuivant un même but, bref, comme l'a dit un grand poète, il sera limité au dehors, illimité au dedans. » (Discours de l'empereur allemand, prononcé à Brême le 22 mars 1905.)

§

Un Habsbourg pacifiste. — Le 12 octobre dernier mourait dans son château de Brandeis-sur-Elbe, à l'âge de 74 ans, l'archiduc Louis-Salvator. C'était, en dépit de sa parenté proche avec François-Joseph, un pacifiste convaincu et qui le demeura la guerre déclarée. Le 23 août dernier, au reçu d'un ouvrage pacifiste dû à la plume de Fried, *Europäische*

Wiederherstellung, il écrivait à l'auteur : « Il faut continuer à travailler et ne se point décourager. » Le 11 septembre, accusant à Friedréception de la traduction allemande d'un volume de Novikow, *la Guerre et ses prétendus bienfaits*, il disait : « Mes remerciements les meilleurs pour l'aimable envoi de l'opuscule de Novikow. Il faut estimer toute voix qui s'élève pour la bonne cause. Si seulement il y avait moins de sourds ! »

§

Les cafés littéraires pendant la guerre. — Le dernier café où l'on cause, la *Taverne du Panthéon*, réunit chaque jour, après le déjeuner, un groupe d'écrivains fidèles. C'est à la Taverne du Panthéon que furent transportées les cendres de Jean Moréas, lors de l'exode des habitués du café Vachette, par M. Albalat et les amis du poète. Depuis ils s'assemblent dans certaine encoignure vitrée de la salle. Au surplus, les banquettes s'y présentent confortables, le méka est de choix, et si les femmes qui circulent sont pour la plupart dépourvues de cette beauté qui met de la joie dans le cœur des hommes, du moins témoignent-elles, pour les gens de lettres, d'un respect distant fort appréciable à cette heure diurne.

Antoine Albalat, au centre, c'est-à-dire dans l'angle, préside, entouré de René Gallouin, Georges Le Cardonnel et sa chienne Lolotte, qui rasle le sucre des soucoupes... Gustave Fréjaville, gloire de l'administration préfectorale, Glorget, Pierre-Paul Plan, Paul Morisse, Henri d'Alméras...

Parfois un permissionnaire passe. C'est le caporal Gabriel Boissy, vibrant et dont les histoires truculentes réjouissent l'auditoire. C'est le poète René Dalize, nonchalant et désenchanté dans le civil, devenu beau capitaine, excellent officier, disent ses chefs. C'est Jean Giraudoux en bleu horizon et ruban rouge. Uniforme impeccable, tournure élégante, visage spirituel de français que le monocle ne parvient pas à américaniser. Giraudoux parle des Dardanelles, d'où il revient blessé. Il raconte ses campagnes avec une modestie qui le rend plus sympathique encore.

Cependant qu'Alexandre Mavroudis, nouvel Œdipe, s'efforce d'expliquer l'énigme du sphinx grec, et que Jean Vulliaud s'essaie à dégager la philosophie de tant de faits incohérents, Albalat conclut d'un mot plein d'humour et ramène, comme d'un coup de barre, la conversation, qui s'égare, à la seule et chère Littérature.

Le *Café Napolitain* est, à la rive droite, ce que la *Taverne du Panthéon* est à la rive gauche. Malgré son nom, le *Napolitain* est de style bien français avec son décor blanc et son plafond bas. Ernest La Jeunesse y péroré toujours à l'heure de l'apéritif, parmi des écrivains boulevardiers et des gens de théâtre. Ernest Feydeau inspecte les tables, monocle à l'œil, fringant, l'air important. Georges Pioch, aimable, jovial, serre des mains. Adolphe Brisson, en uniforme, apparaît parfois...

Les permissionnaires ne manquent pas d'aller faire un tour au *Napolitain* à cette heure heureuse de l'apéritif où les salles regorgent de clients. On y vit Francis Carco, boulanger vaguemestre, attablé près d'Emile Zavier, retour de Cassel, barbu et portant le brassard des infirmiers russes à l'estampille allemande. Cependant les belles cabotines, plus ou moins en débîne, s'entretiennent par une habitude invétérée des malaises de la Grande Sarah et, faute de pouvoir annoncer, avec fièvre qu'elles viennent de « répéter »,

doivent se contenter de parler plus modestement de leurs « essayages » chimériques.

Sur la colline de Montparnasse, au carrefour du boulevard Raspail, les cafés du *Dôme* et de la *Rotonde* se font vis-à-vis pour donner à ce coin de Paris l'aspect le plus vivant et le plus pittoresque. Plus que le *Napolitain* des boulevards, il attire les écrivains, les artistes, les étrangers qui trouvent là les journaux de tous les pays du monde, une société de choix et des muses dignes du Parnasse. Il y a là, entre autres, une colonie d'écrivains et d'artistes septentrionaux qui a tant goûté à Montparnasse le charme de Paris qu'elle a fait de la France sa seconde patrie. Ce sont des correspondants de journaux norvégiens, suédois, danois : le docteur Eyde, le journaliste Cedersköld, dont le beau livre sur Paris pendant la guerre : *En attendant la victoire*, remporte un vif succès à Stockholm, Joannès Wickman...

Le *Dôme* et la *Rotonde* sont à la fois des salles de billard, des fumoirs et des ateliers. Ils sont aussi des salles à manger. On y peut voir, à midi, les jeunes muses déjeuner discrètement d'une tasse de chocolat et de nombreux petits pains. Mais le soir, on dîne solidement et en joyeuse compagnie dans les « bistros » avoisinants, et l'on se retrouve à la *Rotonde* pour le café et les liqueurs.

Voici le sergent Jean Variot qui entre à peine, le temps d'oublier son métacarpe endommagé en serrant des mains confraternelles. Jean de Bonnefon promène sur l'assistance un regard qui semble dire : « Ce qui me surprend le plus ici, c'est de m'y voir. » Eugène Montfort, à la silhouette de cavalier du premier empire, cause de l'avenir de la littérature avec André Billy, svelte et resté fidèle au pantalon rouge. Le chasseur à pied André Salmon et Max Jacob échangent de fantaisistes propos. Fernand Léger, sapeur à la haute carrure, fait son entrée au bras de la plus charmante des muses. Mais toutes les têtes se dressent soudain parce que Roger de La Fresnaye, retour des tranchées, apparaît. La vue du jeune artiste de belle race fait dire au musicien Melchers : « Quand les Français sont fins, ils le sont tellement plus que tous les autres hommes au monde ! »

Le *Café de l'Alma*, cossu et impersonnel, réunit chaque dimanche, à l'heure du thé, les anciens Amis de Passy qui ne sont pas tous de Passy. Ils y viennent avec « leurs dames ». Grâce à elles, la collation prend un cachet de bon ton. Les grivoiseries ne sauraient avoir cours. On y devise de philosophie, d'art et de littérature. M. et Mme Sébastien Voirol, M. et Mme Barzun, M. et Mme Auguste Péret, font fête au substitut Granié, qui apporte dans sa poche gauche, sur son cœur, le dernier poème, envoyé des tranchées d'Artois par le sous-lieutenant Guillaume Apollinaire. C'est à l'*Alma* que le peintre-soldat Albert Gleize fit ses adieux à la vie de garçon et à la France avant de partir pour l'Amérique. Metzinger, Roger Allard, Alexandre Mercereau, retour du front sont aussi venus, un dimanche, raconter aux amis la « vraie » guerre.

Le *Cyrano* de Montmartre, rendez-vous de joyeuse compagnie, a perdu sa gaieté depuis que le zouave André Dupont se bat en Champagne. Ses habitués, Marc Brésil, Paul Lombard, s'y réunissent encore parfois pour s'entretenir du cher absent et de la jeune Littérature non moins absente. Le *Cyrano* est désormais un café sans âme !

Les péripatéticiens du Luxembourg, chassés du beau jardin par les fri-mas, ont transporté leur cénacle dans un coin de Paris peu désigné pour des réunions littéraires : place Maubert, au *Café du Commerce*. Pourquoi pas au café des Mégotiers tout proche ? Au milieu d'un groupe de jeunes écrivains encore obscurs, mais qui nourrissent pour la Littérature une amour sans seconde, le poète Vincent Muselli, ardent, brillant, parle de rythme et de prosodie. On est loin de la guerre. — MONCRIÉ.

§

Les Nouvelles du Soldat ont été créées, en octobre 1914, par le groupe des Députés de la Seine pour aider à la recherche des militaires disparus. Elles ont été reconnues par décret du 23 décembre suivant. Installées d'abord 14, boulevard Arago, dans un petit hôtel gracieusement offert par un industriel, M. Marchand, elles ont aujourd'hui leur siège 5, rue Jules-Lefebvre, près la gare Saint-Lazare, dans un vaste local mis gratuitement à leur disposition par la Séquanais-Capitalisation. Leur Président est M. Henri Toussaint, ancien magistrat, avocat à la Cour d'appel. Tous leurs services sont gratuits.

§

Jeanne d'Arc et les Etats-Unis. — La gloire de Jeanne d'Arc s'étend par le monde. Après s'être établie définitivement sur le sol anglais, elle vient de gagner les Etats-Unis, et, depuis le 6 décembre, la Pucelle d'Orléans a sa statue à New-York, tout comme la Liberté éclairant le monde. Cette statue a été élevée grâce à un comité fondé le 4 décembre 1909, avec, pour président d'honneur, M. J. Sanford Saltus ; pour vice-présidents d'honneur, MM. Gabriel Hanotaux et Pierre Loti ; et, pour président effectif, M. George Frederick Kunz. L'héroïne est représentée à cheval, droite sur ses étriers, l'épée brandie. Le sculpteur en est Miss Anna Vaughn Hyatt et l'architecte le Professeur John V. Van Pelt. Donc, le 6 décembre dernier, sur la Riverside Drive, aux bords de l'Hudson, cette statue, témoignage de sympathie pour notre pays, a été inaugurée devant une très nombreuse assistance. La bénédiction a été donnée par le Rev. Théophile Wucher, curé de l'église française Saint-Vincent-de-Paul, et l'adresse de bienvenue lue par le Président d'honneur. Le monument a été accepté au nom de la ville de New-York par l'Hon. Cabot Ward. Communication a été donnée d'une dépêche du Président Wilson, dont voici un passage : « Jeanne d'Arc est une de ces figures idéales vers lesquelles se tourne la pensée patriotique d'un peuple pour trouver son inspiration. En elle semble s'être incarné le pur enthousiasme, source pour tous d'héroïsme et de poésie. » M. Jusserand, ambassadeur de France, a pris ensuite la parole, puis a remis au président d'honneur, M. Sanford Saltus, les insignes de la Légion d'honneur.

MERCURE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La souscription au grand emprunt national a provoqué, pendant la première quinzaine de décembre, des ventes importantes qui ont porté sur des valeurs de tout ordre. Chacun a fait l'effet s'est rendu compte que prêter son argent pour la Défense de la Nation au taux de 5,73 00 constituait l'accomplissement d'un devoir patriotique, en même temps qu'un placement avantageux, et s'est hâté de se créer des disponibilités.

Voilà la cause principale du fléchissement, qui s'est produit indifféremment sur toutes les valeurs de la cote, fléchissement, hâtons-nous de le dire, qui semble toucher à sa fin, et quelques offres qui se présentent encore aujourd'hui étant facilement absorbées.

Il serait pourtant téméraire de s'imaginer que les meilleurs titres détenus par le portefeuille français retrouveront avant quelques années leurs cours d'antan. Ils devront, semble-t-il, jusqu'à la reconstitution de l'épargne, se mettre au niveau que la guerre a assigné au marché de l'argent. Ce niveau, ou, si l'on préfère, le taux de capitalisation ne pouvant croître indéfiniment, on assistera très vraisemblablement à la hausse des fonds d'Etat français, première étape vers une parité dont la logique ne peut longtemps écarter.

LE RENOUELEMENT DES BONS MUNICIPAUX. — Dans sa séance du 6 courant, le Conseil municipal a approuvé le renouvellement facultatif d'une partie des *Bons Municipaux* émis par la Ville de Paris pendant l'année 1915. Le décret autorisant cette opération vient d'être promulgué au *Journal officiel*.

Il s'agit des Bons créés à un an et venant à échéance du 28 décembre courant au 1^{er} mars prochain.

Les nouveaux Bons que la Ville va offrir en échange des anciens seront, au gré des détenteurs, à six mois ou à un an de date. Ceux à six mois donnent toujours un intérêt de 5,25 0/0 l'an, et ceux à un an, un intérêt de 5,50 0/0 l'an. Cet intérêt est, pour ces deux catégories, *exempt de toute retenue* pour impôt ou timbre.

Tout comme précédemment, ils donneront, à leurs détenteurs, un droit de souscription par préférence aux Emprunts que la Ville de Paris pourrait émettre avant leur échéance, et, pour épargner des démarches successives, ils seront délivrés, séance tenante, contre les anciens.

LE MASQUE D'OR.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

TICKETS GARDE-PLACES DANS LES TRAINS A LONG PARCOURS

L'Administration des chemins de fer de l'Etat délivre des tickets garde-places en 1^{re} et 2^e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. — Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train ; des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. — Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial d'un franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone ; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit d'un franc a été versé à la gare de départ et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire du départ du train ; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes

Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France.
Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepoltique : Fernand Caussy.
Es térisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chozewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
LE NUMÉRO.....	net. 1.50	LE NUMÉRO.....	1.75
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr.

| Étranger : 80 fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercur de France*.